

les cahiers de l'École alsacienne



Dossier

Art et patrimoine

Au-delà de la classe

L'École hors les murs |

Regards sur l'École alsacienne et la France

L'École des arts |

Prête moi ta plume...

Le cœur de l'École

Innovations pédagogiques



N° 69

2005-2006



Sommaire

Éditorial 2

Dossier :
Art et patrimoine 4

la Semaine des arts plastiques,
la première Semaine de l'Histoire
et les journées du patrimoine

Au-delà de la classe 34

les actions menées parallèlement à la scolarité

L'École hors les murs 36

L'École du cœur 50

L'École des arts 56

Le cœur de l'École 74

le fonctionnement de certaines entités,
l'organisation, les résultats
et les personnes qui font l'École

Éditorial

Pierre de Panafieu,
directeur



Ce nouveau numéro des *Cahiers de l'École alsacienne* vous relatera une part infime de nos activités durant l'année scolaire 2005-2006. Une *part infime*? Il faudrait en effet plusieurs volumes épais et de forte taille pour dire toutes les initiatives des classes, toutes les impressions qui se sont gravées dans les mémoires des acteurs et des témoins, pour rendre compte de manière exacte du foisonnement d'activités que porte notre École.

Ce numéro ne retient que les faits saillants, et nous présentons nos excuses à tous ceux et à toutes celles qui estiment que leur travail méritait bien que cette publication les mentionnât.

ART, HISTOIRE ET PATRIMOINE

De la Semaine de l'Histoire à la Semaine des arts, le mouvement naturel était d'ouvrir l'École, au tout début du mois de septembre, aux journées du patrimoine.

Le point commun entre ces manifestations dont vous trouverez l'essentiel dans un dossier spécial est l'articulation permanente ici entre le passé et l'innovation.

Innovante, l'École l'était en 1880 lors de l'inauguration des bâtiments Auburtin, mais elle était dans le même mouvement fidèle à son héritage humaniste qui remontait à la Renaissance. Même tension perceptible dans les propos des artistes : la modernité ne peut rompre qu'avec un passé qu'elle maîtrise. Même préoccupation lorsque les professeurs d'histoire organisèrent un rallye historique pour tous les élèves du collège. Il s'agissait de leur faire repérer les traces du passé dans leur environnement urbain.

L'ÉCOLE VUE D'AILLEURS

L'inscription de la dimension internationale dans le cursus de chaque élève a poursuivi sa progression.

Vous pourrez lire les impressions des élèves (français et étrangers) sur ces échanges. Elles sont riches d'enseignements au moment où la réforme de l'éducation revient à l'ordre du jour. Mais elles témoignent surtout de l'importance de la découverte d'un pays, d'une famille, d'une école pour la formation de l'intelligence.

Nous profitons du programme européen *Comenius* pour échanger nos réflexions et nos pratiques avec huit établissements européens. Un premier cycle de trois ans vient de s'achever (il portait sur l'évaluation de nos « bonnes pratiques »). Un nouveau programme, piloté par l'École alsacienne, s'est ouvert en 2006. Il porte sur l'étude de l'articulation entre les dimensions nationale, européenne et mondiale de l'enseignement que nos établissements dispensent.

L'ENGAGEMENT DES ÉLÈVES DANS DES PROJETS DE SOLIDARITÉ VA CROISSANT

À l'initiative de la commission Civisme de l'APEEA (Association des Parents d'Elèves de l'École alsacienne), et avec son aide très efficace, une cinquantaine de lycéens de seconde ont effectué un stage d'une quinzaine de jours dans une association caritative ou humanitaire, soit près d'un tiers de la promotion. Ce succès inespéré pour une première expérience témoigne d'un sens de l'engagement très réel des lycéens.



De même, une classe du Petit Collège s'est rendue régulièrement dans une maison de retraite du quartier.

Les lauréats de la Bourse du possible ont présenté un projet d'accompagnement scolaire en collaboration avec l'A.P.C.I.S (Association pour la Promotion Culturelle Intercommunautaire Stanoise).

Enfin douze élèves de terminale ont participé à la première conférence simulée des Nations unies organisée à Paris, et à laquelle participaient environ 500 lycéens.

Nos élèves représentaient la Mongolie, la Somalie et le Libéria.

Parmi eux, un élève de l'École qui représentait la Mongolie, particulièrement au sein du comité « économique et social », a reçu un « Outstanding delegate award » (récompense attribuée à un délégué remar-

quable), visant à récompenser son comportement général, sa connaissance des problématiques abordées, son éloquence, la représentation pertinente de son « pays » et ses capacités de négociation diplomatique.

Toutes ces manifestations témoignent d'un réel et grandissant engagement personnel des élèves dans des causes touchant à la solidarité.

Je souhaite remercier la petite équipe qui anime avec énergie et talent la rédaction des *Cahiers de l'École alsacienne* au premier rang de laquelle figurent Valérie Faggiolo, Romain Borrelli et Alain Bonaventure. Merci aussi aux nombreux journalistes. Puissent-ils faire naître des vocations.

Place maintenant à la lecture...

Art & patrimoine Dossier





La Semaine des arts plastiques

Le projet Façade : « À nous la Maison Blanche »	6
Les limites de la couleur	7
Billet d'humeur	7
Dessins animés autour de Mac Laren	8
L'art textile au Petit Collège	9
Plier pour structurer	9
Instants magiques, une rencontre avec Albert Bitran	9
Pablo Reinoso	10
Gérard Garouste	11
Jean-Marc Tingaud	12
Aki Kuroda – <i>Cosmogarden IV</i>	12
Une soirée de clôture sous le signe de la culture	13
	14

La première Semaine de l'Histoire

Le Moyen Âge	15
Le protestantisme	16
La seconde guerre mondiale	19
Stéphane Hessel	23
L'Europe	25
Florence, reflet de notre civilisation	26
Une semaine pour l'Histoire et l'Histoire pour tous	28
	29

Les journées du patrimoine à l'École alsacienne

31

La Semaine des arts plastiques

du 27 février au 3 mars 2006

Gaëlle Bosser,
professeur d'arts plastiques

Il fallait bien une semaine pour souligner les liens si anciens et féconds entre l'École alsacienne et les arts plastiques ! Les élèves, les professeurs et la dynamique commission Arts de l'association des parents d'élèves sont heureux de vous tendre le fil rouge de la création. En le suivant, vous participerez à des événements mémorables et poétiques.



Du 27 février au 3 mars 2006, le cœur de l'École alsacienne a battu au rythme de la création. Je suis allée voir Pierre de Panafieu en mai 2005, lui faisant part de ce projet de Semaine des arts et j'ai aussitôt reçu un accueil chaleureux. Tout au long de cette entreprise qui a monopolisé beaucoup d'énergie, le directeur nous a soutenus, aidés, et s'est personnellement engagé en raison de l'intérêt qu'il porte aux arts plastiques. Nous avons bien sûr associé à ce projet ambitieux la commission Arts constituée de membres très actifs et inventifs et présidée efficacement par Siméon Colin.

Sophie de Busscher s'est rendue disponible au Petit Collège et a accueilli dans ses classes des expériences plastiques sur la couleur, l'architecture, l'art textile et l'extension du bidimensionnel dans l'espace au moyen du pliage.

Au Grand Collège, une exposition de travaux d'élèves occupait les murs du foyer et toutes les cimaises menant à la salle polyfonctionnelle. Une série de vingt affiches a été réalisée par l'option arts plastiques en classe de première et l'artiste Aki Kuroda a offert une magnifique œuvre reproduite en de nombreux exemplaires pour célébrer cet événement de façon plus officielle.

En ouverture, la grande opération « À nous la Maison Blanche » a été initiée par Simo Néri, fidèlement secondé par Michel Rouillot. Huit cents élèves

ont répondu à la sollicitation de départ, soit pendant les cours d'arts plastiques, soit directement sur Internet.

Rencontres avec des artistes reconnus, Gérard Garouste, Albert Bitran, Pablo Reinoso et Jean Marc Tingaud, présence également du cinéma documentaire avec *La Ville Louvre* de Nicolas Philibert, *Le Mystère Picasso* de Clouzot et un film sur l'œuvre de Paul Klee (scénariste S. Levy Kuentz).

Une intéressante découverte du cinéma d'animation a été organisée par Siméon Colin qui a invité un spécialiste de cette discipline, enseignant à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs.

Pour clôturer cette semaine riche en découvertes, la grande installation d'Aki Kuroda « Cosmogarden IV » en quatre points de l'École, produite par Philippe Le Faure. Cette opération engagea la participation des élèves dans la fabrication d'une ville en cartons de récupération. Jean Christophe Bleton, investissant la spectaculaire installation de la salle polyfonctionnelle nous offrit une très belle chorégraphie.

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui se sont investis dans ce projet destiné à apporter aux élèves et aux adultes un témoignage vivant de la présence des arts plastiques à l'École alsacienne et particulièrement M^{me} Morin qui nous a apporté une aide irremplaçable dans l'organisation des soirées et la logistique générale de cette manifestation.



Simo Neri, plasticienne,
parent d'élève et membre de la commission Arts

SOIRÉE du LUNDI 27 FÉVRIER : LE PROJET FAÇADE : « À NOUS LA MAISON BLANCHE ! »

Nous cherchions, depuis un certain temps, des idées pour un projet artistique qui puisse impliquer les élèves de l'école, tous âges confondus. Le projet Façade prend son inspiration du projet de l'artiste italien Mario Mariotti qui, en 1980, est intervenu avec des projections sur la façade de l'église de Santo Spirito à Florence.

Plusieurs artistes professionnels et amateurs avaient été interpellés pour interpréter, compléter, transgresser cette architecture incomplète. Notre projet a pris pour cible « la Maison-Blanche », pavillon de la direction de l'école. Nous avons fait appel à toute la communauté de l'école, des plus jeunes élèves, aux plus grands, aux professeurs, aux parents, en leur demandant de s'approprier artistiquement cette façade, de la transformer, compléter, interpréter, imaginer, transgresser, travestir, détruire, reconstruire...

Nous avons été très agréablement surpris par la réponse : plus de 800 images nous sont parvenues, dont chacune témoigne d'une interprétation individuelle et singulière de ce lieu symbolique et chargé affectivement. Une belle illustration de l'étonnant potentiel d'inventivité de l'École alsacienne.

Au cours de la soirée du 27 mars, ces interprétations de la Maison Blanche ont été projetées en direct, rythmées par un concert « live » d'une extraordinaire qualité par un groupe de musiciens de l'école. Salle comble, beaucoup d'émotion, d'énergie et de bonne

humeur.

Le lendemain, des centaines de façades tapissaient les murs de l'entrée du 109 et constituaient une jolie frise le long du bâtiment principal du Petit Collège. Émerveillement, comparaisons, commentaires sans fin de la part de spectateurs de tous âges...

Entre les plus jeunes, certains demandaient... « Qui a gagné le concours ? », je répondis que nous avons tous gagné. Défi suivant : le 17 novembre 2006, une sélection de façades était projetée sur la façade originale du pavillon de la direction ! Toutes les façades ont été présentées à tour de rôle sur le blog du Fil Rouge : <http://filrouge1@free.fr>



Les limites de la couleur

– Fabienne Colin

J'entendais par limite, le seuil de perception d'une couleur. Quand est-ce qu'un bleu devient vert ? Pour certains, il est encore bleu tandis que pour d'autres, il est déjà vert. Trois passages ont ainsi fait l'objet de recherche :

- du jaune au vert,
- du bleu au vert,
- du bleu au violet,

la classe était donc divisée en trois groupes.

Cet exercice permettait aux enfants d'effectuer avant

tout des recherches (car beaucoup de possibilités sont offertes dans ce domaine : couleur claire/foncée, couleur sale/propre), et donc de faire appel à leur sensibilité, puis de travailler en groupe, et enfin, d'accepter que les autres ne voient pas forcément comme eux... Les enfants ont joué le jeu, ils ont travaillé dans un climat de liberté, de spontanéité, très enthousiastes, légers, gentils. Avec, néanmoins un bémol, ils sont assez facilement contents d'eux, ce qui les dispense de recherche. Ces échantillons de couleurs ont été transformés en écailles, ce qui a permis de réaliser :

- une tortue verte ou une tortue jaune ?
- un dragon bleu ou un dragon vert ?
- un serpent bleu ou un serpent violet ?





Ewa Bernateau, architecte,
parent d'élève et membre actif de la commission Arts

BILLET D'HUMEUR

Intervention le mardi 28 février 2006 de 9h à 12h.
Classe de 7^e de Catherine Lozano sur le thème l'architecture.

Bien préparée mais craignant d'avoir oublié ce qu'un enfant de 7^e est capable de comprendre (le mien est en 1^{er}, et la mémoire est courte), je m'acheminai vers l'entrée de l'école, non sans appréhension : arriveront-ils à comprendre la spirale à la divine proportion que je compte leur faire découvrir avec le chou romanesco, le nautilus, les nids d'oiseaux que j'ai dans mes sacs, les déroulés parfaits, géométriques, le nombre d'or, les courbes mathématiques et les spirales de Fibonacci ?

J'espère que les enfants comprendront au moins que Mère-Nature est aussi architecte et ce sera l'essentiel ! Rassurée, je pénètre dans la classe et les élèves commencent à arriver avec des chaises supplémentaires. Le temps de s'installer, d'aller chercher la terre dans l'atelier de poterie pour faire un socle à toute architecture qui se respecte – le temps passe – et je me rends compte qu'il va falloir couper mes discours afin de laisser aux enfants le temps de faire les maquettes que j'ai prévu de leur faire réaliser (on m'a prévenue la récré est indispensable et après, il ne reste que quarante-cinq minutes !), charrette donc (comme on dit chez les architectes pour dire qu'il faut se dépêcher) ! Pendant une vingtaine de minutes je montre les merveilles de géométrie faites par la nature, je sens la curiosité s'éveiller et l'attention s'installer et j'enchaîne avec la projection d'images des formes existantes dans la nature (cocons, diatomées, radiolaires, os, papillons, ruches, oursins, coquillages, etc.). Je mon-



trer la nature comme source d'inspiration pour l'architecture, la relation entre les différents choix constructifs nature/architecture, l'économie de matière pour des structures arachnéennes, des formes élégantes et élancées, des matières, textures et couleurs parfois très osées mais toujours assemblées dans une harmonie accomplie. Deux tiers de la classe regardent et écoutent très concentrés, un petit tiers éloigné de l'écran vaque aux confidences. J'essaye de les rallier au groupe en rappelant qu'ils devront eux aussi faire l'exercice de trouver une source d'inspiration dans la nature pour construire ensuite une architecture en maquette, ça marche ! On distribue des planches/socles, de la terre, de la plastiline, des cure-dents et des brochettes en bambou, des feuilles de pvc alvéolaire qu'il est possible d'enfiler sur les cure-dents/brochettes pour les rigidifier et permettre d'opacifier des parties. Tous sont visiblement impatients d'expérimenter. Les premières constructions commencent à se monter. Certains ont besoin que les sources d'inspiration de la nature soient validées par la maîtresse ou par le professeur d'arts plastiques (toutes les deux discrètement présentes) ou encore par l'architecte.

Une fois la décision prise, la difficulté est de faire tenir toutes ces structures très ambitieuses ! Des appels au secours se font entendre, dirigés cette fois-ci, surtout vers l'architecte – l'aide du professionnel est sollicitée – je suis supposée savoir faire tenir tous ces poteaux, poutres, nervures, tours, belvédères, porte-à-faux, auvents, qui vacillent ou s'écroulent. La leçon est fructueuse : construire n'est pas si simple, non seulement il faut avoir des idées mais il faut encore savoir les mettre en œuvre ! Tout un savoir que nos élèves viennent d'appréhender. Après quelques conseils, ils sont prêts à tout démolir et à recommencer, certains s'élancent immédiatement, presque tous oublient la récréation. La deuxième génération de maquettes montre que beaucoup de notions ont été comprises.

Le dernier jour de la Semaine des arts plastiques, les maquettes exposées au foyer ont remporté autant de succès auprès des élèves que des parents et des professeurs.



Sheila Hicks



Soirée du mardi 28 février : dessins animés autour de Norman Mac Laren

François Darasse, professeur en animation à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, avait préparé pour nous une sélection d'extraits nous permettant de voir diverses techniques de dessins animés. Un de ses étudiants nous montra un de ses films aux rayures flottantes qui remplissent l'espace.

On était très loin des studios à gros moyens de Walt Disney. Il n'y avait que du grattage de pellicule, des manipulations d'aiguilles ou de la pâte à modeler. Ce n'étaient que des techniques extrêmement simples, à la portée des enfants. Une grande simplicité de moyens qui nous fait entrer dans un monde de pure poésie. Cette projection fut un vrai moment de bonheur aussi bien pour les parents que pour les enfants. Elle mériterait de revenir à l'École pour être vue par un plus large public d'enfants.



Siméon Colin

L'art textile au Petit Collège

En s'inspirant de la méthodologie du Bauhaus qui suggère que la liberté créative soit profondément ancrée dans la connaissance des processus de transformation des différents matériaux, j'ai tenté de guider un groupe de jeunes élèves de l'École dans une action d'appropriation de matériaux souples et tout particulièrement des textiles.

Les caractéristiques intrinsèques des tissus et des vêtements sont certes très connues des professionnels de la filière textile, qu'ils soient fabricants, tisserands, designers impliqués dans les métiers de la mode, architectes ou ingénieurs, mais le grand public et les élèves sont en général peu au fait de ces données. Elles restent donc sous-employées dans les secteurs de la création artistique.

L'ensemble du groupe a donc procédé à des expérimentations et des « travaux pratiques » avec des T-shirts en maille de coton et jersey.

Chaque élève devait concevoir et fabriquer un vêtement avec des ciseaux, de grosses aiguilles, puis le décorer avec des fibres synthétiques du commerce, brillantes et colorées. Dans un second temps, nous avons abordé la question du « dedans » et du « dehors », en relation avec l'utilisation de ces matériaux à des fins vestimentaire ou d'habitation. Pour finir, nous avons transformé une peinture bidimensionnelle (sur une toile tendue) en une sculpture (bas-relief) en trois dimensions, ce qui nous a permis, bien évidemment, d'entrer enfin dans le domaine de l'art ! ...une expérience à suivre, j'espère !

Plier pour structurer – Siméon Colin

Ce jeudi matin en classe de 7^e : pliage. Il s'agissait de réaliser un masque avec du papier. Non pas seulement de se cacher le visage en faisant des trous pour les yeux, mais de s'inventer une tête en volume avec des yeux, des antennes ou des nez comme on veut. L'objectif : découvrir et utiliser divers types de pliages pour inventer des formes rigides. On pouvait utiliser de grandes feuilles de papier plus ou moins épaisses. Les cutters étant interdits on se contenta de ciseaux, et d'attaches parisiennes. Une grande simplicité de moyens mais une quantité d'idées qui venaient d'autant plus nombreuses que le temps passait et qu'on voyait les créations des copains. C'était trop !





Instants magiques, une rencontre avec Albert Bitran



Maryse Mayer,
mère d'élève

Dehors, la ville grise, le froid rude. Dedans, une douce chaleur, des pétales de délicatesse, un concerto de Mozart et Albert Bitran... À partir des projections de certains tableaux, il dialogue avec Jean-Luc Chalumeau, critique d'art. Tout n'est alors qu'émotion, fragilité, subtilité... Plus Albert Bitran parle avec simplicité, exprimant ses doutes, ses recherches pour sa peinture nommée « Abstraction Formelle » et plus l'intensité émotionnelle est saisissante. Nous vivons alors un moment exceptionnel : une rencontre avec un artiste dont l'hypersensibilité créatrice nous est proposée comme un cadeau émouvant, précieux, enchanteur.

Pour maîtriser ce charme, Jean-Luc Chalumeau, avec talent, apportera la touche d'humour nécessaire pour une mise à distance de cette tension émotionnelle et engagera un dialogue plus « concret ».

Il sera parlé de combinaisons originales de lignes et de tons, de diagonales et d'arcades, de limites horizontales et verticales, comme chez les maîtres anciens, qui s'inscrivent dans une grande tradition de l'art : celle du pur peintre pour qui le dialogue du dessin et de la couleur importe infiniment plus que l'image éventuellement perceptible. La démarche est donc abstraite, mais une thématique peut être la bienvenue (ex : *Le Chevalet et la Nature Morte*).

Supprimer, effacer, recouvrir, faire coexister une chose qui est « vue » et une autre qui est « inventée » : ce sont les mots proposés pour exprimer la démarche plastique d'Albert Bitran, de même, une structure faite de triangles, trapèzes et rectangles, prenant appui sur un fragment de réalité mais traversée par quelque chose qui n'appartient pas à l'ordre des mots et qui est précisément « L'Abstraction ».

Souffle de peinture, souffle de vie, pur moment de bonheur!



Arcade n°1, 1992,
huile sur toile,
92,5 x 82 cm

Supprimer, effacer, recouvrir, faire coexister une chose qui est « vue » et une autre qui est « inventée »



Gaëlle Bossier

Pablo Reinoso

Nous avons eu le plaisir de recevoir l'artiste franco-argentin Pablo Reinoso. Il est sculpteur et pratique des installations. Il a d'abord travaillé avec la pierre, le fer et le bois avant d'utiliser durant les années quatre-vingt-dix la toile de parachute dans la série des *Respirantes*, des œuvres qui rythmiquement et alternativement se gonflent et se dégonflent dans l'exploration du vide aérien de l'espace, avec des références au corps, à la respiration, à l'enfermement, au rêve et au rapport à l'Autre. Il y avait une alliance de la technologie et des allusions au corporel, autour du concept philosophique de Neuma, l'air comme principe vital. On retrouve dans son œuvre la pulsion de vie et la précarité de l'existence.

Dans des œuvres plus récentes, son travail de designer a influencé sa perception artistique. Il a exploré la modification de la visualisation par le changement de l'opacité à la transparence sur des plaques de verre. Il a utilisé le principe de la chaise Thonet en de multiples combinaisons. Il pratique également la vidéo. Il combine une production raffinée avec une grande capacité d'adaptation à différents contextes et allie simplicité et perfection de la réalisation.

Il s'aventure dans les résonances poétiques et plastiques du désir, à travers une œuvre à la fois sensuelle et intellectuelle. Pablo Reinoso est représenté à Paris par la Galerie Yvanamor Palix.

Il aborde la question de la relation à l'autre et de la précarité de l'existence. Ses constructions sont symboliques. Il explore les fonctions vitales qui se font mécaniquement (respiration, circulation du sang); ce sont des œuvres qui évoquent oreillers, lits, chambres, et introduisent la question du rêve, de l'enfermement, de l'urgence médicale. Sa production artistique traite de l'équilibre mystérieux et instable du fonctionnement biologique. Il aborde le souffle, l'haleine, le poumon, le concept philosophique de Neuma. Avec les *Meninas*, en

référence à Vélasquez, il revisite l'histoire de l'art dans une installation de *Respirantes*, miroirs, vitres, un espace où le spectateur évolue en basculant d'une situation à une autre. Il explore l'empreinte et la transparence. Dans les *Respirantes* c'est l'allègement et la transparence. Il inscrit son travail dans un registre virtuel de présentation elliptique du désir, en un cercle qui va de la parole à la vision, du signe au regard. Donner une forme palpable, concrète à une signification mentale, aborder la matière immatérielle, l'air et le suprasensible; l'éther et l'insaisissable, créer le volume sans le poids. Son souffle est habité par le vide, l'âme. Conceptuel et abstrait, Pablo Reinoso incite à l'exaltation de l'intime.



Ci-dessous, sculpture réalisée à partir de chaises Thonet



© 2005 Pablo Reinoso



Gaëlle Bossier

Gérard Garouste

Gérard Garouste, artiste de renommée internationale, pratique le dessin, la peinture, la gravure, la sculpture et l'installation. Avec François Rachline, professeur à « Sciences Po », universitaire et écrivain, ils nous ont introduits dans une œuvre foisonnante et mystérieuse, très érudite, peuplée de figures serpentine, onduleuses, polymorphes, pour évoquer Dante, Rabelais, Cervantès, la Bible ou la mythologie. Tous deux ont réalisé un très beau livre : « Gérard Garouste, peindre à présent », dans lequel François Rachline, dans une réflexion à la fois sensible et philosophique, réintroduit la notion de temps dans la peinture et dépasse les limites de la spatialité. Il s'agit de créer, dans l'apparente immobilité du tableau, le mouvement et la durée. Ils nous ont permis de comprendre en quoi ces peintures aujourd'hui nous concernent et nous autorisent à nous aventurer à la frontière du visible et de l'imaginaire. Gérard Garouste a décrypté pour nous les toiles qu'il expose actuellement à la galerie Daniel Templon sous le titre « L'ânesse et la figue ».

La présentation de cette soirée a débouché ensuite sur un échange entre le public et nos invités. Gérard Garouste résiste à l'immersion dans l'instantané, en acceptant le passé : « Tant que nous chercherons à explorer notre passé, celui-ci appartiendra à notre futur ». François Rachline aborde une réflexion sur la



peinture mythologique et allégorique, le classicisme et l'audace. Il parle du retour aux origines, aux archétypes, à la mythologie, Les contes philosophiques constituent pour lui la mémoire collective.

Il nous aide à décrypter les références. Plusieurs œuvres furent citées : le décor d'un plafond à l'Élysée, un rideau de scène du Châtelet, l'Arbre de Mamré (des « Indiennes » : des toiles peintes autrefois avec des couleurs importées par la Compagnie des Indes), les vitraux de Notre-Dame de Talant, les sculptures de la cathédrale d'Évry, et « Haggada », inspiré du récit de la Fuite en Égypte, lu le soir de la Pâque juive. Pour Garouste, il faut revenir au détail et redéfinir un sujet pour la peinture. Il faut tendre vers l'intemporel, se souvenir de la tradition mais ne pas s'y ancrer, passer d'un rêve à l'autre. Gérard Garouste ou l'ambiguïté du caché et du dévoilé. À travers le rapport de Gérard Garouste à l'inconscient et à travers la couleur même qui baigne son travail, c'est à la fois la pleine lumière et l'obscurité, il y a là quelque chose qui nous est évident et qui nous échappe à la fois.

Tant que nous chercherons à explorer notre passé, celui-ci appartiendra à notre futur



Jean-Marc Tingaud

Jean-Marc Tingaud, photographe reconnu, a publié de très beaux livres de photographies, parmi lesquels *Intérieurs*, et *Gens du Morvan*, avec Jacques Lacarrière, un très beau livre sur la Bourgogne. Il porte un regard très attentif sur les objets et les êtres, un regard qui accroche un instant du monde. Sa photographie protège le réel et entretient un rapport dense à la mémoire. On y perçoit à la fois du voyage et de l'immobilité. Ces images engagent le silence et l'harmonie, la contemplation, elles touchent à l'intime. Il a également conçu le magnifique livre *Médinas*, avec un



texte de Tahar ben Jeloun.

Jean-Marc Tingaud a été fasciné par tous ces mondes mystérieux ; ses photographies sont comme des peintures, très plastiques, elles nous transportent dans une atmosphère de calme, hors du temps. Jean-Marc Tingaud anime des stages aux rencontres d'Arles, l'un d'eux s'intitulait « L'intimité du paysage ». Il a commenté un certain nombre de ses œuvres en les replaçant dans le contexte de la prise de vue. Il ne recadre jamais au tirage. Jean-Marc Tingaud nous livre des instants de vie suspendus dans le temps.

Aki Kuroda

Cosmogarden IV

Création du 3 mars 2006

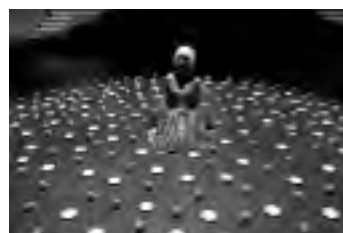
par Philippe Le Faure,
réalisateur, parent d'élève,
membre de la commission Arts

Pistes

***Cosmogarden IV* nous invitait à s'immerger dans le monde spatiotemporel propre au travail d'Aki Kuroda. Son jardin cosmique.** Plus qu'une performance ou qu'une installation, il s'agissait d'une friche artistique où se matérialisaient des « îlots de rêves » dominés par la figure et le mythe du Minotaure. Pour son quatrième volet d'une série commencée en 1992, Aki Kuroda avait choisi plusieurs lieux de l'École alsacienne : le gymnase Charcot (reconstituant son atelier), la cour des sports (la maison de thé = une sukiya et la ville de cartons), la salle polyfonctionnelle (le labyrinthe cosmique) ainsi que des espaces interlopes habités par des poètes vagabonds ! Dispositifs visuels, chorégraphiques et sonores constituaient un parcours « initiatique » guidé par des élèves de l'École où chacun était invité à s'égarer ! Monstre hideux, au corps d'homme et à la tête de taureau, le Minotaure naquit de l'amour irrésistible et contre-nature de la reine de Crète Pasiphaé pour un taureau blanc que le roi Minos, son époux, avait refusé de sacrifier à Poséidon. Épouvanté par cette naissance, le roi voulut en cacher la nouvelle à ses sujets et fit construire par Dédale un palais aux nombreux couloirs, aux salles enchevêtrées, qui se croisaient sans cesse et il ordonna qu'on y enfermât le Minotaure. On nourrissait le monstre de chair humaine, fournie en particulier par le tribut annuel de sept jeunes gens et sept jeunes filles d'Athènes. Thésée, avec le concours d'Ariane, tua le Minotaure.

Aki Kuroda, dès ses 3 ans, a été en contact avec Le Minotaure – sa famille ayant introduit au Japon la revue éponyme éditée par Skira. « La plus belle du monde la plus audacieuse » dira Paul Eluard retrouvant là Picasso, Klee, Miro, Dali et tant d'autres artistes. Ces images « que je ne pouvais analyser, avaient une

attraction sur moi quasi érotique ! » admet Kuroda. « Dans les années cinquante, ma ville natale Kyoto (la plus traditionnelle du Japon) était toujours occupée par les Américains. La mythologie et notre tradition en général étaient alors considérées comme 'fascistes' et devaient être 'cassées' ». Référence à ses origines autant qu'à une recherche de la « quatrième dimension », *Cosmogarden* est un mandala (cosmique) à l'image de ceux, en sable, que les prêtres bouddhistes détruisent après leur cérémonie. Aki voit ses créations comme des îles « éoliennes » reliées entre elles par des réseaux, fils d'Ariane, toute une circulation « d'énergies » qui « génèrent alors leur propre mythologie » et « donnent sens à mon idée de partage ». « Du Minotaure représenté sur la grande toile d'Aki Kuroda et l'installation conçue autour d'elle dans le gymnase Charcot, au combat dans le labyrinthe dansé par Thésée, Ariane et Minos, le mythe grec devenait soudain évident, intensément vivant et contemporain. Le passage d'un site à l'autre guidé par les élèves dans leur combinaison blanche et dûment casqués contribuait à la magie de ce spectacle inédit et éphémère. Je suis très heureuse d'avoir partagé ce moment si poétique avec mon fils Emmanuel (7^e1) ».



* Marianne Weitzmann

Une soirée de clôture sous le signe de la culture

Tout au long de la semaine des arts plastiques, nous avons pu suivre le fil d'Ariane de la création : *le Fil Rouge*. Arrive donc ce vendredi 3 mars 2006 qui restera dans nos mémoires comme le bouquet final d'un feu d'artifice... D'autant que les événements de cette soirée sont « éclatés » sur différents sites de l'École et que nous nous retrouvons curieux, séduits, amusés parfois..., étonnés toujours. La soirée commence donc, pour un certain nombre d'entre nous, par la projection du merveilleux film de Henri-Georges Clouzot « Le Mystère Picasso ». Que l'on soit plus ou moins sensible aux œuvres du peintre, le jeu entre le réalisateur et l'artiste est si dense que nous rentrons nous-mêmes dans cette complicité pimentée de défis. Impossible de ne pas essayer de suivre les traits du Maître, sur la toile en transparence, aidés par une musique toujours appropriée à ses tableaux, à moins que ce ne soit le contraire. Peine perdue pourtant, ses fantômes nous dépassent et l'on ne peut qu'être subjugués par tant de génie ! Merci Master Clouzot. Bravo Master Picasso.

Aux environs de vingt heures, nous sommes rejoints dans le hall d'entrée du 109 par de nombreux parents et adolescents du Grand Collège, impatientes comme des enfants qui vont bientôt être emmenés vers une autre planète artistique. Celle du créateur Aki Kuroda, assisté de Maki Arie.

En effet, des guides habillés de combinaison blanche nous font traverser les cours pour arriver au Gymnase Charcot. Un véritable « happening » : au fond, des projections symbolisant la fin du monde ; ça et là, des personnages statiques ou se déplaçant au milieu des constructions de carton. Un certain dérangement. Quelques perplexités. Une sorte de fée Clochette sortie d'une bande dessinée se mêle parfois à nous ou entre dans les différents tableaux...

Car nous voici dans la Cour des Sports devant la Maison du Thé, où une jolie japonaise en costume traditionnel, bercée par une musique beaucoup plus zen, sous sa tente colorée, nous présente les gestes du rituel du thé. Lorsque nous nous retournons, se dresse devant nous la ville en carton, réalisée, entre autres, par Michel Rouillot et Siméon Colin, aidés par les élèves. Des téléviseurs s'y sont glissés, offrant une image pour le moins chaotique... mais déjà nous nous éloi-



gnons pour découvrir dans la salle polyfonctionnelle une vision du Cosmos, représentée par un grand cercle éclairé dans le noir que forment des tasses et des soucoupes déposées de façon très précise et bien sûr... artistique. C'est dans ce dernier site de « Cosmogarden IV », que la chorégraphie très contemporaine de Jean-Christophe Bleton – sur la musique du compositeur Dragan Petrovic – s'articulera et se désarticulera selon les moments, ou selon ce que chacun de nous y ressent. Applaudissements particuliers pour la jeune danseuse Anne Fabris, habillée par Nathalie Rykiel, présente tout au long de la prestation.

Enfin, notre directeur, Pierre de Panafieu, nous invita à un superbe cocktail qui se prolongea dans la bonne humeur autour des artistes. Difficile d'approcher Aki Kuroda qui devait signer les affiches que lui tendaient les jeunes admirateurs. Les conversations allaient bon train, entre initiés ou profanes, sur tous ces événements proposés par « le Fil Rouge ».

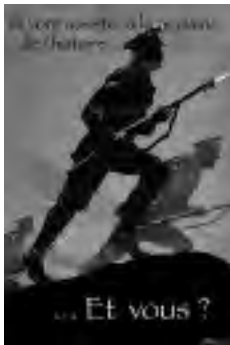
Nous ne pouvons que remercier l'École et toute l'équipe d'avoir su insuffler ce courant. Nous ne pouvons qu'encourager toutes les familles à s'y laisser porter. Et encore une fois, félicitations à la commission Arts pour son dynamisme et pour la qualité des présentations proposées tout au long de cette semaine riche en événements !



du 27 Février au 3 Mars

La première Semaine de l'Histoire à l'École alsacienne

Michel Marbeau,
professeur d'histoire



L'une des richesses de l'École alsacienne est la somme des potentialités qu'elle peut offrir à chacun. Elle permet une ouverture sur le monde, sur la culture ; elle permet de prolonger les enseignements des maîtres. Outre les différentes conférences régulièrement organisées, plusieurs disciplines se sont illustrées, depuis quelques années, par des « Semaines ». Semaine de la physique et de la chimie, de la Chine il y a quelques années, Histoire et arts l'an passé, mathématiques cette année. Il y en aura d'autres, n'en doutons pas !

La première Semaine de l'Histoire s'est déroulée du 21 au 25 novembre 2005. De nombreuses conférences ont pu illustrer la plupart des grandes périodes historiques. Chaque conférence (une ou deux par soir) a été suivie d'un débat avec le public. Une librairie de l'Histoire a été organisée en collaboration avec la librairie Tchann à l'issue de chaque soirée. De nombreux livres ont pu être ainsi dédicacés par leurs auteurs.

Avant même les conférences en soirée, les plus jeunes de l'École ont eu un avant-goût de choix. Le petit collègue a bénéficié d'une conférence de Nicolas Faucherre (AE) sur les châteaux. Les élèves de sixième ont eu le privilège d'entendre Odile Weurlesse, auteur à succès de romans historiques destinés à la jeunesse, ancienne enseignante en philosophie à la Sorbonne.

Pierre de Panafieu a ouvert officiellement les « hostilités » par une introduction à ces journées. Il a rappelé le rôle de cette discipline à l'École. Il a insisté tout particulièrement sur la personnalité de Gabriel Monod (1844-1912). Ce dernier, normalien supérieur et agrégé d'histoire, fut membre du conseil d'administration de la toute jeune École alsacienne et figure donc parmi les pères fondateurs de notre école. Il devint parallèlement un grand historien, fondateur de la *Revue historique*,



publication qui marque la naissance d'une nouvelle école historiographique et qui défend les principes de l'histoire positiviste : le travail sur archives, la référence aux sources... Il sera président de la 4^e section de l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École normale supérieure puis tardivement à la Sorbonne, mais n'y enseignera pas. À sa retraite en 1906, il professe au Collège de France (chaire d'« histoire générale et méthode historique »). Monod est non seulement un grand maître comme on vient de le rappeler, mais aussi un intellectuel engagé : c'est un ardent républicain et un dreyfusard de la première heure¹.

¹ On peut télécharger sur le site Internet Gallica de la Bibliothèque nationale de France (BNF) le premier numéro de la *Revue historique* de janvier 1876, dans lequel Gabriel Monod précise sa démarche (« Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle ») et celui mai-août 1912, annonçant le décès de Monod.

Pierre de Panafieu utilise sciemment ce bel itinéraire – brillantes études, enseignement et recherche historique, engagement – pour présenter le premier conférencier de la Semaine de l'Histoire, Jean-Noël Jeanneney, président de la Bibliothèque nationale de France. Dans *de François 1^{er} à Google*, M. Jeanneney évoque les problèmes de conservation des documents et s'est indigné face aux projets annoncés par l'entreprise américaine Google, qui administre le célèbre et efficace moteur de recherche du même nom, de numérisation massive d'ouvrages (pas moins de quinze millions de livres imprimés) se trouvant dans des bibliothèques. Il appelle à la création d'un programme européen de numérisation géré par les pouvoirs public.

Après une conférence plus générale et orientée essentiellement sur les médias, nous avons commencé à parcourir les grandes périodes historiques, hormis l'Antiquité, qui sera prise en compte dans une prochaine édition de cette manifestation. Cette expression est l'adaptation moderne (1640) du latin de la Renaissance *medium aevum*.

L'expression n'est pas franchement valorisatrice. Pour les intellectuels de la Renaissance, il s'agit bien d'un âge moyen, qui ne peut être comparé au modèle de l'époque, l'Antiquité. Il en va de même pour la partie la plus ancienne du Moyen Âge, le Haut Moyen Âge, longtemps qualifiée de temps obscurs, *Dark Ages*. Jusqu'au début du XX^e siècle, cette période est mal considérée. Dans l'expression « art gothique » on retrouve la racine « goth » du nom d'un des peuples qui auraient envahi et brisé le bel ordonnancement de l'empire. Le terme « moyenâgeux » implique souvent un jugement négatif. Ce qui est « moyenâgeux » serait vétuste, rétrograde. Heureusement, cette perception a bien changé, bien évolué, la vulgarisation de la recherche universitaire a permis une perception beaucoup plus positive. Aujourd'hui on préfère le concept de « médiéval », plus neutre que « moyenâgeux ».

Scolairement on considère que cette période va de la fin de l'Antiquité (476, chute de l'empire romain) au début des temps modernes, symbolisé par la chute de Constantinople (1453) ou pour d'autres par l'expédition de Christophe Colomb (1492). Cette perception est un peu simpliste, mais globalement acceptée, même si certains, comme Jacques Le Goff, ont pu dire que le Moyen Âge aurait perduré, d'une certaine manière jusqu'en 1914.

LE MOYEN ÂGE

Deux aspects majeurs et mythiques du Moyen Âge ont été abordés ce soir : la chevalerie et le château.

Père d'élève, Dominique Barthélemy professeur d'histoire médiévale à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV) et directeur d'études à l'École pratique des hautes études (IV^e section), nous a donc parlé de la chevalerie, de ses origines notamment. Il s'est servi de documents, notamment de représentations de la fameuse broderie de Bayeux de la fin du XI^e siècle, retrouvée au XVIII^e siècle.

Le Moyen Âge est une période qui passe pour obscure et un peu fruste. C'est une époque beaucoup moins documentée que les autres périodes historiques. Bien des interrogations demeurent. Quelle est la population de la France ? Quelle est la composition exacte de la population ? Quelle est sa richesse ?... Cependant, plus qu'ailleurs, c'est une période qui a son importance en France et qui fait l'objet de travaux. C'est en effet la première phase de notre histoire nationale. Et la France est le berceau de la chevalerie. Le Français passe pour l'amant, courtois... La chevalerie médiévale est une référence pour le courage, le dévouement à une juste cause. Bref, elle fait rêver les contemporains. D'un point de vue politique, Dominique Barthélemy va évoquer la chevalerie sur deux grands moments : sous monarchie franque du VI^e au IX^e siècle (Mérovingiens, Carolingiens), puis la période féodale (X-XII^e siècle), des incursions normandes aux croisades.

Sous la monarchie franque, on assiste au prélude de la chevalerie. Les classes dirigeantes franque et romaine, qui ont fusionné, se caractérisent par le port des armes. Ces armes sont la lance et l'épée. Il semble que la cavalerie soit déjà importante. Du X^e au XII^e, il y a déjà un véritable comportement chevaleresque, car c'est une période de guerre civile ! Pour nous, la guerre civile c'est terrible (cf. guerres de religion, Espagne, sunnites et chiïtes...), mais pour la guerre de châteaux, ceux qui la mènent savent très bien qu'ils sont concitoyens. On peut faire l'hypothèse qu'ils ont beaucoup de ménagement. Ils savent se venger, mais aussi arrêter de se venger. La vengeance, c'est bien affirme Dominique Barthélemy ! Du moins, la vengeance sous contrôle social. En effet, le comportement chevaleresque, les gestes de réconciliation, de pardon, sont inhérents à la pratique de la vengeance. Il y a un véri-

table mode de règlement des conflits.

Les chevaliers disposent d'un armement relativement moderne (avec des étriers – grand progrès entre 600 et 800 –, cote de mailles) et puissant (bouclier, lance, épée). Les chevaliers ne sont cependant pas les seuls à se battre, ils sont accompagnés de piétons, mais les chroniques valorisent leur propre rôle. Les chevaliers risquent moins leur vie, notamment grâce au cheval qui permet d'être plus mobile, de fuir éventuellement. Le cheval a aussi une importance symbolique, il a un prix. Le cheval et les armes du chevalier ne sont pas seulement un outil, mais aussi un symbole du prestige et de l'adresse d'une classe dominante (manier l'épée, il faut avoir un apprentissage, savoir exciter et réfréner un cheval). Le fait d'avoir un cheval et d'être chevalier peut être décrit comme la source d'une supériorité sur trois catégories de la population : les clercs, les femmes et les serfs, Les chevaliers prétendent exercer une protection. Le problème c'est qu'elle coûte un peu cher aux paysans. On insiste sur les relations aux femmes : la galanterie... N'ayons pas d'illusion, on défend avant tout des femmes qui ont un héritage, et pas de frère surtout !

Dominique Barthélemy insiste sur la justice. Est-ce que les chevaliers défendent la justice ? oui, mais à des nuances près. Oui, parce qu'ils sont seigneurs, ils doivent rendre la justice et doivent apaiser les querelles au sein de la paysannerie, ou entre leurs propres vassaux, réseaux de chevaliers. Cette justice est assurée sans avoir à se battre. Contrairement à la légende, il n'existe pas de justiciers itinérants, il n'y a pas de chevaliers errants, voués à rendre la justice. On peut évidemment se battre pour la justice, mais toute guerre doit être justifiée par la défense du droit : guerre en Angleterre, Croisades (guerre des chrétiens pour reprendre le tombeau du Christ). Dans la guerre féodale, on se bat pour son droit, mais on sait que l'on a pas tous les droits pour ce faire. La morale chrétienne encadre la notion de vengeance et de justice. Il doit y avoir un temps pour le compromis nécessaire. Le chevalier a un sens de la paix, plus fort que dans les guerres modernes, nationales. Une des guerres féodales les plus importantes, meurtrières en 1016, fait 1300 morts dans la vallée de la Loire, cela a des répercussions jusqu'en Allemagne. Cependant la guerre féodale, pour mesurée qu'elle soit, n'est pas une pratique de haut humanisme ! La guerre féodale est pratiquée de manière sélective socialement. C'est une guerre entre deux comtés ou

seigneuries qui ont des châteaux. On conduit des raids, on pille la seigneurie adverse. On s'en prend à la terre d'un autre seigneur, à ceux qui la cultivent. Souvent les seigneurs se battent et ce sont les paysans qui trinquent, on se pardonne mutuellement les dommages faits aux paysans de l'autre ! Il y a donc un peu d'imposture dans la théorie de la défense des paysans par les chevaliers... On ne peut que constater un certain ménagement entre les nobles ; entre gens de bonne compagnie, on ne va quand même pas se tuer ! Tuer un noble à la guerre, ce n'est pas rentable, on peut être conduit à payer une grosse somme d'argent pour se racheter. Si on fait prisonnier l'adversaire, c'est plus rentable ! Il ne faut donc pas trop l'abîmer. Même les sièges ne vont pas jusqu'au bout. On assiège un château, on fait le blocus, on attend et on négocie la paix. On évite les combats meurtriers, par contre on ne se gêne pas pour piller les campagnes.

Dominique Barthélemy évoque une guerre du début du XII^e siècle entre le roi Louis VI et le duc de Normandie (1119). Elle se solde par une défaite française : 3 morts nobles et par accident ! La chevalerie française a chargé trop vite et les Normands ont visé les chevaux et ont ainsi fait des prisonniers.

La conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant et les Français a introduit la chevalerie et les usages de la capture et de la rançon outre-Manche. La croisade est une expédition perçue comme guerre juste, sacrée en théorie, mais en pratique la première croisade est un type de guerre qui ressemble assez aux

On insiste sur les relations aux femmes : la galanterie... N'ayons pas d'illusion, on défend avant tout des femmes qui ont un héritage, et pas de frère surtout !

pratiques occidentales : captures, rançon. La représentation moderne qu'on en a est trop dramatique.

Le tournoi est une invention française (1120-1130) Comme il n'y a pas tant de guerres que cela, les chevaliers sont frustrés de bataille. On leur organise donc des batailles régulières moins dangereuses, les tournois. Il ne faut même pas tuer les chevaux. Il s'agit de se rapprocher

de l'adversaire, de le faire prisonnier et de le mettre à rançon.

Ancien élève de l'École, Nicolas Fauchère est archéologue et historien de formation. Il est professeur d'histoire de l'art médiéval à l'université de Nantes. Il s'est spécialisé dans l'étude des fortifications et des châteaux. Nicolas Fauchère a montré l'état de l'évolution de sa discipline, à la frontière de l'histoire, de l'archéologie et de l'architecture : la castellologie et plus particulièrement le travail qu'il suit avec son équipe de recherche de Poitiers.

© Brooklyn Studio – Serge Guillemot



Il évoque d'abord de nombreux exemples des pistes actuelles de recherche. Tout d'abord le donjon roman, dont on a modifié la borne chronologique de départ à partir de l'étude du donjon de Loches. Il daterait du début du XI^e siècle et non d'un siècle plus tard. Ainsi la Tour de Londres s'avère plus récente contrairement à ce que l'on croyait ! La recherche aussi de l'hydraulique, c'est-à-dire de la relation entre le château et la rivière, l'étang. Le problème de l'ouverture de tir intéresse aussi les historiens. On ne peut en effet comprendre les fortifications sans regarder comment on l'attaque. Or l'évolution des techniques d'attaque détermine l'évolution des formes. La relation du château avec les roches sur lesquelles il est bâti est aussi envisagée. En effet, les grottes ou souterrains refuges entretiennent des relations étroites. Le cas des châteaux à seigneuries multiples, donc avec plusieurs donjons, du monde méditerranéen est aussi très stimulant. Des villages ont parfois cinq ou six seigneurs avec chacun leurs tours. Ce que l'on connaît bien à San Gimignano en Toscane est vérifiable dans toutes les bourgades du midi. Ainsi à Cahors, on a retrouvé quatorze tours arasées. On s'est soucié de l'hydraulique interne du château : comment on se lave, les latrines. On a découvert qu'à Angers il y avait des étuves, de véritables bains privés, hammam en quelque sorte, ce qui témoigne d'une hygiène assez développée.

Nicolas Fauchère s'est beaucoup intéressé aux châteaux arabes. Nicolas Fauchère évoque bien sûr les croisades et rappelle la violence inhérente à la confrontation entre Orient et Occident. Mais il précise que les châteaux sont aussi des lieux de rencontres et d'échanges et non forcément de guerre. Il y a eu une émulation intellectuelle dans la rencontre. Les technologies sont prises par les uns, puis reprises par les autres.

D'abord de nombreux exemples des pistes actuelles de recherche. Il s'est notamment attardé sur le problème de l'ouverture de tir. On ne peut en effet comprendre les fortifications sans regarder comment on les attaque. Or, l'évolution des techniques d'attaque détermine l'évolution des formes.

Il rappelle par ailleurs que le mot « donjon », inventé par Vauban au XVII^e siècle n'est pas le terme adéquat pour désigner les tours. On parle plutôt à l'époque de « maîtresse tour » ou de « grosse tour ». Le terme de donjon est plutôt une entité juridique. C'est dans le donjon qu'il y a la « grosse tour ». Le donjon est donc la haute-cour. Il n'est pas évident de changer de vocabulaire !

LE PROTESTANTISME

L'histoire moderne était à l'honneur le mercredi 23 novembre, à travers le prisme de l'histoire religieuse. L'histoire religieuse dans un établissement laïque ! Il ne s'agit évidemment pas d'endoctrinement, mais de compréhension. S'il n'y a pas dans les programmes de l'école républicaine de matière spécifique consacrée à la religion, il est évident que ce ciment de notre culture judéo-chrétienne est très présent, contrairement à ce que l'on croit : lettres, philosophie, histoire et instruction civique sont conduits à aborder des questions religieuses. Les programmes d'histoire sont très attentifs à la religion. En 6^e on étudie les Hébreux et le judaïsme, mais aussi la naissance du christianisme. En 5^e on étudie l'orthodoxie, l'islam (chaque année les professeurs de l'École emmènent leurs élèves à la grande Mosquée de Paris) et la Réforme en fin d'année, etc. À l'École, M. Gradt, conseiller d'éducation honoraire, propose en activité annexe, un atelier passionnant, *Histoire de l'art – Influence des textes bibliques*.

Il fallait choisir un axe de réflexion ou une religion et nous avons finalement opté pour le protestantisme. Pourquoi ce choix ? tout simplement parce qu'il a eu un lien privilégié avec l'École alsacienne. Bien que laïques, ses pères fondateurs – on a parlé de Gabriel Monod lundi – sont des protestants, notamment des Alsaciens ayant fui l'Alsace annexée par les Prussiens.

Hugues Daussy, qui nous a fait l'honneur de se déplacer spécialement de son Ouest, a présenté une « grammaire du protestantisme », afin de comprendre les caractéristiques et les enjeux du protestantisme. M. Daussy est maître de conférence à l'Université du Maine, c'est-à-dire à Angers. Sa tâche n'était pas aisée, elle pouvait ressembler à un cours ennuyeux. Or, il est parvenu à nous proposer une démonstration brillante, rigoureuse et limpide. Il a parfaitement rempli son contrat : une présentation simple d'une multiplicité de questions très complexes.

Pourquoi et comment le protestantisme a pu pénétrer et s'enraciner dans le royaume de France, et s'être enraciné de manière suffisamment profonde et durable pour que la monarchie française soit obligée finalement, en 1598, d'en reconnaître l'existence légale. C'est en quelque sorte un parcours à travers le XVI^e siècle. Il a essayé de répondre à la problématique sous forme de 6 questions réponses. Il est difficile de résumer complètement son propos.

1. Quel est le contexte spirituel qui a rendu possible la naissance de la réforme protestante en France ?

Notre conférencier bat d'emblée en brèche une idée reçue : la réforme protestante serait née en réaction aux abus de l'Église. À la charnière des XIV^e et XV^e siècles, le clergé a une image très négative. On considère que les prêtres sont ivrognes, pratiquent le concubinage, sont ignorants, pratiquent la simonie. Ces accusations ne sont pas infondées. Mais c'est une réalité relative, tout le clergé ne correspond pas à cette image. La naissance du protestantisme s'enracine avant tout dans d'autres causes plus profondes, des causes spirituelles. On assiste en effet à la montée d'une ferveur qui correspond à une angoisse du salut. Cette angoisse est à l'origine du mouvement intellectuel et spirituel qui va donner naissance au protestantisme. Pourquoi cette ferveur ? L'Église catholique a mis en place un système qui les angoisse. Pour éviter la peur des enfers, l'Église a introduit au Moyen Âge un nouvel élément dans la dualité paradis-enfer : la création du purgatoire. C'est une étape intermédiaire dans laquelle les âmes sont censées être purifiées avant d'accéder au paradis. Au lieu de rassurer les fidèles, ce système les angoisse davantage. Les théologiens catholiques présentent ce purgatoire comme un lieu aussi terrible que l'enfer. La perspective n'est donc pas réjouissante ! Pour rassurer les fidèles, l'Église met au point un système qui permet de raccourcir le temps de passage au purgatoire. Ce système est l'accomplissement de bonnes œuvres (dons sonnants et trébuchants, pèlerinage et faire un don, faire dire des messes et encore faire un don, faire la charité aux pauvres). Chaque bonne action est tarifée et donne droit à une réduction de temps de passage au purgatoire. Le problème, c'est que personne ne sait combien de temps il peut passer au purgatoire, c'est donc une véritable course au mérite qui s'engage. Aussi, le problème du salut reste entier. Cette angoisse à l'égard du salut qu'ils cherchent à vaincre crée les conditions favorables à la naissance de doctrines nouvelles qui vont lui répondre de manière plus satisfaisante que ne le fait l'Église catholique. Ces orientations nouvelles, à la fin du XV^e, sont observables d'abord aux Pays-Bas : la *Devotio Moderna* prône une religion plus intérieure, plus personnelle, un contact plus direct du fidèle avec Dieu, notamment par la prière. C'est nouveau car l'Église catholique impose la médiation du clergé, qui s'interpose entre les hommes et Dieu et contribue à rendre plus lointain le divin. C'est dans cette même dyna-

mique que va s'inscrire la réflexion menée par les humanistes chrétiens du début du XVI^e siècle (Érasme, Lefèvre d'Étaples). Ils poursuivent leur réflexion en expliquant que la religion qu'il faut pratiquer est une piété personnelle qui s'exprime par la foi et non par les bonnes œuvres. Ce qui est déterminant c'est d'avoir la foi : écouter la prédication, lire. Ils ouvrent la voie à ce que proposeront les réformateurs quelques années plus tard. Cette prière recommandée aux fidèles pour faire preuve d'une piété exemplaire repose sur l'accès que chacun doit avoir aux écritures saintes, à la Bible notamment. Dans la démarche humaniste, il y a la possibilité de rendre accessible à chacun, le texte sacré, la Bible. Les humanistes proposent de nouvelles traductions de celle-ci (Lefèvre d'Étaples). Ainsi les fidèles peuvent avoir comme support à leurs prières, les écritures, qui leur sont désormais accessibles. Les humanistes sont des catholiques, mais ils engagent une réflexion qui va trouver plus tard son aboutissement. Ce courant humaniste chrétien va être qualifié d'évangélique, parce qu'il repose sur la connaissance de l'Évangile. Ce mouvement est très important en France et a Lefèvre d'Étaples pour chef de file. Lorsqu'en 1517, Martin Luther proclame sa différence spirituelle à travers ses quatre-vingt-quinze thèses, certains évangélistes ne peuvent qu'être séduits par des idées qui, bien que plus radicales, rejoignent les leurs. Ce sont surtout les idées de Calvin, plus tard, qui séduiront les évangélistes français. C'est parce que les doctrines formulées par des réformateurs protestants vont répondre à l'attente spirituelle à laquelle l'Église catholique n'a pas su répondre, que le protestantisme va se développer, et que l'unité religieuse de la chrétienté va se briser.

2. Quel est le contenu de cette doctrine protestante ? Qu'est-ce qui la rend séduisante ?

- Le chrétien fait son salut par la foi seule, indépendamment des œuvres. Plus de purgatoire. Ceux qui ont la foi sont prédestinés à accéder directement au paradis, ceux qui ne l'ont pas rejoindront les enfers. C'est ce que l'on appelle la prédestination. C'est une grande source d'apaisement.
- Seule l'écriture fait foi. Tout le reste, l'interprétation (dans conciles), la tradition, est réputé faux et n'est plus pris en compte. Les protestants ne retiennent que deux sacrements au lieu de sept, car seulement deux sont évoqués dans la Bible
- La question de la présence réelle lors de l'eucharistie,

de la cène, est essentielle. Les catholiques croient en la transsubstantiation (au moment où le prêtre bénit le pain et le vin, il y a transformation en corps et sang du Christ). Luther croit en la consubstantiation (au moment de la transformation théorique, le pain et le vin ne sont pas transformés, mais les deux substances sont à la fois pain et vin ainsi que corps et sang du Christ), Calvin ne croit pas en une présence réelle corporelle. Au moment de la communion, quand le fidèle absorbe le pain et le vin, il entre en communion spirituelle avec Dieu. La communion n'est qu'un signe visible d'une communion spirituelle invisible. C'est la présence réelle spirituelle. C'est sur ce thème que les combats théologiques seront les plus virulents.

- Croyance dans la doctrine du sacerdoce universel. Tout fidèle a naturellement la dignité de prêtre. Il n'y a plus de clergé, mais parmi les fidèles, certains ont des tâches particulières (ou ministères). Calvin distingue les pasteurs (prêchent et dispensent les deux sacrements), docteurs (enseignent), les anciens (surveillent les mœurs des fidèles), diacre (administrent les œuvres caritatives). Le plus important est le pasteur. Le célibat ecclésiastique disparaît. Luther et Calvin se sont mariés et ont eu plusieurs enfants.

- Négation du culte des intercesseurs : vierge, saints. Plus de culte des reliques des saints (cf. Traité des reliques de Calvin).

- Négation de la valeur des images jugées idolâtres. Cette attitude entraîne des crises d'iconoclasme (décapiter les statues, briser les images...). Un lieu n'a rien de sacré. C'est idolâtrie que de le penser.

3. Par quels moyens et par quels canaux cette doctrine s'est-elle répandue par le royaume de France ?

Le principal vecteur est l'imprimerie : pénétration de certaines traductions de Luther, le premier ouvrage réformateur en français sera proposé par Guillaume Farel. Mais surtout, à partir des années 1540, Calvin organise depuis Genève une véritable propagande à destination du royaume de France. Son ouvrage majeur est « L'institution de la religion chrétienne ». Cet ouvrage a été diffusé grâce à des réseaux clandestins depuis Genève. Les livres sont confiés à des colporteurs pour échapper à la censure royale. Parfois des péniches pleines de livres parviennent à passer.

Le second vecteur est la prédication. Dès les années 1520, des prédicateurs répandent la bonne parole. Après 1555, une propagande est organisée depuis Genève sous l'égide de Calvin et de la Compagnie des

pasteurs de Genève. De multiples communautés semblent apparaître subitement, mais elles étaient souterraines et prennent désormais corps grâce à ces pasteurs venant de Suisse.

4. Quelle est l'ampleur du phénomène réformé en France ?

En 1562, date de l'apogée du protestantisme dans le royaume de France, on dénombre entre 1350 et 2150 églises réformées, c'est-à-dire des communautés structurées, selon les principes de Calvin. Elles ont à leur tête un pasteur, et sont pourvues d'un consistoire (conseil d'anciens qui surveille les mœurs des fidèles). La fourchette importante est liée aux sources lacunaires. En tout cas, il y en a au moins 1350, soit 2 millions de fidèles, ce qui est considérable (10% de la population du Royaume). Cela suscitera un véritable effet de surprise, voire un traumatisme chez des catholiques et génère les guerres de religions. Ces églises ne touchent pas toutes les provinces : elles sont surtout présentes au sud. Un croissant réformé englobe depuis la Rochelle (Aunis), la Guyenne, le Languedoc, le Dauphiné. 70% des 1350 églises sont situées dans cette zone. Des provinces sont peu touchées par le protestantisme : la Bretagne ou la Provence.

5. Pourquoi le pouvoir royal ne peut enrayer cette progression ?

Plusieurs facteurs :

- François I^{er} a laissé se développer l'évangélisme humaniste. Le roi n'a pas écouté les principes fondamentaux du catholicisme qui ne paraissent pas remis en cause.

- 1534, répression plus sévère avec « l'affaire des placards », Un texte très violent contre la messe est placardé. Le roi se sent personnellement offensé par cette démarche. Il cesse d'accorder sa protection. Cependant, jusqu'à Henri II, pas de grande violence contre les protestants. En 40 ans, il y a 500 exécutions pour hérésie (bûcher), Entre 6000 et 8000 condamnations à travers le Royaume. La répression est peu efficace car il y a trop peu de constance. Cette attitude est motivée par la qualité sociale de beaucoup de protestants. Ils font partie des élites : une bonne partie de la noblesse française est concernée, même des princes de sang, comme le prince de Condé, la reine de Navarre Jeanne d'Albret, son fils Henri de Navarre, l'amiral de Coligny. Pour le pouvoir royal il est difficile de lutter contre une noblesse aussi puissante sur le



Calvin



Luther

plan politique et militaire. Le pouvoir royal doit composer avec cette noblesse. Ce poids social, militaire et politique acquis dans les années 1550 va faire que d'un problème purement religieux, on aboutit à la nécessité de régler un problème religieux, politique et militaire. Les guerres de religions matérialisent en fait la tentative de régler ce problème.

6. Au cours des guerres de religions, comment les protestants sont-ils parvenus à obtenir du roi la reconnaissance officielle de leur existence légale ?

C'est parce que les protestants disposent de cette puissance politique et militaire que leur confère la fraction de la noblesse convertie au calvinisme, qu'ils réussissent à survivre à la rude période des guerres de religions, période de trente-six ans (de 1562 à 1598), complexe avec huit guerres entrecoupées de périodes de paix.

Deux facteurs essentiels ont permis d'obtenir leur intégration. D'abord, la faculté de politiser le problème de leur intégration au Royaume, qui était au départ un problème religieux. Peut-on accepter une minorité protestante, peut-on penser que s'ils n'ont pas la même religion que celle de leur roi, ils peuvent être fidèles à la monarchie ? C'est ce que pensent les Ligueurs à la tête desquels on trouve les Guise : un protestant est nécessairement félon. Il a fallu pour les protestants, réussir à politiser leur engagement pour montrer qu'il n'y a pas de lien direct entre la pratique de la religion et la personnalité politique. Autrement dit, on peut être protestant et être un bon sujet d'un roi catholique. C'est un événement dans la pensée politique européenne. On commence à concevoir une séparation de la sphère politique et de la sphère religieuse. On distingue le citoyen du chrétien.

Deuxième élément décisif : l'accession au trône d'un prince protestant, non sans difficulté. Il reste protestant pendant quatre ans. Puis, même converti, il est sensible au sort de ses coréligionnaires. Il négocie un traité entre les protestants et la monarchie française : l'Édit de Nantes. Le roi reconnaît officiellement les calvinistes, la liberté de conscience, même si les règles sont strictes. C'est l'officialisation d'une situation de coexistence. Cet acte est le premier balbutiement de sécularisation de l'État, même s'il est revu et corrigé sous Louis XIII et Louis XIV. Bien que le nombre des protestants ait réduit de moitié en 1598 par rapport à 1562, la France est un cas unique en Europe. Frank Lestringant, père d'élève, professeur à l'univer-

sité Paris IV est également un grand spécialiste de cette période, mais à cheval entre l'histoire et la littérature. Il s'est notamment beaucoup intéressé aux récits et atlas de voyages de cette époque. Il a travaillé sur le « corpus huguenot » des textes sur l'Amérique. En effet, au XVI^e siècle, la plupart des entreprises conduites par la France au Nouveau Monde sont le fait des protestants. Il a donc proposé une stimulante réflexion sur ce « protestantisme du large », documents à l'appui. Il incarne parfaitement ce que l'on peut attendre des savants, la construction d'un discours très cohérent et riche à partir de données puisées dans des domaines forts différents. Le conférencier est tour à tour historien, géographe et littéraire. Il montre ainsi que les frontières entre les disciplines ne sont pas verrouillées. Sa passion pour l'objet de ses recherches est tout à fait communicative.

Le protestantisme français, à la différence des autres, est un protestantisme en archipel, dès les origines de la réforme. On connaît des régions comme le Languedoc, les Cévennes, Le Béarn... Mais il ne faut pas oublier qu'ils sont aussi présents dans le Nord et qu'une bonne partie des ports du littoral atlantique, de Normandie et de Saintonge sont des ports protestants (Dieppe, Le Havre, Rouen, Honfleur, Harfleur, La Rochelle). Ainsi, au moment où les nouveaux horizons se révèlent, les protestants sont en première ligne dès les années 1520-1530. Il y a une propension de cette communauté à l'exil, au voyage et à la dispersion. Au début, elle n'a pas du tout lieu sous la menace ; puis il y aura des refuges... On constate un fort tropisme centrifuge. Les huguenots ont des relations tournées vers l'étranger, notamment vers la Grande-Bretagne et les Pays-Bas par des courants d'échange, parfois plus que vers le reste de la France.

Les Français ont essayé de s'implanter sur toute l'aire américaine, au nord comme au sud. Sous François I^{er} (explorations des côtes d'Amérique du Nord, Cartier...), Brésil sous Henri II (Nicolas Durant de Villegagnon, 1555-1560), Floride (1562-65)... Le mouvement reprend à la fin du siècle, dans l'estuaire du Saint-Laurent avec Champlain. Puis à nouveau au Brésil en 1612-1615, dans l'estuaire du Maragnon. Il y a une dispersion des efforts tout au long du XVI^e siècle. Ces efforts sont essentiellement le fait de protestants. Cartier est breton et catholique, mais son troisième voyage, le plus ambitieux, pour fonder une colonie de peuplement, est placé sous la direction de Roberval, un gentilhomme protestant.

Frank Lestringant insiste sur le rôle de l'amiral de Coligny, futur chef du parti protestant, assassiné lors de la Saint-Barthélemy (1572). Avant d'être le chef de ce parti, il est amiral de France (1552), il dirige l'amirauté de France (côtes de Normandie, Picardie), c'est-à-dire les principaux ports de l'époque. Il veut concurrencer le Portugal et l'Espagne en Amérique. Il a une véritable stratégie globale : s'implanter vers le sud (Brésil, baie de Rio), en s'en prenant au maillon faible qu'est le Portugal, moins dangereux que l'Espagne. Il s'agit là de contrôler la route des galions qui vont vers l'Inde et les îles à épices, qui passent à proximité du fait des courants marins. Le but final est de conquérir le Brésil. La deuxième étape de la stratégie est de s'implanter en Floride, afin d'essayer de capter la route des galions provenant de la *carrera de las Indias*. Coligny essaie donc de prendre en tenaille le double empire. Ce plan très intelligent se soldera néanmoins par un échec flagrant. Ce programme politique est disproportionné par rapport aux moyens consentis. Et puis les Espagnols sont trop forts, ils disposent d'un réseau de renseignement très élaboré, même dans les ports protestants, qui leur permet d'être très au courant de tout ce qui est entrepris. En Floride en 1565, la totalité de la colonie est massacrée. Les guerres de religion se sont transportées en Amérique. C'est une sorte de Saint-Barthélemy américaine, sept ans plus tôt. Les Portugais vont entreprendre également la reconquête du Brésil.

Cet héritage huguenot ne sera pas perdu pour tout le monde, les Britanniques, les Hollandais dans une moindre mesure vont le récupérer. Les cartes, textes, les renseignements, les techniques passent entre leurs mains, notamment grâce à des huguenots qui fuient la France. Un autre héritage intéressant, en France par contre, est le développement du mythe du bon sauvage, en germe dans les témoignages, comme celui de Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*). En effet, dans leur lutte contre les Portugais et les Espagnols, les Français se sont alliés aux Indiens et ont développé une image beaucoup plus positive que celle proposée par leurs ennemis. Cette perception sera reprise par de nombreux auteurs du XVIII^e siècle. Frank Lestringant a conclu son propos par un diaporama présentant de fascinants documents.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La soirée du jeudi 24 novembre était consacrée à la France dans la Seconde Guerre mondiale, plus particulièrement à la période de l'Occupation et aux règlements de compte à l'issue de la défaite de l'Allemagne.

La soirée a débuté avec la projection d'un remarquable film de Louis Malle, *Lacombe Lucien*, sorti en salle en 1974. Il ne fait pas partie des plus célèbres de l'auteur, mais c'est sans doute l'un des plus forts. Le scénario a été établi par l'écrivain Patrick Modiano. C'est un remarquable portrait de la France à la fin de la guerre. Ce film peut paraître à bien des égards dérangeant, notamment parce qu'il montre une forme de banalité du mal. L'engagement de Lucien n'est pas présenté comme l'adhésion consciente à une idéologie, mais comme un glissement progressif et non réfléchi. La critique de l'époque a parfois été sévère avec ce parti pris. Louis Malle ne lave pourtant jamais Lucien de toute la responsabilité de ses actes, parfois cruels. Lucien ne fait pas le choix de l'idéologie, mais celui du confort matériel et de l'ascension sociale.

Le conflit a provoqué en France, comme Louis Malle l'a bien montré, une quasi guerre civile opposant les tenants du régime de Vichy et surtout les ultras de la collaboration aux résistants. La victoire des alliés et des résistants entraîne une épuration frappant tous ceux qui ont collaboré. On doit distinguer deux types d'épuration : l'épuration spontanée, souvent qualifiée de sauvage et l'épuration légale, officielle pratiquée par des tribunaux.

Lors des premiers jours de la Libération, en effet, l'épuration semble spontanée : elle est menée par des cours martiales improvisées, elle se traduit par des exécutions sommaires. C'est dans ce contexte que de nombreuses femmes sont tondues. Ces excès s'expliquent en partie par le désir de se venger de miliciens ou de délateurs, mais aussi par des règlements de compte





politiques, parfois même entre résistants. Dès septembre 1944, les autorités y mettent un terme, mais la psychose de la répression reste grande et nourrit la légende noire de l'épuration. Certains exclus de la vie publique n'hésiteront pas à évoquer 100 000 morts; mais le comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale chiffre à moins de 10 000 les victimes de l'épuration. La justice légale a déjà été pratiquée à Alger. Elle est organisée au moment de la victoire. Les personnalités du régime de Vichy sont jugées par la Haute Cour de Justice, créée en novembre 1944, et composée de magistrats professionnels et de membres de l'Assemblée consultative. L'épuration légale est également administrative. Dans chaque département, les Comités départementaux de la Libération (CDL) créent un comité d'épuration qui statue sur chaque fonctionnaire. En dépit de 50 000 enquêtes, peu de sanctions sont finalement prises, car l'État ne peut se passer de tous ses serviteurs. De même, pour préserver l'appareil productif et ne pas désorganiser les entreprises, l'épuration économique reste modérée. Les nationalisations punitives de Renault ou des mines du Nord-Pas-de-Calais n'en sont que plus symboliques.

Quelques minutes après le film, Fabrice Virgili, ancien élève et désormais chercheur au CNRS, est venu nous parler d'un sujet tout à fait lié à la problématique de la soirée: l'épuration, et notamment sur un aspect spécifique de cette période, les femmes tondues. Les tontes ont lieu partout, aussi bien dans les villes que dans les campagnes. C'est un ensemble d'événements qui concerne donc une grande partie de la population, contrairement à des événements essentiels, comme le

débarquement, qui n'est vécu directement que par quelques centaines de milliers de personnes. Virgili, recense environ 20 000 cas. C'est donc très important.

Les tontes ont lieu, pour les deux tiers des cas, dans l'explosion de la Libération, pendant l'été 1944. Mais Fabrice Virgili a retrouvé un mouvement annonciateur qui commence dès juin 1943 dans la clandestinité. Des résistants choisissent donc cette violence parmi d'autres dans leur action. Mais dès juillet 1940, le texte d'un certain Jean Texcier, dans son *Conseil à l'occupé*, précise que si certaines femmes s'avèrent trop galantes, il faudra retenir leur nom et on les fessera! Il s'agit donc d'atteindre les femmes dans leur corps, on n'envisage rien de tel pour les hommes. La deuxième grande vague de tontes a lieu en juin-juillet 1945 après les retours des prisonniers, du STO... Les dernières tontes sont constatées en mars 1946.

Pourquoi subit-on cette humiliation? Ce sont pour 50 % des cas des jeunes femmes qui ont eu une histoire d'amour avec un Allemand (on parle de « collaboration horizontale »), mais aussi celles qui ont travaillé pour les Allemands et puis tous les autres motifs classiques que l'on reproche aux hommes: collaboration, dénonciation...

Qui tond? Deux cercles. Le premier est composé d'hommes avec des symboles de pouvoir (brassards, casques, armes). Derrière, une foule représentant toutes les catégories de la population, y compris des femmes, hurlent et attisent la violence.

Pourquoi la tonte? La tonte ne fait pas partie de l'arsenal classique répressif du droit français. C'est une pratique cependant tout à la fois ancienne (elle existait dans l'Antiquité, Tacite en parle à propos des pratiques des Germains) et généralisée à l'échelle de la planète. Elle vise à stigmatiser l'adultère, la chevelure étant associée à la séduction, à la sexualité.

Ce que Virgili observe en France est en fait un phénomène européen, constaté lors de la libération de nombreux pays. On en recense dès la guerre d'Espagne, à l'encontre de femmes républicaines et jusqu'à la guerre civile grecque contre des femmes communistes en 1946.

Quel est le sens profond de cette pratique? C'est sans doute l'expression d'une réaffirmation de la virilité à un moment où la place des hommes et des femmes est en débat, lorsque les femmes accèdent à la citoyenneté. Est-ce une façon de leur faire comprendre que malgré les évolutions, leur corps ne leur appartient toujours pas?

STÉPHANE HESSEL

Après une déjà riche moisson de passionnantes conférences, la Semaine de l'Histoire s'est achevée sur une dernière soirée nommée « Deux écueils pour l'historien : le témoignage et le temps présent ». Pour établir son discours, l'historien contemporainiste doit croiser des informations aussi diverses que possible. Il se sert de sources fort différentes, et en premier lieu des archives, qui peuvent représenter une masse tout à fait considérable par rapport aux périodes plus reculées, comme le rappelait mardi le médiéviste Dominique Barthélemy.

Le contemporainiste se sert aussi d'autres sources spécifiques, comme le témoignage. Cette source est véritablement importante car elle permet de combler les lacunes des archives ou de mieux les interpréter. De plus elle permet de donner un peu plus de chair, de corps, d'âme à des documents papier qui en manquent souvent cruellement.

Cependant cette source doit être utilisée avec circonspection et après vérification. Elle n'est en effet pas exempte de subjectivité, elle peut être reconstruite a posteriori, elle peut être lacunaire, imprécise.

Chez certains, fort heureusement, elle peut être précise et vive. Les historiens ne s'y trompent pas, ils sollicitent, harcèlent même ces rares spécimens. Stéphane Hessel est l'un d'entre eux.

Stéphane Hessel, fils d'un écrivain traducteur, né en 1917 à Berlin, réside très jeune en France, pays dans lequel ses parents ont décidé de vivre. Le jeune Stéphane est élevé dans un bain culturel exceptionnel, entouré d'artistes et d'écrivains de premier ordre. Il a accompli ses études secondaire à l'École alsacienne puis au lycée Louis-le-Grand pour ses classes préparatoires. Il est reçu à l'École normale supérieure à titre étranger. Mais au moment de sa naturalisation, en 1937, il doit repasser le concours, « normal » cette fois et l'obtient. Sa formation est variée : philosophie, London School of Economics, École libre des sciences politiques. Stéphane Hessel est mobilisé en 1939 alors que son père, sujet allemand, pourtant farouchement antinazi et juif, est interné dans un camp français. Après la défaite, il a une obsession, quitter la France pour rejoindre l'Angleterre, ce qu'il parvient à faire. Il arrive au printemps 1941. Il s'engage dans les Forces aériennes françaises libres puis travaille pour les services secrets de la France libre, le BCRA, pour lequel il est envoyé en mission en France. Trahi, il est arrêté et déporté à Buchenwald puis Dora. C'est en 1945 que

commence la grande affaire de sa vie, la diplomatie. Il est un des derniers à intégrer le Quai d'Orsay par l'intermédiaire du « grand concours » avant la mise en place de l'École nationale d'administration. Outre ses postes à l'étranger ou à l'administration centrale, il se caractérise pour son intérêt pour L'Organisation des Nations unies (ONU). Il y est à plusieurs reprises détaché pour y occuper de hautes fonctions. Il fut le proche collaborateur de Pierre Mendès France, Pierre Abelin ou Michel Rocard. Stéphane n'a cessé d'occuper des fonctions après sa retraite officielle : membre de la Haute Autorité pour la communication audiovisuelle, du Haut Conseil pour l'intégration, du Conseil d'administration de l'École alsacienne... Pour en savoir plus, il faut lire ses mémoires, *Danse avec le siècle* (Seuil, 1997, 312 p.).

D'où vient cette énergie, cette capacité à rendre service à nos prochains ? Stéphane Hessel est revenu brièvement sur son passé. Il a rappelé que deux événements ont fait en sorte qu'il cherche à se rendre utile : le premier est Auschwitz. Ce drame lui a permis de comprendre rapidement que l'Organisation des Nations unies était un moyen de faire évoluer les hommes et de faire respecter les droits de l'homme. Dès qu'il a été reçu au « Grand Concours » du quai d'Orsay, il a demandé à être affecté auprès de cette toute nouvelle institution et a participé à la construction de cet édifice. Un autre événement inattendu pour sa génération a eu des répercussions importantes : Hiroshima. Ce n'est que depuis 1945 que pour la première fois les hommes sont capables de s'autodétruire. Hiroshima



est à l'origine d'un nouveau souci. À partir de ce moment, on a des responsabilités : défendre l'humanité contre ses propres folies. Il n'y a pas que le nucléaire à prendre en compte, il ne faut pas oublier l'érosion de nos ressources, naturelles et culturelles. Stéphane Hessel se sent comme le témoin de ces graves modifications dans l'histoire.

À l'issue de sa conférence, Stéphane Hessel nous a transmis un beau et émouvant cadeau, un des quarante-huit poèmes qu'il connaît par cœur. Avec *La jolie rousse* de Guillaume Apollinaire, il nous livre ainsi un des trésors accumulés et conservés dans sa mémoire, avec les souvenirs et les retentissements qui lui sont attachés. En voici les premiers vers :

*« Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant
peut connaître
Ayant éprouvé les douleurs et les joies de l'amour
Ayant su quelquefois imposer ses idées
Connaissant plusieurs langages
Ayant pas mal voyagé. »*

Dans ce poème qui fait figure de testament, de bilan de vie, Stéphane Hessel tient particulièrement à un vers, qui évoque la fuite du temps :

*« Il y a aussi le temps qu'on peut chasser
ou faire revivre »*

Nous ne savions pas encore que nous assistions en quelque sorte à une avant-première. Depuis, Stéphane Hessel a fait paraître *Ô ma mémoire. La poésie, ma nécessité* (Seuil, 2006, 320 p.) Il reprend dans ce recueil les quatre-vingts poèmes en français, anglais et allemand, qui l'accompagnent, qui l'habitent depuis si longtemps. Simple recueil comme tant d'autres ? Certainement pas, c'est d'une véritable autobiographie intime qu'il s'agit. Chaque poème a joué un rôle important, voire décisif, sur le cours de sa vie. Un livre nécessaire, à méditer.

Cette intervention a suscité parmi les élèves présents une admiration manifeste. Stéphane Hessel est de ces hommes qui savent susciter l'enthousiasme par leur chaleur et par l'honnêteté du propos. C'est une leçon d'humanité. Sitôt la conférence achevée, ils se sont précipités pour le rencontrer, pour acheter et faire dédicacer un de ses ouvrages.

L'EUROPE

Pour finir, il fallait prendre en compte le deuxième écueil pour l'historien contemporanéiste, le temps présent ou l'histoire immédiate. Comment parler de manière nuancée et précise d'une période dont on ne dispose pas encore de tous les éléments. En effet, nombreuses sont encore les archives qui restent fermées. Comment parler d'événements qui ont pu susciter une vive passion qui n'est pas encore retombée ?

La question européenne est l'un de ces sujets brûlants qui enflamment les uns et les autres, comme le référendum de 2005 a permis de le constater. Comment parler de cette histoire récente de la manière la plus objective possible, la plus argumentée possible ? C'est ce à quoi s'est employé Robert Frank depuis de nombreuses années. Frank est un spécialiste d'histoire européenne. Il est professeur d'histoire des relations internationales à l'Université de Paris I, après avoir dirigé l'Institut du temps présent. Il a de nombreuses publications à son actif qui font autorité. Il est entre autres l'un des auteurs de ce qui me semble être les meilleurs manuels d'histoire des relations internationales, publiés récemment en collection de poche chez Payot.

Lorsqu'il a commencé sa conférence, Robert Frank, paraissait vivement impressionné par la performance de son aîné et se demandait s'il pourrait captiver l'auditoire de la même manière en parlant d'un sujet souvent jugé complexe ! Robert Frank est venu nous parler de « Identités, frontières et construction européenne ».

Avec sa voix chaude et son argumentation claire, percutante et convaincante, il a su montrer l'ancienneté de l'identité européenne, d'abord culturelle dès avant 1914. L'idée d'Europe est aussi ancienne, elle remonte au XV^e siècle (Podebrad, roi de Bohême), puis Sully, Kant, Mazzini, Hugo... Ce sont surtout des poètes, des philosophes. Il ne suffit pas de se sentir européen pour vouloir l'Europe. Une deuxième phase s'avère essentielle : celle des années vingt. Là, s'y développe véritablement la conscience européenne avec un sentiment d'urgente nécessité au nom de la Paix. (cf le livre de Gaston Riou, *S'unir ou mourir*) après un conflit particulièrement meurtrier. L'apothéose de la période est le Plan Briand de septembre 1929 et le mémorandum français de 1930. Mais cela vient trop tard : les crises économique et politique mettent brutalement fin à ces progrès... Robert Frank évoque ensuite un deuxième âge d'or, l'après Seconde Guerre. La violence du conflit le motive à nouveau et sa prise

de conscience du déclin européen est plus vive qu'auparavant. Jean Monnet suggère de faire l'Europe avec l'ancien ennemi dans un domaine d'abord limité (charbon et acier) sans oublier la finalité, la fédération européenne... Robert Frank reprend l'histoire cyclique de l'Europe, faite de succès et d'échecs jusqu'à la constitution.

Dans sa réflexion, il évoque un des moments clés du succès de l'Europe, une date qui passe encore inaperçue : 1961, c'est-à-dire la candidature britannique. Il balaie ainsi un mythe, l'intérêt mesuré des Britanniques pour cette Europe unie. Il montre que leur adhésion a été au contraire un tournant majeur dans l'histoire de la Grande-Bretagne. En 1961, La Grande-Bretagne s'aperçoit que les taux de croissance dans le marché commun sont plus élevés qu'en dehors, que son commerce avec les six du marché commun augmente beaucoup plus vite qu'avec ses autres partenaires. Les Britanniques sont pragmatiques, ils vont là où cela marche...

Est-ce que le marché commun, l'Union européenne ont fait naître une nouvelle identité européenne ? Une troisième phase après l'identité culturelle et la conscience européenne (c'est-à-dire la nécessité) ? Existe-t-il un sentiment d'appartenance à l'Union européenne ? Elle est encore fragmentaire. Malheureusement, les intellectuels ne sont plus là. On a un paradoxe, un chassé-croisé. Le mouvement européen a décliné au fur et à mesure que la construction européenne se renforçait. Il n'a plus la force de celui des années vingt. Plus besoin de militer parce que cela existe. De plus l'Europe des sigles (Ceca, CEE, PAC...), ce n'est pas l'Europe qui fait rêver. Militer pour un sigle ? Cela manque de chair et il y a manifestement un déficit démocratique, donc pas de patriotisme. Il y a manifestement une crise européenne : les Européens veulent l'Europe, mais ils ne s'identifient pas à l'Europe telle qu'elle se fait. Les uns parce qu'ils trouvent que cela va trop lentement, les autres trop vite. Selon Robert Frank, il faut aussi tenir compte du chômage massif depuis trente ans. Chaque génération croit qu'elle va mieux vivre que la précédente, or désormais ce n'est pas sûr. Les promesses de l'Europe ont été tenues pendant les Trente Glorieuses, mais après autant de temps ? Désenchantement. Quel est l'espace de décision le plus pertinent pour lutter contre le chômage ? On ne sait pas, mais l'espace national n'est plus pertinent. L'Europe oui, or, ce n'est pas un espace démocratique. Pourquoi tant d'abstention aux élec-

tions européennes ? Pourquoi se déplacer pour des députés sans pouvoir ?

Les gens se rendent compte que voter pour un grand parti de gauche ou de droite national cela ne change pas grand-chose sur le plan du chômage. C'est normal puisque l'espace national n'est plus pertinent. L'alternance doit avoir lieu à un niveau supérieur. Mais pour que le parlement européen ait du pouvoir, il faut que le citoyen national accepte qu'il y ait moins de souveraineté nationale. Donc la contradiction est en nous. Faut-il faire preuve de pessimisme ? Non car il ne faut pas oublier l'histoire cyclique de l'Europe. De plus, dès qu'on sort d'Europe on demande de l'Europe. C'est un modèle pour les autres « espaces de sens » (Z. Laïdi) que sont l'Asean, le Mercosur...

Il a su élever le débat, faisant regretter que de telles contributions n'aient pu être exprimées peu de temps auparavant, pendant le débat, malheureusement souvent médiocre, sur la Constitution européenne. Robert Frank a su à son tour captiver son auditoire. Cette dernière soirée fut particulièrement riche. Elle s'est achevée sur un magnifique buffet.

Cette riche semaine n'aurait pu voir le jour sans la mobilisation de l'équipe d'histoire-géographie. Je tiens tout particulièrement à remercier Anne Couraye, qui dirige le Foyer, pour son incommensurable aide technique. Je n'oublie pas Pierre de Panafieu, M^{me} Morin, Daniel Faugeton et Gilles Perrin en qualité de caméraman et de preneurs de son et tant d'autres...



Hélène Béchet,
professeur d'histoire-géographie

Florence, reflet de notre civilisation

Enseigner l'histoire à l'École alsacienne n'est pas de tout repos : la barre est haute et les épreuves s'enchaînent. Après avoir affronté la première étape, le voyage à Rome, me voilà de nouveau lancée sur un nouveau défi à la rentrée 2006 : faire découvrir et connaître dans ses plus fines subtilités Florence, ville italienne de la Renaissance par excellence, à mes élèves de seconde. Quoi de plus exaltant pour commencer une année scolaire ? Le travail de préparation est de taille tant pour le professeur que pour les élèves. Les sujets des « mini-mémoires » (expression « maison » pour désigner un dossier d'analyse et de réflexion thématique à réaliser par groupe de deux ou trois élèves) proposés et concoctés avec pertinence et exigence pédagogique par mes collègues les années antérieures nécessitent l'apprentissage de connaissances ap-

profondies et d'une méthode solide pour étudier les œuvres d'art dans leur contexte historique. Les ouvrages d'histoire de l'art et les guides touristiques s'accumulent sur mon bureau. L'exercice s'avère exigeant mais d'une grande richesse pour de futurs étudiants qui rejoindront dans quelques années les rangs de l'enseignement supérieur. Bien sûr mes trente-deux élèves, auxquels j'assène une masse de connaissances assez lourde qui exige une rigueur méthodique, ne se projettent pas toujours si loin et râlent gentiment (réflexe de lycéens quasi systématique...) face à cette charge de travail. Toutefois l'enthousiasme et le dynamisme restent d'actualité jusqu'au départ...

Et nous voilà embarqués pour ces quelques jours tant attendus de culture et de vie quotidienne partagées.

Les conditions de visite durant le voyage sont idéales : chaque groupe de cinq à six élèves est autonome et suit son programme selon les exigences des sujets choisis pour le « mini-mémoire ». Soulignons l'implication remarquable des accompagnateurs qui se sont eux aussi plongés dans les ouvrages spécialisés pour guider leur équipe. Chacun dispose d'une grande liberté pour faire découvrir Florence aux élèves et cette diversité constitue une des richesses du voyage. Anciens élèves, parents d'élèves, membres du personnel administratif, professeurs mènent leur visite à leur rythme et à leur manière. Un « socle commun » de connaissances est transmis aux différents groupes mais les récits de voyage sont d'une grande diversité. Ces quelques jours sont l'occasion de pratiquer une pédagogie vivante et interactive qui repose sur la découverte d'œuvres d'art étudiées dans leur contexte historique tout en faisant appel à la sensibilité de chacun. La période de référence « la Renaissance artistique » associée à un mouvement de pensée européen, « l'Humanisme » fait partie de ces périodes fondatrices de notre société contemporaine. C'est sous cet angle que le programme d'histoire de seconde aborde ces deux thèmes. Le voyage à Florence en est une illustration des plus convaincantes. C'est, à mes yeux, une des plus grandes richesses de l'École d'offrir cette expérience privilégiée aux élèves et à ceux qui les préparent et les encadrent.

© Michel Hasson

© Michel Hasson



Une semaine pour l'Histoire et l'Histoire pour tous !



François Colodiet,
professeur d'histoire-géographie

Lorsqu'avec Pierre de Panafieu et Michel Marbeau nous avons arrêté le principe d'une semaine de l'Histoire, l'organisation de conférences était un des aspects évidents de cette manifestation et Michel Marbeau a su contacter des intervenants non seulement de grande qualité mais aussi passionnants. Je souhaitais néanmoins que la semaine ne se résume pas à ces conférences ; il fallait trouver un moyen de faire faire de l'histoire à tous les élèves, notamment à ceux du collège, souvent moins concernés par ces échanges savants ; l'idée d'un rallye a donc germé (voir page suivante) ; les jeunes Parisiens se déplacent en effet souvent en métro ou en voiture alors que chacun sait que l'histoire de Paris se lit en marchant !

Pierre de Panafieu m'a donné pour seule consigne que tous les collégiens participent... Soit vingt-quatre classes d'environ trente élèves qu'il fallait lâcher dans Paris ; c'était un défi. Nous avons décidé de restreindre le périmètre à la rive gauche pour permettre aux élèves de découvrir les arrondissements où un grand nombre d'entre eux résident : V^e, VI^e et XIV^e. Second défi, adapter les parcours aux périodes étudiées dans les quatre niveaux de classe : les 6^e, l'Antiquité, les 5^e, l'époque médiévale et le début des temps modernes, les 4^e des temps modernes au XIX^e siècle, les 3^e l'époque contemporaine. Toute l'équipe des historiens et géographes a planché pour remettre une vingtaine de questions portant sur chacune des périodes... Et c'est ici qu'on se rend compte de l'immense richesse archéologique et historique de Paris : des thermes de Lutèce en passant par les églises médiévales du sud de la rive gauche ; du palais de Catherine de Médicis aux presque seules églises baroques parisiennes que sont la chapelle de Lemercier ou le Val-de-Grâce, du souvenir riant de la Bohême de Montparnasse à celui dramatique du retour des déportés à l'Hôtel Lutetia, toute notre ère est représentée. Restait à mettre cela en ordre avec, pensait-on, quatre itinéraires seulement (un par niveau) qui se sont révélés irréalisables ; comment en effet imaginer les cent soixante-dix élèves d'un même niveau se suivant dans le même ordre sur le même lieu ? Il a fallu imaginer pour chaque niveau trois itinéraires dif-

férents pour éviter croisements et embouteillages ! Soit douze itinéraires au total. Dernière difficulté : le départ de l'École devait être rapide ; une véritable évacuation digne d'un exercice incendie... Toutes les deux minutes rue N-D-des-Champs et rue d'Assas un groupe d'élèves sous la responsabilité d'un adulte est parti suivre la piste de l'histoire. En moins de quinze minutes le collège tout entier sillonnait le quartier.

La convention de ce genre de compte rendu serait que j'achève par « ce jour-là il faisait froid mais le soir il n'y avait pas un collégien qui ne rentrait pas heureux d'avoir découvert le passé de son quartier... » ce serait méconnaître la réalité d'un groupe d'« ados » ou de « pré-ados » ; certains ont traîné des pieds, d'autres ont bavardé avec leurs meilleurs copains sans lever le nez sur les façades qu'on leur demandait d'interroger, d'autres ont tout bonnement profité de l'aubaine d'une après-midi sans cours ; peu importe, il y en aura eu, des curieux, de vraies graines d'historiens qui se seront aiguisées la prunelle, certains autres émerveillés qui auront découvert une petite église de village comme Saint-Julien-le-Pauvre au bord du fleuve, des poètes qui auront rendu hommage à Eluard au Luxembourg, d'autres encore qui n'avaient jamais arpenté leur ville entre colline Sainte-Genève et Seine et qui en auront été ravis ; Tous ceux-là auront appris que Paris est un gigantesque palimpseste dont le déchiffrement vaut mieux qu'un mauvais roman qui laisse croire aux mystères de Saint-Sulpice, là où un bon historien remet les choses à leur place ! La différence est seulement que tout est vrai.

Une dernière chose : quel établissement prendrait le risque de mettre, le même jour, tous ses élèves dehors pour faire de l'histoire différemment ? Dans quel endroit ma messagerie aurait-elle reçu tant de courriels de parents répondant à l'appel aux accompagnateurs qu'avait lancé le président des parents d'élèves ? Sans eux l'après-midi était impossible. Certains ont pris une journée de disponibilité, d'autres se sont arrangés, tous ont accepté d'encadrer sans être historiens et sans savoir avant de partir ce qu'on leur demanderait. Toute l'équipe d'histoire-géographie les en remercie.



Le rallye parisien

VOUS CONNAISSEZ VOTRE QUARTIER AUSSI BIEN QUE VOS ENFANTS ?

- 1** Où pouvez vous croiser le conquérant de l'Indochine sous le Second Empire ?
De qui s'agit-il ?
(VI^e arrondissement)
- 2** En face de quel monument se trouve un mètre étalon public ?
(VI^e arrondissement)
- 3** Où pouvez vous voir la plus vieille enseigne médiévale de la capitale ?
(V^e arrondissement)
- 4** Dans quelle rue s'est tenue, sous la direction de Jean Moulin, la première réunion du CNR (Conseil National de la Résistance) ?
(VI^e arrondissement)
- 5** Dans quel bâtiment le commandant militaire de Paris, von Choltitz a-t-il signé la reddition de Paris le 25 août 1944 ?
(XIV^e arrondissement)



RÉPONSES :
1 Statue de Garnier, carrefour du boulevard de Port-Royal et du boulevard Saint-Michel (place C-Julien).
2 En face du Sénat, rue de Vaugirard.
3 Rue Galande, un bas-relief qui représente l'histoire de Saint Julien.
4 Rue du Four.
5 Gare du Montparnasse.

Les journées du patrimoine à l'École alsacienne

16 et 17 septembre 2006



Mathias Garcia Reinoso,
élève de 1^{re} S4

L'École a été fondée en 1874. Depuis, elle a emmagasiné un patrimoine considérable. Malheureusement, il était enfoui dans les archives et à peu près inaccessible. Les journées du patrimoine ont été l'occasion d'en ressortir une partie et de pouvoir le montrer.

Cet événement était organisé en cinq pôles, ou points de passages, au cours d'une traversée de l'École. Immédiatement après l'entrée, il y avait la projection d'un film sur l'École alsacienne, venaient ensuite quatre exposés sur l'architecture scolaire, l'École et la guerre, l'École vis-à-vis de l'haussmannisation, l'École et le sport. Les animations étaient encadrées certes par la direction et les professeurs, mais également par les élèves et les parents, représentant ainsi toute l'étendue des membres de l'école. Pour ma part, j'étais responsable de la partie sur l'îlot haussmannien.

Tout cela était théorique. En pratique, les choses étaient plutôt différentes. En effet, le nombre de visiteurs s'intéressant réellement à tout ce que nous avions à dire étant très limité, certains pôles se sont vus transformés, parfois radicalement. Ainsi, « la guerre » est devenu un commentaire d'images d'enfants sous la Première Guerre mondiale, qui avaient été retrouvées il y a peu de temps. L'exposé sur

l'haussmannisation s'était, quant à lui, transformé en « évolution de l'École au cours du temps ». Il y avait également le problème des visiteurs ayant vu le film, qui considéraient qu'ils en savaient plus que tout le monde.

C'était cependant une expérience très enrichissante et très amusante. Tout d'abord, j'en ai appris beaucoup sur l'histoire de l'École, et plus globalement sur l'Histoire en général. Cela m'a permis de porter un autre regard sur l'École et sur ce qu'elle permet d'observer.

De plus, c'était très intéressant de rencontrer des gens qui avaient connu l'école il y a très longtemps, comme des élèves d'avant 1945, ou des professeurs de 1955, et qui constataient avec émerveillement les changements de l'école tout en nous racontant comment elle était avant.

Par ailleurs, ce fut un week-end qui me permit de mieux connaître certaines personnes que je ne faisais que croiser, ou de redécouvrir certaines que je pensais connaître.

Enfin, j'en tire la satisfaction personnelle d'avoir essayé au maximum de renseigner les gens qui, comme moi, voulaient en savoir plus sur ce qu'a été cette École alsacienne.

...IENS ÉLÈVES DU
PARIS L'ÉCOLE
SOUVENIR ET À L
ANNIVERSAIRE DE
HAUTE ÉCOLE DE
PLAQUE A ÉTÉ AP



* Natacha Crooks,
élève de 1^{re}

Deux cent cinquante jours par an, quatre fois par jour, et le tout depuis quatre ans, cette plaque est devant mon chemin. « Fondé par les élèves du Gymnase Jean Sturm... 1870... ». Tout élève de l'École alsacienne connaît par cœur ce texte, et sait donc pourquoi l'établissement porte ce nom.

Certes... mais encore ? Pourquoi ses fondateurs ont-ils créé cette école ? Que voulaient-ils y amener ? Quelles ont été et sont encore aujourd'hui les traces de l'Histoire sur notre vie d'élève ? Ce sont autant de questions auxquelles la journée du patrimoine a permis de répondre.

Le 16 septembre, branle-bas de combat. Il est 9 h et les portes de l'École s'ouvrent le week-end – c'est une grande première – Je relis une dernière fois mes notes afin d'être certaine de pouvoir répondre aux questions – même pièges – des visiteurs. Postée devant le canon, j'attends au garde-à-vous le premier visiteur. Mes ordres : faire découvrir les liens entre les guerres et l'école. Mon quartier général : l'exposition de dessins dans la salle d'honneur et le monument aux morts.

Au départ, un véritable combat se déroule à l'École : qui de nous tous – élèves et professeurs – réussira à attirer l'attention du plus grand nombre de visiteurs. Pour cela, chacun use de ses atouts ; tous les coups sont permis. Bientôt, notre auditoire grandit, et l'exposition de dessins d'enfants datant de la Première Guerre mondiale fait salle comble. Les autres guides et moi-même ne nous lassons pas de faire découvrir aux visiteurs l'histoire parfois méconnue de l'école. Rapidement, je n'ai plus de voix : jamais je n'aurais





pensé que le monument aux morts que nous voyons tous les jours aurait pu susciter autant d'intérêt!

Le lendemain, même affluence, l'école la plus puissamment « armée » de Paris ne désemplit pas.

J'étais chargée de faire découvrir aux visiteurs l'histoire de l'École mais j'en ai appris tout autant, notamment grâce aux discussions qui se sont engagées autour de mon sujet. J'ai trouvé passionnant le fait que de nombreuses personnes ne se contentaient pas d'écouter passivement, mais apportaient leur propre savoir et leurs propres souvenirs, corrigeant mes fautes – pas trop nombreuses, j'espère. Certains posaient des questions auxquelles je pouvais répondre. Mais si l'un de nous « séchait », il y avait heureusement toujours un professeur dans les environs pour venir à notre secours et discrètement répondre à notre place. Mais grâce aux moyens officiels – ou officieux – utilisés, la curiosité de notre auditoire a semblé dans la majorité des cas comblée.

Bref, un week-end passionnant, que j'ai, certes, terminé assoiffée, mais avec l'envie de recommencer l'année prochaine si cela se fait. J'ai eu la satisfaction d'avoir obtenu la réponse aux fameuses questions que je me posais chaque jour en franchissant le seuil du 109 rue Notre-Dame-des-Champs, et j'ai fait de nouvelles découvertes. Aujourd'hui, si l'on me demande pourquoi l'École possède un canon, je vais enfin pouvoir répondre que c'est parce que cinq élèves sont allés chercher un canon allemand sur les Champs-Élysées le jour de l'armistice du 11 novembre 1918.





Au-delà de la classe





L'École hors les murs 36

Comenius, d'un projet à l'autre	36
D-Day pour la 7 ^e	39
Regards sur l'École alsacienne et la France	40
Regards vers Saint-Petersbourg	46
Regards vers New York	48

L'École du cœur 50

Petit Collège, un échange fédérateur avec l'APCIS	50
Voyage au Burkina Faso	52
G.R. à G.R. ou, le Groupe Rock à Gustave Roussy	53

L'École des arts 56

4 ^e Semaine du cinéma	56
<i>Freaks</i> , par l'atelier théâtre du Collège	58
L'atelier théâtre du Lycée	60
Le blues de l'Alsacienne	62
Tous en chœur	63
Prête-moi ta plume...	64
C'est bien...	70
Les amis de l'École publient	72

L'École hors les murs *



Comenius, d'un projet à l'autre



Morgane Ellinger,
responsable de l'ouverture internationale

L'année 2005-2006 a été la dernière des trois années de notre projet Comenius. Celui-ci visait à comparer les pratiques pédagogiques des cinq établissements partenaires, dans la perspective d'améliorer la qualité de notre enseignement. Pendant ces trois ans, échanges de professeurs, réunions de projet thématiques et visites des établissements se sont succédé, permettant à chaque participant de prendre la mesure des écarts entre les diverses structures et pratiques pédagogiques, mais aussi de percevoir l'incidence culturelle sur le système éducatif.

LE BILAN TRÈS POSITIF DU PROJET COMENIUS-OCTOPUS

Parmi les pratiques intéressantes observées chez nos voisins, certaines semblent impossibles à transposer dans le respect des règles de notre contrat d'association avec l'État ou, tout simplement, dans le cadre « spatio-temporel » de l'École. C'est ainsi que certains élèves ont rêvé devant les emplois du temps de leurs camarades autrichiens ou suédois, qui disposent de la plus grande partie de leurs après-midis pour pratiquer des activités sportives ou artistiques. Ils ont fantasmé devant les installations sportives du Theresianum de Vienne, avec sa piscine, ses terrains de beach-volley, de football ou de rugby, sa piste d'athlétisme, son mur d'escalade; les professeurs, quant à eux, ont jaloué leurs collègues autrichiens et suédois qui disposent de bureaux individuels permettant de travailler toute la journée à l'École et de recevoir les élèves pour un soutien individualisé. Nous avons également été intéressés par la « Terminale pour adultes » et la « Seconde de probation » proposées par le lycée Sainte-Agnès d'Angers, deux dispositifs de remédiation aux difficultés d'apprentissage.

L'observation d'autres pratiques, en revanche, a d'ores et déjà permis à l'École d'amorcer de petites (r)évolutions.

L'attention portée à l'enseignement des langues, au Theresianum, avec trois langues étrangères obligatoires en plus du latin, a conduit la direction de l'École alsacienne à rendre l'apprentissage de l'anglais obligatoire pour tous les élèves; l'observation de méthodes d'enseignement vivantes et principalement orientées vers l'apprentissage oral (en Autriche comme en Suède), nous a incité à trouver de nouveaux moyens pour permettre aux élèves de développer cette compétence, parmi lesquels le recrutement d'un nombre croissant d'assistants de langues, la création du laboratoire multimédia – principalement utilisé à ce jour par les professeurs de langues – ou encore le réaménagement d'une salle de langues, dans une configuration permettant le débat. Dans les établissements partenaires, la mise à disposition de matériel informatique performant, parfois dans toutes les salles, nous a incité à améliorer l'équipement d'un certain nombre de classes (par un tableau multimédia, des vidéo-projecteurs...) et à multiplier les sources « en ligne » pour les élèves, à l'image





**À L'ISSUE DE CETTE PREMIÈRE
EXPÉRIENCE, L'ÉCOLE ALSACIENNE
PREND LA TÊTE D'UN NOUVEAU PROJET !**

Ce bilan positif a encouragé l'École alsacienne à prendre l'initiative d'un nouveau projet sur le thème de la citoyenneté européenne, avec la plupart des anciens partenaires, mais également de nouveaux établissements. Une rencontre préparatoire, organisée à Paris en janvier 2006, a permis de préciser le thème du projet et les axes de travail pour trois ans. Le thème finalement retenu est donc, dans la principale langue de travail (l'anglais) : « From a national to a European citizenship, in the quest for a global community », ce qui peut être – imparfaitement – traduit par : « D'une citoyenneté nationale à une citoyenneté européenne – à la recherche d'une communauté universelle ». De septembre 2006 à juin 2009, les axes de réflexion seront déterminés par année.



des agendas électroniques alimentés par une dizaine de professeurs et consultables sur le site Internet de l'École. Le tutorat des nouveaux professeurs a été réintroduit. Un travail de réflexion sur le rôle des délégués a été amorcé, notamment en écho aux pratiques suédoises visant à la responsabilisation des élèves, à leur implication dans la médiation des conflits entre élèves, dans l'élaboration du règlement intérieur et, de manière générale, dans la vie de l'établissement. Enfin, un « passeport » recensant toutes les compétences extra-scolaires acquises, par chaque élève, de la 3^e à la terminale est en cours d'élaboration.

À l'inverse, nos partenaires ont avoué envier à l'École alsacienne le dynamisme de sa politique d'échanges culturels et linguistiques avec plus de vingt établissements scolaires du monde entier, l'implication de toutes les familles (parents, élèves, professeurs et direction) dans le projet de l'École, notamment grâce à des institutions telles que le Comité Quadripartite, les journées pédagogiques... sans oublier une gestion de l'espace jugée particulièrement astucieuse, et, surtout, des ressources en personnel non enseignant

incomparablement plus nombreuses que dans les autres pays – ce qui permet aux enseignants de se consacrer à la pédagogie, à l'exclusion des tâches administratives ou de surveillance !

Ce projet a donc été riche de multiples enseignements : outre la comparaison des différentes pratiques éducatives, la multiplication des contacts avec des collègues européens a renforcé l'intérêt d'un certain nombre de professeurs pour les nouvelles technologies et l'apprentissage des langues étrangères. Quant aux élèves, les rencontres avec leurs camarades du Portugal, de Suède et d'Autriche leur ont permis de percevoir la diversité européenne et de s'intéresser à des cultures et des modes de vie dont ils ignoraient tout. De ces rencontres sont nées de nouvelles amitiés, et un regain d'intérêt pour l'apprentissage des langues, en particulier de l'anglais.

**La première année (2006-2007),
les savoirs et savoir-faire académiques
nécessaires pour devenir un citoyen
européen, partage d'expériences,
réflexion critique et propositions
au sujet de :**

- l'apprentissage des langues étrangères (développer une première langue étrangère très forte, voire une seconde),
- acquérir des connaissances sur les similitudes et les contrastes entre les différentes cultures européennes,
- acquérir des connaissances sur les institutions européennes et leur fonctionnement,
- l'élaboration d'un tronc commun de connaissances à enseigner en Europe, quels que soient les pays.

Pendant cette première année, et selon leurs niveaux de classe, les élèves associés au projet auront ainsi l'opportunité de travailler à :

- dégager un lexique des mots et phrases les plus utiles dans la vie scolaire, dans l'ensemble des pays concernés par le projet,
- comparer les manuels scolaires pour appréhender les différences culturelles et pédagogiques,
- élaborer un « axe du temps » destiné à illustrer l'Histoire, vue de chaque pays,

-participer à un concours sur les institutions européennes, préparé par les élèves les plus âgés, à l'intention des plus jeunes...

La seconde année (2007-2008), les compétences humaines et sociales nécessaires pour devenir un citoyen européen solidaire seront le partage d'expériences, la réflexion critique et des propositions au sujet de :

- la vie en communauté (à l'intérieur et à l'extérieur de l'école) et la solidarité dans son environnement immédiat comme plus éloigné,
- les problèmes de communication,
- la résolution des conflits, la gestion des différences, et l'intégration des élèves présentant des besoins spécifiques,
- la question de la responsabilité; la conscience de la problématique du développement durable.

Lors de la troisième année, les compétences professionnelles nécessaires pour devenir un travailleur mobile et bien préparé aux réalités européennes seront le partage d'expériences, la réflexion critique et propositions en vue de :

- une transition plus facile entre éducation secondaire et éducation supérieure,
- la découverte du monde de l'entreprise,
- l'acquisition d'expériences professionnelles dans son pays d'origine et à l'étranger,
- développer une attitude positive et confiante envers l'avenir.

Chaque année, nous organiserons :

- en début d'année scolaire, une réunion de projet rassemblant l'ensemble des représen-

tants des équipes éducatives des écoles partenaires, en vue d'établir le calendrier de l'année et le programme de travail. La première réunion de projet se tiendra à l'École alsacienne en octobre 2007.

-au cours de l'année, de fréquents contacts entre les différents participants. Des visites d'études des chefs d'établissements, des échanges de professeurs (avec ou sans élèves) ponctueront l'année afin de travailler, ensemble, sur les problématiques de l'année, et de découvrir la vie scolaire dans les différents pays d'Europe,

-à la fin de l'année scolaire, une réunion de projet rassemblant les représentants des équipes pédagogiques et des élèves, sous la forme d'une « Semaine européenne » dans l'établissement d'accueil, afin de présenter le travail effectué au cours de l'année, d'élaborer, collectivement, une réflexion critique sur les sujets à l'ordre du jour et de faire des propositions concrètes en vue d'améliorer la qualité des pratiques pédagogiques.

L'agence Socrates-Leonardo da Vinci, émanation de l'Union européenne, a retenu ce projet ambitieux. Sept autres établissements ont également obtenu l'agrément de leur agence nationale: Le Theresianum de Vienne (Autriche), Keravanjoen Koulu de Kerava (Finlande), le Liceo Ginnasio Virgilio de Mantova (Italie), le lycée Maragall de Barcelone (Espagne), le Colégio Campo de Flores de Lisbonne (Portugal) et, pour le Royaume-Uni, Caldicot School à Caldicot (Pays de Galles) et Albyn School à Aberdeen (Ecosse). Un huitième établissement, l'Ostra Reals Gymnasium de Stockholm, partagera nos travaux bien qu'il n'ait pas reçu l'agrément de l'Union européenne.

Nous espérons que cette réflexion commune nous inspirera de nombreuses innovations pédagogiques, selon une méthode chère à l'École depuis sa création: la transposition originale des pratiques d'excellence observées hors les murs.





D-Day pour la 7^e



*Pascale Dangué-Piprel,
institutrice de 7^e*

6 juin 2006: les élèves de 7^e2 «ont débarqué» pour quelques jours en classe de découverte à Asnelles dans le Calvados, petite ville située à quelques kilomètres d'Arromanches.

Aussitôt les bagages rangés et le pique-nique avalé, nous sommes partis à pied le long de «Gold Beach» afin de visiter le «Musée du Débarquement».

Arrivés sur le parking, nous avons découvert un décor militaire digne de l'année 1944 (jeeps, drapeaux américains, anglais, canadiens...) et la présence d'anciens combattants, anglais pour la plupart.

Les enfants ont pris le temps d'admirer tous ces véhicules de combat et les personnes présentes lors de ces événements étaient contentes de voir ces petits Français s'intéresser à cette page d'Histoire.

Parmi eux, un ancien combattant anglais avec lequel les élèves se sont mis à discuter spontanément. Il leur a raconté qu'il avait débarqué sur cette même plage soixante-deux ans plus tôt, pendant que celle qui deviendrait sa femme quelques années plus tard participait également au débarquement sur une autre plage. Les enfants, intrigués, lui ont demandé à quoi correspondaient toutes les médailles qu'il portait et, très gentiment, il a décrit et expliqué l'origine de chacune.

Nous avons décidé de prendre tout le groupe en photo pour immortaliser ce moment. Notre séjour s'est ensuite poursuivi avec la visite du mémorial de Caen, le cimetière américain de Colleville, la Batterie de Longues-sur-Mer et la Pointe du Hoc.

Un séjour riche en découvertes et en émotion...

Regards sur l'École alsacienne et la France

Paris

Par quelques élèves étrangers ayant passé environ un trimestre à l'École dans le cadre des échanges longue durée

J'ai passé huit semaines à Paris du 21 octobre au 15 décembre 2005. Avant mon départ, j'étais un peu excitée; la vie dans une grande ville comme Paris est complètement différente que dans le petit village où j'habite. Et bien sûr, il y avait aussi la langue étrange.

Mais quand je suis arrivée à l'aéroport Charles-de-Gaulle tout était beaucoup plus facile que j'avais cru. Ma correspondante Rébecca et sa mère sont venues me chercher et, chez eux à Montmartre, j'ai fait la connaissance du frère et du père de Rébecca. Le lendemain, toute la famille est partie à Belle-Île, où on a passé une semaine de vacances. C'était très bien et après cette semaine je comprenais déjà un peu mieux le français.

Le premier jour d'école était quand même dur. Je ne comprenais presque rien et tout était différent que dans mon école. Non, pas tout ! La classe était très gentille et les professeurs aussi.

Le deuxième jour était déjà beaucoup mieux, parce qu'il y avait sport les deux premières heures et j'adore le sport...

Mais quand le week-end est arrivé, j'étais très contente, parce que j'étais très fatiguée et je voulais me reposer.

Après la première semaine d'école, le temps commençait à passer plus vite. Rébecca veillait à ce que je puisse jouer au volley-ball à l'école et j'étais vraiment très contente de pouvoir aller à l'entraînement une fois par semaine.

Après quatre semaines je commençais à comprendre un peu plus qu'au début en cours. Mais les contrôles étaient durs pour moi.

Souvent pendant le temps du contrôle je ne faisais que les traductions des questions...

Les week-ends et les après-midi, quand je n'avais pas cours, j'ai visité Paris avec la mère de Rébecca. C'était très intéressant pour moi, de voir comment on vit dans une grande ville. Je trouve que c'est beaucoup plus fatigant que la vie à la campagne.

Ma famille ne me manquait pas trop. J'ai trois petits frères et normalement ils ne me manquent pas trop. Mais c'était un peu bizarre pour moi, d'être « la petite » dans la famille de Rébecca (elle a un grand frère), parce qu'à la maison je suis « la grande ».

Avec mes copains j'ai écrit beaucoup de lettres et d'e-mails, donc ils ne me manquaient pas trop aussi.

Maintenant à la fin de mon séjour à Paris, je comprends beaucoup mieux le français et je suis triste de rentrer déjà à la maison, parce que j'ai aussi trouvé des nouveaux copains.

Décembre 2005

UN AN PLUS TARD...

Parce que j'avais tellement aimé l'échange que j'avais fait l'année dernière, je voulais absolument revenir à Paris et à l'École alsacienne encore une fois. Je voulais revoir tous les gens très sympathiques que j'avais rencontrés et bien sûr aussi améliorer mon français.

Quand M^{me} Ellinger m'a annoncé avoir trouvé une famille d'accueil pour moi, j'étais très contente, et encore plus lorsqu'elle m'a



Jonna Klockemann,
Jungmannshule Eckernförde, Allemagne,
décembre 2006

appris que je pourrai partir pour presque cinq mois.

Je suis arrivée à Paris en août 2006 et attendais la rentrée avec impatience pour revoir enfin mes copains. C'était une surprise pour ceux qui ne savaient pas que j'étais revenue! J'ai demandé d'aller en L pour bien apprendre le français, aussi parce que j'espérais pouvoir mieux comprendre les cours scientifiques, et cela s'est bien passé: je suis beaucoup mieux arrivée à suivre les cours que je croyais difficiles, et après deux mois je n'avais plus de mal à comprendre ce que disaient les professeurs. J'étais donc très satisfaite.

Lors de cet échange, j'ai encore plus remarqué les différences entre l'école en France et en Allemagne. Globalement, je trouve qu'on travaille plus en France, mais qu'il serait possible de réduire le temps passé à l'école. Ici, j'ai en moyenne six heures de cours par jour, mais je finis plutôt tard, tandis qu'en Allemagne j'ai toujours sept heures par jour et termine chaque jour à 14 h: nous commençons un peu plus tôt et ne mangeons pas à l'école. Je préfère ça, car après avoir fini nos devoirs, nous avons l'après-midi libre.

Je trouve que les cours sont plus stricts en France: chez nous on discute beaucoup et c'est très important d'être doué en oral; au contraire, les contrôles écrits ne comptent que 40 % dans la note entière.

En tous cas je suis très triste de devoir partir en janvier, parce que tout le monde était très accueillant et gentil avec moi; j'aimerais bien rester encore un peu. Mais je suis aussi très contente d'avoir passé un excellent séjour et d'avoir appris énormément de choses!



Christian Gude,
Schloss Neubeuern, Allemagne,
mai 2006

Mon échange de longue durée à l'École alsacienne a été une expérience enrichissante et intéressante. Mon français s'est vraiment amélioré au cours de ces deux mois, mais j'ai aussi pu découvrir un nouveau système scolaire complètement différent de celui de l'Allemagne. J'ai vraiment passé des supers moments avec les élèves de ma classe.

L'École alsacienne est une école très ouverte avec des élèves de toutes origines qui favorisent l'apprentissage des langues. Mon école en Bavière (Schloss Neubeuern) ne propose pas de langues comme le russe, le chinois, l'italien.

La fête des terminales a été bien réussie et un peu plus brillante qu'à l'internat.

Les activités proposées ont été très diverses et bien faites, principalement l'activité théâtre. J'avais eu l'opportunité de voir « Le songe d'une nuit d'été » qui a été parfaitement organisé.

L'emploi du temps que j'avais était bien fait, l'école commençait à 9 h le matin, ici, en Bavière je commence à huit heures moins le quart avec des mathématiques...

Ce qui m'a étonné, c'était le sport à l'École alsacienne: le matin on arrive au gymnase, on fait une heure de sport puis on revient à l'École. Cela veut dire: cinquante-cinq minutes de sport = dix minutes aller et retour, dix minutes pour se changer, quinze minutes pour s'échauffer et faire des équipes, il reste vingt minutes pour faire le foot avec une des six équipes...

Ma famille d'accueil, la famille Sonier m'a beaucoup aidé et a fait plein des choses avec moi.

Je veux encore dire merci à plusieurs personnes qui m'ont beaucoup aidé: ma famille d'accueil, mes professeurs, (principalement M. Hartmann!), et M^{me} Ellinger qui m'a permis de faire cet échange. Merci beaucoup!

J'espère que vous ne m'oublierez pas trop vite.



Heydon Letcher,
Sydney Grammar School, Australie,
novembre 2006

Bonjour,

Pour moi tout s'est passé à merveille pendant ces deux mois à Paris. Le matin après avoir passé vingt-quatre heures dans l'avion et souffrant toujours des effets du décalage horaire, je suis néanmoins allé à l'école avec mon correspondant, anticipant une journée difficile, compliquée et tellement confondante. Au contraire – une expression parmi des centaines d'autres volées pendant des siècles par l'anglais – après une rencontre d'accueil avec M^{me} Ellinger, je me suis retrouvé tout seul dans une classe, la 3^e 5, entouré par des visages inconnus. Mais tout m'a semblé très agréable et la classe m'a aidé, et était dès le début très chaleureuse. En un seul jour, j'ai réussi à me sentir à l'aise et à m'habituer à une école mixte (ce n'est pas le cas dans beaucoup des écoles australiennes) où il n'y avait pas d'uniforme (encore une différence). Alors que l'année scolaire australienne commence à la fin du mois de janvier, puisque les vacances de longue durée sont entre décembre et janvier (l'été australien à cause de la situation du pays dans l'hémisphère), je me suis rendu compte que c'était à ce moment-là, au premier trimestre, que l'on travaille le plus en France et c'est donc avec un dictionnaire dans une main et un emploi du temps impossiblement compliqué dans l'autre, que j'ai pris mes marques.

Ma première surprise ne fut pas que tout le monde ne porte pas de bérets, ni qu'il y a des centaines de sortes de fromage, ce fut celle-ci : « Pardon de te déranger, mais pourquoi est-ce que la viande que tu manges est saignante ?

- Pourquoi pas ?

- Ce n'est pas bien cuit, en fait, il reste du sang à l'intérieur.

- Oui, c'est vrai, c'est à la manière française, c'est mieux comme ça. »

Oh, bon, d'accord... Outre cette petite expérience (la tendance à ne pas cuire la viande de façon anglaise), il faut bien reconnaître que la gastronomie française est rien de moins que « exceptionnelle » et qu'elle mérite certainement sa réputation impressionnante tout autour du monde. De plus, le fait que le déjeuner dure parfois deux heures pendant lesquelles on peut sortir de l'école et qu'il y ait une cantine qui sert un repas chaud de trois plats (inconnu en Australie) m'a bien plu – surtout puisqu'il n'y a pas un pareil système en Australie avec seulement cinquante-cinq minutes pour manger et une permission de sortie limitée.

À l'École alsacienne, j'ai toujours trouvé de nouvelles surprises, soit un voyage à Florence pour un autre élève ou à Barcelone pour un autre qui fait de l'espagnol, soit de nombreuses activités sportives ou culturelles (ex. Ciné-club qui n'a pas d'équivalent dans mon école). Tout ça m'a frappé comme des choses spéciales et particulières qui me plaisent et m'ont fait apprendre beaucoup à propos du mode de vie et de la culture française.

Je n'ai qu'un seul regret c'est que je doive partir, mais ce sera au moins avec une meilleure compréhension de la langue française et une meilleure connaissance d'expressions françaises tel que : « chais pas » (qui ne veut pas dire « je pars »).

Merci à tous pour votre gentillesse.
Au revoir.



✳️ Griffin Estes,
Lycée international franco-américain de San Francisco, États-Unis,
novembre 2006

✳️ Christopher Harris,
Sydney Grammar School, Australie,
décembre 2006

Mes premières impressions lors de mon arrivée à l'École alsacienne correspondaient à tout ce que j'attendais. Les cours étaient à peu près à mon niveau, un peu plus durs, mais je suis en train de me rattraper et je me suis bien intégré.

Entre mon école à San Francisco et l'École alsacienne, celle que je préfère est la mienne. Les choses que je préfère au Lycée international franco-américain sont les professeurs, les casiers, les sports et les couloirs. Dans mon école, je trouve que les enseignants sont plus amicaux, je préfère les grands casiers personnels dans les couloirs qui sont à l'intérieur. Une chose qui me manque vraiment en France, et qu'il y a à San Francisco, ce sont les compétitions de sport organisées contre les autres écoles.

Ce que je préfère à l'École alsacienne, c'est le nombre d'élèves dans chaque niveau. J'aime aussi le fait que le foyer est ouvert aux élèves. La dernière chose que j'apprécie beaucoup, c'est la cantine.

Tout d'abord, je voudrais dire que j'ai passé un séjour incroyable à Paris. Sans aucun doute, ça n'aurait pas été possible sans mon correspondant Pierre Millot et sa famille. Ils étaient tous « vachement sympas » et ils ont fait tout pour s'assurer que mon séjour était formidable. Ils m'ont emmené dans tous les musées intéressants et monuments historiques de Paris, ce qui était toujours très agréable. Pendant les vacances à la fin d'octobre, ils m'ont emmené à Nancy, Metz et Strasbourg, ce qui était également une expérience superbe. Même à la maison, je me suis toujours amusé puisque tout le monde était si sympa et marrant. En parlant avec eux pendant trois mois sans arrêt, j'ai appris beaucoup de français. En général, c'était une expérience formidable de vivre avec cette famille française.

Mon expérience à École alsacienne était aussi très agréable. Tous mes profs et tous les étudiants dans ma classe étaient « hyper sympas ». Bien que je fusse en seconde en Australie, j'ai étudié en troisième avec mon correspondant. Je pense que c'était un bon choix de rester en troisième parce que le niveau de français, pour moi, n'était pas trop facile ni trop difficile, donc je pouvais m'améliorer progressivement. De plus, les exercices de grammaire en français en troisième étaient très utiles pour moi. J'ai fait beaucoup de travail difficile mais intéressant aussi par exemple un exposé sur le mythe d'Orphée et son traitement dans l'iconographie et les arts en latin. À la fin de mon séjour, je pouvais comprendre tout à l'École et je pouvais parler et écrire en français beaucoup plus correctement.

Après avoir fait cette expérience à l'École, je peux faire plusieurs comparaisons entre





L'École alsacienne et mon école en Australie. La différence la plus évidente entre les deux écoles est que cette école, comme presque toutes les écoles en France, est mixte. En Australie, il n'y a pratiquement aucune école privée qui est mixte. Je préfère le système français. Une autre différence entre les écoles est le fait qu'on reçoit un relevé toutes les deux semaines après avoir fait plusieurs contrôles. Ce système, qui n'existe pas à mon école, est très bon parce que tout le monde doit travailler sérieusement durant toute l'année. À mon école, les examens au début des deuxième et quatrième trimestres sont les seuls contrôles importants, donc la plupart des étudiants ne font beaucoup de travail qu'avant ces examens. La dernière différence significative entre les écoles est la quantité de musique et de sport qu'on peut faire. À mon école, presque tout le monde apprend au moins un instrument et on a les leçons particulières à l'école pendant les cours. En ce qui concerne le sport, jusqu'au premier trimestre de première, c'est obligatoire de faire un sport en été ainsi qu'un sport en hiver, qu'on pratique trois fois par semaine. À l'École alsacienne, la quantité de musique et de sport en dehors des cours n'est pas aussi grande.

Malgré les différences, je trouve que les deux écoles sont formidables. Je suis sûr que je n'oublierai jamais mon séjour à cette école, qui était une des meilleures expériences de ma vie.



Thomas Vallance,
Sydney Grammar School, Australie,
décembre 2006

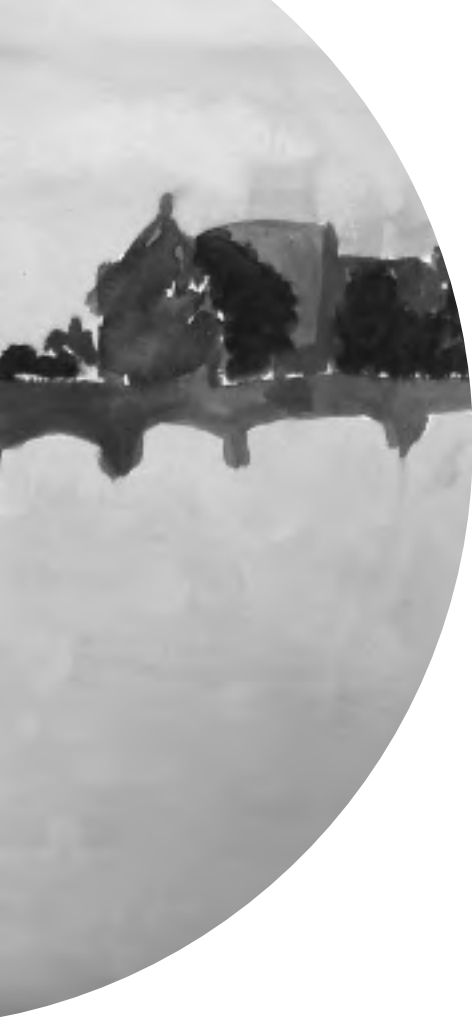
Ayant passé presque trois mois à Paris, j'ai beaucoup fait et beaucoup appris. Il y a de très grandes différences entre le système d'éducation en France et celui en Australie, mais je me suis complètement habitué (ainsi que les autres Australiens de mon école) après un mois. Désormais, on aura des problèmes pour se réhabituer à l'Australie! Ces différences sont néanmoins assez difficiles à surmonter, et il y a quelques caractéristiques des écoles françaises qui sont vraiment étranges pour un Australien.

Par exemple, il n'y a presque aucune école ici où il faut porter un uniforme. En Australie, dans toutes les écoles privées et aussi dans presque toutes les écoles publiques, on porte un uniforme, et c'est une très différente expérience de pouvoir porter ce qu'on veut. La liberté de faire cela est une très bonne chose, mais ça crée également des problèmes: quand on doit porter un uniforme, on sait exactement combien il coûte, mais quand on ne porte pas d'uniforme, les vêtements peuvent en fait coûter beaucoup plus cher. Il y a également un problème d'égalité: dans une école où tous les élèves portent un uniforme, on est tous égaux, mais quand on peut por-

ter ce qu'on veut, il y a des élèves qui portent des vêtements très chers, tandis que d'autres ne peuvent pas acheter de tels vêtements; ils sont ainsi considérés comme: «pas à la mode».

En fait, le système d'éducation ici est complètement différent à celui en Australie. Il paraît qu'en Australie, le niveau est plus haut jusqu'à la Première, surtout dans les sciences et les mathématiques. Cependant, en première, en France, (surtout première scientifique) le travail devient beaucoup plus difficile, et le niveau de difficulté en terminale peut-être plus élevé qu'en Australie. À mon avis, ce système produit des excellents élèves, encore plus qu'en Australie, mais c'est également un système un peu cruel, et le taux d'échec dans le baccalauréat est plus élevé que celui en Australie (pour le «Higher School Certificate»).

Malgré ces grandes différences entre mon pays et la France, je crois que c'est une nation qui est très intéressante, de laquelle ma jeune nation, l'Australie, peut beaucoup apprendre.



David Manser,
Sydney Grammar School, Australie,
décembre 2006

À la fin du mois de septembre, après quelques jours de vacances, j'ai participé au nouvel échange entre mon lycée, Sydney Grammar School, et l'École alsacienne à Paris. Mon école n'avait encore jamais fait d'échange longue durée et je ne savais pas à quoi m'attendre. Au début, j'avais peur car je ne pouvais pas parler très bien français et que je comprenais très peu. Tout le monde a été très compréhensif; ma famille d'accueil, les autres élèves et les professeurs.

J'ai eu également la chance de pouvoir visiter Florence avec les autres classes de seconde et d'admirer une des plus belles villes d'Europe. Vous avez une chance incroyable de vivre sur un continent si riche culturellement et historiquement car un voyage de quelques heures seulement vous permet d'atteindre des sites d'importance historique capitale. Il n'y a rien de tel en Australie, il nous faut des jours pour traverser des océans et des continents avant qu'on puisse voir un monument historique célèbre dans le monde entier.

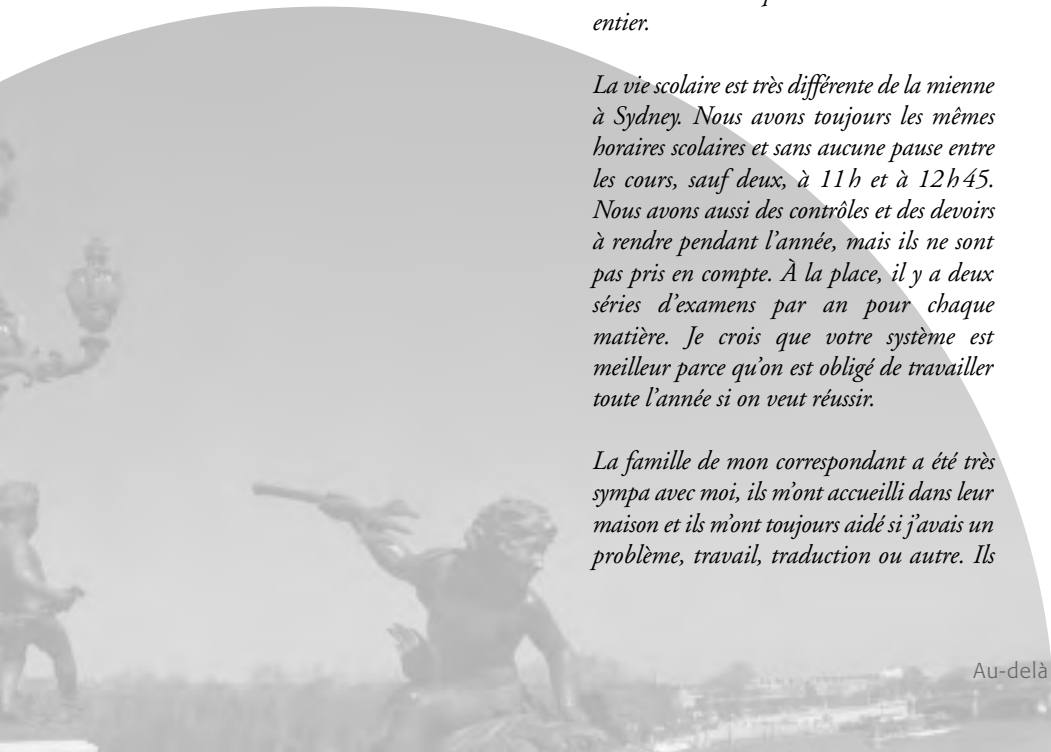
La vie scolaire est très différente de la mienne à Sydney. Nous avons toujours les mêmes horaires scolaires et sans aucune pause entre les cours, sauf deux, à 11 h et à 12 h 45. Nous avons aussi des contrôles et des devoirs à rendre pendant l'année, mais ils ne sont pas pris en compte. À la place, il y a deux séries d'examens par an pour chaque matière. Je crois que votre système est meilleur parce qu'on est obligé de travailler toute l'année si on veut réussir.

La famille de mon correspondant a été très sympa avec moi, ils m'ont accueilli dans leur maison et ils m'ont toujours aidé si j'avais un problème, travail, traduction ou autre. Ils

m'ont emmené à Venise, une autre ville magnifique, pendant les vacances, et dans quelques sites touristiques à Paris. Ils m'ont introduit à un petit peu de cinéma français. Je les remercie d'avoir facilité mon séjour. C'était une expérience inoubliable.

J'ai beaucoup profité de mon séjour à l'École alsacienne et à Paris et tout le monde m'a fait sentir à l'aise dans mon nouvel environnement. J'espère que tout le monde en Australie sera aussi sympa avec mon correspondant qu'on l'a été avec moi. Après avoir passé trois mois ici, je suis content de rentrer chez moi et de voir ma famille et mes amis en Australie, mais en même temps, je suis triste de partir d'ici.

Merci beaucoup pour m'avoir accueilli dans votre école et j'espère pouvoir revenir un jour et vous tous revoir!



Regards vers Saint-Pétersbourg

Deux ans d'échange de lettres entre l'École alsacienne et la Russie pour établir un partenariat. Deux ans de patience de la part des élèves qui, pendant tout ce temps, se sont livrés à des recherches historiques et culturelles sur Saint-Pétersbourg. Certains d'entre eux sont devenus de véritables experts de l'architecture ou de l'histoire pétersbourgeoises. Puis enfin, sept élèves sont partis du 6 au 15 novembre 2005 dans le cadre d'un programme d'échange avec l'école n°171 de Saint-Pétersbourg.

Cette école est une des plus anciennes écoles de Saint-Pétersbourg, spécialisée en langue française depuis 1964. L'histoire, l'économie, la littérature et la civilisation française y sont enseignées en langue française. L'école se trouve au centre de la ville tout près de la perspective Nevsky (l'équivalent de nos Champs-Élysées à St-Pétersbourg). Le programme de ce séjour était dense: cours à l'école, visites de musées, sortie au théâtre et à un spectacle de ballet, nombreuses balades dans la ville et voyage à Petergoff (l'équivalent de notre Versailles).



Natalia Henry,
professeur de russe

DIMANCHE 6 NOVEMBRE

Beau temps au départ de Paris. Vol sans encombre. Arrivée dans une masse compacte de nuages gris. Il pleut. 5°C annoncés pour la température extérieure. Passage de contrôle des passeports. Les correspondants sont là et nous attendent, le mien avec son père.

Premier petit tour de la ville en voiture. Quand mon correspondant et son père parlent en russe, je n'y comprends rien. Arrivée dans la famille. La mère et le grand frère de mon correspondant m'y attendent. Il est 17h heure locale mais nous mangeons. Dîner délicieux, bien qu'un petit peu tôt à mon habitude. Conversation difficile. Je suis assailli de questions par une famille russe qui me pense bilingue. Je les détrompe vite en demandant à mon correspondant de me traduire 99,9% des



phrases prononcées... J'ai compris le « bonjour » chaleureux de la famille à mon arrivée. Après le dîner, j'apprends que c'était un déjeuner, mon correspondant me laisse une heure pour me reposer et nous repartons pour voir la ville de nuit. J'entrevois plusieurs des monuments les plus célèbres de la ville comme la forteresse Pierre et Paul et l'Ermitage. Dîner. Coucher à 21h heure locale.

Mathieu Lestel 2 2



JEUDI 10 NOVEMBRE

Le grand jour: la visite de l'Ermitage et une sortie au théâtre Marinskii. Il me semble que les architectes en ont trop fait: accumulation est le qualificatif de l'architecture de ce palais. Mais les peintures... Ah les peintures! Rembrandt, Monet, Cézanne, Gauguin, Van Gogh... de quoi rester coi! Les sculptures sont sublimes elles aussi. Pour revenir sur l'architecture, il faut reconnaître la magnificence des pièces tel le salon doré, le boudoir, le salon de malachite. J'ai également vu cette célèbre horloge: Le Paon.

Et puis... et puis le soir, de 19 à 22 h, l'apothéose – jusqu'à maintenant: nous sommes le vendredi 11 novembre, il est 18h 15 – de notre séjour à Saint-Pétersbourg: nous sommes, mes amis et moi tous d'accord pour affirmer que les ballets que nous avons vu au théâtre Marinskii seront notre plus beau souvenir: les Sylphides de Chopin, sublime, Schéérazade de Rimsky-Korsakov, inégalable, L'oiseau de feu de Stravinsky, magnifique.

Alexandre Nantas, élève du cours Hatteiner



SAMEDI 12 NOVEMBRE

Nous visitons Saint-Isaak (dont la coupole est recouverte de 100 kg de feuilles d'or), œuvre d'Auguste Montferrand, architecte français méconnu dans son pays natal, mais admiré en Russie. Nous nous rendons l'après-midi au cirque avec tous les correspondants.

Le soir je suis invité à l'anniversaire de la tante de Varya, excellente cuisinière par ailleurs. Durant tout mon séjour, je suis ébahi par l'ouverture du peuple russe, sa chaleur et son hospitalité. Les échanges sont facilités par le fait qu'ils maîtrisent de nombreuses langues étrangères, je pratique en Russie toutes les langues apprises à l'école.

Alexandre Groshenny 2^e S

LUNDI 14 NOVEMBRE

Ce matin, réveil à 9h, Yarkh! C'est l'heure où les cours commencent! Stasia et moi nous nous préparons en vitesse (mais pas trop tout de même) et filons à l'école. Je croise la prof dans les couloirs (ça a l'air de la faire bien rire que je me sois réveillée avec Stasia en retard...?) puis retrouve tous les Français pour une heure de cours de physique.

Nous partons ensuite pour le Palais d'été (que nous ne visitons pas car la forteresse est fermée) et la forteresse Pierre et Paul (que nous visitons, bien que le froid soit pénétrant et que le vent soit suffisamment fort pour déraciner une forêt de chênes entière), la vue sur la Néva est tout de même à couper le souffle (le nôtre, pas celui du vent...), la mer Noire sous un ciel encore plus foncé qu'elle, le tout dilué dans un ton grisâtre, c'est magique. Ensuite nous déjeunons puis rentrons à l'école pour retrouver nos correspondants. Chacun rentre chez soi puis on se retrouve vers 19h au bowling (où je bats tout le monde et fais les premiers, mais nombreux « strike » de ma vie! Je suis super fière). Ensuite tout le monde part chez Vera pour une fin de soirée avec pizzas et jeux de cartes. À 2h du matin, Jessica et moi allons voir les ponts de Saint-Petersbourg de nuit, s'élever...

Raphaëlle Klitting 1^{re}

MARDI 15 NOVEMBRE

C'est le jour du départ. Nous avons rendez-vous à l'aéroport à 14h. Je petit déjeune à 10h et déjeune à 11h 30. Je pars tout de suite après à l'aéroport. L'embarquement est prévu à 16h. Après des adieux très émouvants et le passage de la douane (personne n'avait de drogue cachée sous ses vêtements), nous passons le contrôle de sécurité. Une fois tous passés, nous apercevons que nous nous sommes trompés de porte. Nous sortons et recommençons le contrôle à la bonne porte. Mon dernier souvenir de Russie est la piste de décollage qui fut peut-être lisse. Alliés aux perturbations extérieures, les cahots de la piste font pencher l'avion de tous les côtés avant son envol. Vol sans encombre. Arrivée à Paris à 18h 32 heure locale. Il fait aussi froid à Paris qu'à Saint-Petersbourg. La porte de l'avion s'ouvre, je rentre.

Mathieu Lestel 2^e 2

MARDI 15 NOVEMBRE

Le dernier jour se présente enfin. Je désirerais demeurer encore quelques semaines en Russie, le temps de notre séjour ayant filé à toute vitesse. Je suis transformé par ce séjour, la Russie ne m'apparaît plus comme un pays en perte de vitesse, mais comme un pays où l'optimisme et l'envie de réussite règnent. Ils témoignent fortement de l'envie d'échanges avec l'Europe, d'ouvertures intellectuelles et commerciales. La Russie est à l'image de la Chine, un géant qui s'éveille, un territoire envoûtant où l'on se sent bien et où l'on a envie de revenir.

Alexandre Groshenny 2^e S



Regards vers New York



Anne-Marie Baudon,
professeur d'anglais

Partir pour un échange linguistique aux États-Unis avec une dizaine d'élèves est toujours une aventure.

Les élèves venant des différentes classes de seconde, il importe avant tout que le groupe se constitue autour d'un projet proposé par le professeur. Ce projet est le fil conducteur qui articule les différentes phases du voyage : avant, pendant et après le séjour.

Cette année, les délais impartis pour préparer le séjour étaient trop courts et nous n'avons pu faire qu'une seule réunion. Au programme :

- Distribution du dossier de travail sur New York, dossier qui sert d'introduction au voyage et présente quelques aspects historiques, géographiques, culturels, pratiques et donnent des pistes de réflexion pour mieux appréhender ce que l'on va découvrir ;
- Présentation du projet : voir New York, mais à travers l'objectif d'un appareil photographique, ce qui – soit dit en passant – permet de regarder différemment ;
- Au retour, rédaction d'un journal de bord dans lequel on rendra compte de ses expériences, découvertes et impressions. Le tout en anglais bien sûr.



Sur place, découverte de « The Dalton School ». Notre premier rendez-vous fut fixé à la cafétéria pour découvrir les lieux en compagnie des professeurs américains, M^{mes} Christopher et Amiry : comment se repérer dans l'école et aussi dans la Ville. Petite initiation au mode de vie daltonien : quelques règles à ne pas enfreindre, et tout se passera bien.

Venant de France, la différence est saisissante. Un immeuble d'une douzaine d'étages, entre deux bâtiments de même taille. Soit l'équivalent d'une petite ville en hauteur. Des salles de musique en sous-sol à la bibliothèque au douzième étage, en passant par la cafétéria au deuxième étage, on peut passer une journée complète à l'abri des tempêtes de neige ! Mais pas de cour de récréation... car la « récré » en tant que telle n'existe pas.

Nos élèves sont tout de suite sensibles à l'atmosphère détendue, aux relations professeur/élèves très chaleureuses, au mode d'enseignement interactif, aux emplois du temps facilitant de nombreuses activités, aux petites classes de quinze ou dix-huit élèves... Ensemble d'autant plus séduisant que nos élèves-voyageurs ne sont pas astreints au même travail que leurs correspondants, même s'ils doivent me fournir quotidiennement quelques données linguistiques fraîchement découvertes. Mais « quel enchantement de pouvoir sortir de la classe à n'importe quel moment sans permission » ! Sans parler du *Starbucks Coffee* tout proche où l'on se régale de « cookies et de muffins agrémentés d'un frappuccino au chocolat » pendant un « lab » (un rendez-vous pris avec un professeur pour se faire expliquer un point non compris du cours ou rattraper une absence) ou une « heure de trou »...



Chaque jour, en fin de matinée, après les cours en compagnie de leurs correspondants, nous nous réunissions pour faire le point sur ce qu'ils avaient vécu en classe, la vie dans leur famille, et « les petits cailloux dans les chaussures »... Puis, nous nous retrouvions devant un ordinateur pour charger nos photos prises la veille. Un après-midi d'une douceur printanière, nous avons eu une leçon sur le cadre en photographie dans Central Park, par Guy Baudon.

Avec nos petites boîtes magiques, nous avons capturé quelques œuvres au Met et au Moma, quelques lieux emblématiques comme Ellis Island et la Statue de la Liberté ou le Brooklyn Bridge, des scènes de rue : la promenade de santé des chiens confiés aux bons soins d'une agence, un joueur de saxophone, une scène de la série télévisée *The Sopranos* dans laquelle deux de nos élèves se sont retrouvées comme figurantes.

J'entrerais enfin dans les décors
de tous mes films préférés...



*Leçon sur le cadre
en photographie donnée
par Guy Baudon dans Central Park.
(photos A.-M. Baudon)*

Bref nous avons vu New York au jour le jour, New York au quotidien... « J'entrais enfin dans les décors de tous mes films préférés... » dit Gabrielle, très sensible au « luxe du Manhattan Upper West Side (...) avec ces halls splendides, les appartements énormes, les garçons qui ouvrent la porte devant chaque immeuble ». Le côté melting-pot de la ville nous a séduits aussi, son aspect capitale du monde, le brassage des populations dans les rues et les avenues... Sans oublier la visite de l'ONU et ses salles où se débattent les grandes questions qui agitent la planète.

Nous n'oublierons pas les familles d'accueil qui ont rendu ce séjour d'autant plus merveilleux que très vite les élèves se sont sentis, pour la plupart, adoptés immédiatement et donc gâtés outrageusement.

Le départ fut donc un peu difficile... Il fallait se séparer et prendre de vitesse la tem-

pête de neige qui était annoncée sur New York. Dans nos bagages, chacun d'entre nous emportait le CD des photos prises par tous et des souvenirs plein la tête...

Quelques semaines plus tard, il fallait rendre le journal de bord! Date fatidique que tout le monde essaie toujours de contourner, de repousser... « Oh les contrôles... madame, soyez indulgente... » Certes! J'ai enfin eu les précieux comptes rendus. L'exercice est quelque peu périlleux: rendre compte en anglais de ce que l'on a vécu, avoir suffisamment de recul pour pouvoir analyser et porter un regard distancié sur ce que l'on a découvert, cela suppose maturité et réflexion et un bon niveau de langue. Comme d'habitude, il y eut quelques très belles réussites. Ne pouvant décrire tous les travaux dont certains étaient richement illustrés, je me permettrai de mentionner celui de Jean Baptiste: pastiche d'un journal

donné lors d'une exposition au Musée d'histoire de la ville de New York, le journal de bord d'Aliénor qui était très complet, très pertinent et dans un anglais excellent, sans oublier celui de Gabrielle qui promettait d'être riche, mais Gabrielle s'étant brouillée avec son imprimante, nous n'eûmes que des impressions fantaisistes quant à la mise en forme mais le peu qu'on put en lire nous a fait regretter qu'il n'y en ait pas eu plus... Saluons néanmoins les efforts de tous car c'est un exercice difficile.

Cette mémoire est fixée sur le papier bien sûr, mais elle ne saurait oblitérer quelque chose d'essentiel: la vie de ce groupe infiniment agréable et d'une curiosité insatiable. Ce qui n'est jamais gagné d'avance, comme nous l'apprend l'expérience. Cet échange était pour moi le dernier. J'en ai accompagné plus de quinze. Il restera l'un de mes meilleurs souvenirs. Chers élèves, merci.



Petit Collège : un échange fédérateur avec l'APCIS (Association pour la Promotion Culturelle Intercommunautaire Stanoise)



Bruno Bourdeau,
conseiller principal d'éducation



Nous entamons notre quatrième année d'échanges avec une association de quartier située à Stains.

En octobre 2003, suite à une intervention sur Radio Nova des responsables de l'APCIS, Zorica Kovocevic et Hayatt El Zerg, pour lancer un appel de dons de jouets et de livres pour une action de fête de fin d'année, deux mamans d'élèves, Sophie Duroux et Olivia Snaije ont entendu ce message et m'ont tout de suite sollicité pour savoir si nous souhaitons nous associer à ce projet.

Mille cinq cents livres et revues ont été récoltés, grâce à la générosité de nos élèves et de leurs familles.

En décembre 2003, Nous avons été reçus dans leurs locaux, pour que nous puissions mieux les connaître et qu'elles puissent nous parler de leur travail quotidien dans l'association.

Ce sont deux femmes extraordinaires, portées par un dynamisme et une volonté de trouver les moyens de faire vivre l'association, de soutenir avec beaucoup de bienveillance et discernement chaque enfant qui fréquente l'APCIS, chaque famille, le plus

souvent démunie. Leur écoute est précieuse, leur présence rassurante. La première fois que nous y sommes allés, c'était un mercredi après-midi. Il y a une centaine d'enfants inscrits, issus de soixante nationalités différentes. Chacun s'affaire avec joie dans cet espace pluriculturel.

Des petits lisent, jouent avec des jeux de société. Un peu plus loin, des aînés, anciens adhérents ou parents bénévoles font du soutien scolaire. Dans une autre pièce, des adolescents font des recherches sur internet pour un exposé ou font des jeux en ligne avec l'aide de Marc Josmar et Marie-Eve Pointdu-Jour, deux adultes référents, animateurs responsables du secteur informatique et des loisirs, un peu des grands frères et sœurs, qui encadrent, conseillent avec une autorité toute naturelle qui laisse transparaître une grande générosité et un soutien sans faille.

L'association fonctionne tous les jours et pendant les vacances scolaires. Une structure d'accompagnement à la scolarité pour les élèves du primaire, du collège et du lycée est organisée trois fois par semaine. Des ateliers sont mis en place en fonction d'un planning prédéterminé, tenant compte des disponibilités de chacun, des locaux et du matériel disponible. Des cours assurés le plus souvent par des bénévoles, proposent des projets de

théâtre, de découverte de hip hop, modern jazz, cours de cuisine... préparation de différents plats typiques qui favorisent la découverte d'autres cultures et valorisent les mères des enfants qui animent ces séances, un atelier d'échecs, des séances d'arts plastiques.

Ce lieu d'accueil, créé dans un climat convivial et chaleureux, a pour objectifs, selon les responsables, « de faciliter les contacts et la mise en confiance des jeunes et des moins jeunes, dans un souci d'intégration, de diminution des situations à risque, de sensibilisation à la responsabilisation et à la citoyenneté ». Comme je le mentionne, soixante nationalités se côtoient. Afin d'apaiser les tensions dues aux incompréhensions du mode de fonctionnement des uns et des autres, l'APCIS se veut un espace neutre, serein et sans parti pris.

Elle contribue par ailleurs à mettre en place un travail de relais entre les habitants du Clos Saint-Lazare où se situe l'association et les services publics, ce qui permet à beaucoup de familles en situation difficile d'accéder aux droits sociaux. Elle facilite le processus d'intégration et une meilleure compréhension du fonctionnement de l'administration française et toutes les démarches à mener pour béné-

ficier de droits. Cette écoute, ce soutien permanent permettent de pallier ce sentiment d'isolement que ressentent beaucoup de familles en situation difficile.

Les responsables travaillent également en lien avec tous les établissements dans lesquels sont scolarisés tous les enfants adhérents. Des rencontres sont organisées avec les chefs d'établissement, les professeurs des écoles, le personnel éducatif, les assistantes sociales et les psychologues. Moyens d'assurer un vrai travail de remédiation qui s'articule autour du



repérage des difficultés de chaque enfant, de la mise en œuvre d'un accompagnement scolaire spécifique à l'APCIS. Les responsables servent également de représentants pour beaucoup de familles non-francophones aux conseils de discipline, auprès de l'administration pour une inscription.

Lors d'une autre visite, j'ai pu apprécier tout le travail mené autour de la citoyenneté. Une plate-forme des droits de l'enfant avec des bornes interactives avait été installée à l'association sur le thème « Moi, jeune citoyen ». Un juriste encadrait cette manifestation en répondant aux questions des enfants et les guidait dans leurs actions quotidiennes. L'APCIS a d'ailleurs accueilli trente classes d'écoles voisines.

Elle organise également des rencontres débats avec les enfants, les parents autour de thèmes tels que la violence, l'environnement, les différentes dépendances et conduites à risque, la sexualité, la conduite en état d'ébriété...

À la demande des adhérents, « un bureau des enfants » a été constitué. Cette instance convoque une fois par mois tous les enfants de l'association pour faire le point sur les animations et les actions menées. De nouveaux

thèmes sont proposés, qui s'inscrivent toujours dans un projet d'intégration des différentes cultures qui se côtoient dans l'association. Récemment, un travail intéressant a été mené autour de l'étymologie du nom de famille, amenant chaque enfant à prendre conscience de ses origines, de ses racines et d'en parler aux autres.

Nos premiers échanges ont été déterminants. Le contact a été établi tout de suite sur un terrain éducatif, pédagogique. Une réalité différente certes mais des objectifs



valorisant l'épanouissement de l'enfant, sa réassurance et l'affirmation de son identité culturelle qui ont eu une résonance avec notre projet d'école. La mise en place de ce partenariat a bien fondé ce désir de rapprocher nos deux communautés, avec la volonté de soutenir leur projet, de les aider dans la mise en œuvre de leurs initiatives.

Plusieurs collectes de vêtements, de jeux et de jouets, de matériel scolaire (manuels, mobilier) ont été faites à l'École au profit de l'association. Nous veillons à rester très mobilisés autour de leurs besoins qui sont nombreux et ne manquons pas de les rencontrer fréquemment pour bâtir de nouveaux projets ensemble.

L'association apporte une aide précieuse aux habitants du quartier, primo-arrivants, qui viennent de leur pays d'origine sans repère en France. Ils sont le plus généralement accueillis dans une famille. Les enfants sont scolarisés dans des écoles environnantes. Ils ont besoin de vêtements, de cartables et de fournitures scolaires. Les parents du Petit Collège ont répondu très généreusement à cet appel de collecte l'an dernier et tous les dons ont permis d'habiller entièrement vingt familles.

Mon vœu le plus cher était d'associer les élèves du Grand Collège à ce projet. Des élèves de première ont gagné l'an dernier « la bourse du possible » qui leur attribuait un budget pour financer et mettre en œuvre des actions humanitaires.

En tout début d'année, j'ai organisé une rencontre entre les responsables de l'APCIS et trois élèves de terminale : Alexandra Pinel, Gary Goldman et Camille François qui ont créé cette année un club de solidarité au sein de l'École et qui étaient très motivés pour



participer à une action concrète au profit de cette association. Ils ont financé un projet de rénovation intérieure partielle des murs de l'APCIS, en partenariat avec les jeunes du quartier. Ils y ont consacré deux week-ends. Lorsque nous y sommes retournés à la fin de ce mois de décembre avec deux mamans très engagées dans le projet, Sophie Herr et Isabelle Spitz, pour apporter la collecte de jouets et de livres, nous avons tout de suite été étonnés des changements observés au niveau de l'accueil et du confort des locaux. Ces nouvelles touches de couleurs, une nouvelle bibliothèque pour ranger les livres offerts par thèmes, des plantes vertes, du mobilier en rotin. Les enfants semblaient heureux et fiers de ces transformations. L'année civile s'est terminée par une très jolie fête multiculturelle. Les enfants ont découvert de belles surprises dans les cadeaux préparés avec soin et attention par les élèves du Petit Collège.

2007 inaugure une nouvelle année d'échanges, toujours plus solidaire dont les heureux projets à venir auront toujours pour objectif de rapprocher nos deux associations. Elles ont le même but : permettre à l'enfant de se construire dans une communauté, qui engage ses ressources et sa responsabilité.

Voyage au Burkina Faso

Le Petit Collège poursuit l'échange avec l'École centre A de Kongoussi au Burkina Faso. Cet échange va être intensifié cette année avec le voyage à Kongoussi de Valérie Champenois (institutrice en 9^e 3), Cécile Labarre (institutrice en en 9^e 2) et Bruno Bourdeau (conseiller d'éducation) du 16 au 26 février.

Cet échange avec l'École centre A de Kongoussi au Burkina Faso avait été mis en place par Bruno Bourdeau en 2000 lorsqu'il était enseignant en 9^e. Il a été poursuivi par Cécile Labarre à partir de 2003 et par Valérie Champenois et Julie Moneyron depuis cette année.

Il consiste tout d'abord en une correspondance scolaire entre les élèves de l'École alsacienne et ceux de l'École centre A. Les enfants peuvent ainsi découvrir d'autres cultures et s'ouvrir au monde qui les entoure. Cet échange permet de développer chez eux la notion de solidarité et de prendre conscience des difficultés d'accès à l'éducation de certains enfants du monde. Des cartes de vœux et des objets sont également fabriqués par les enfants de l'École alsacienne et les bénéficiaires sont envoyés à l'École centre A afin qu'elle puisse acheter du matériel et du mobilier scolaire pour ses élèves.

Le thème de l'Afrique est évidemment l'un des thèmes de l'année des classes concernées et il est étudié dans différentes disciplines : en français à travers l'étude de contes africains, en arts plastiques avec la découverte de l'art africain, en musique grâce à la manipulation et la fabrication d'instruments...

Cette année, cet échange va prendre une autre dimension avec le voyage au Burkina Faso de ces trois membres de l'École alsacienne. Nous pourrons ainsi faire plus ample connaissance avec l'équipe enseignante de l'École centre A, échanger sur nos pédagogies, découvrir leur culture et leur fonctionnement, évaluer leurs difficultés et leurs besoins afin de leur venir en aide. Nous filmerons et photographierons les moments importants de ce voyage afin de faire découvrir ce pays et cette culture de manière plus approfondie à nos élèves.



*Cécile Labarre,
professeur des écoles*





Jacques Donadieu,
censeur

G. R. à G. R. ou, le Groupe Rock à Gustave Roussy

Faire de la musique pour soi, par plaisir, pour les autres, devant un public d'avance acquis à la cause du groupe, se laisser griser par les applaudissements, quelle satisfaction ! Mais, quelque part, rôde un sentiment d'inachevé, une sorte de mention « peut mieux faire ». Alors il n'en faut pas plus pour que lorsque l'occasion lui en est donné, le groupe rock de l'École réponde présent.



C'est ainsi que, par un après-midi de mai, le groupe a joué à l'hôpital de Villejuif, pour les enfants atteints du cancer accueillis à l'Institut Gustave Roussy.

Ce lieu n'en est pas à son coup d'essai; depuis une dizaine d'années un professeur d'arts plastiques y est en poste à plein temps, permettant aux enfants et adolescents d'exprimer par le dessin et la peinture leur monde intérieur, bouleversé par la maladie. La sortie du livre « Sur un lit de couleurs » qui, aux travers de leurs réalisations, donne la parole à ces jeunes malades puis la rencontre avec son auteur, Christine Jéricho, furent le déclencheur de cette aventure: jouer pour ces jeunes, du même âge que nos musiciens, parfois même des enfants.

La prestation ne pouvait s'improviser, le projet faisant naître de l'angoisse chez nos élèves, un sentiment de culpabilité même, du simple fait d'être bien portant; quelle attitude avoir avec ces jeunes malades?

Semaine après semaine l'idée a fait son chemin chez chacun et mûri. Le groupe pouvait en parler et était prêt à échanger sur le sujet avec Christine Jéricho qui vint à l'École au début d'une répétition.

Sa manière simple de parler à cœur ouvert de sa démarche, de son travail au quotidien, la petite fenêtre sur le dehors que constitue pour les malades de longue durée sa présence

entre les quatre murs d'une chambre balayèrent les dernières hésitations... rendez-vous fut pris pour le mois de mai.

Une vraie scène plantée sur un carré de verdure, sous un chapiteau pour s'abriter des premiers rayons du soleil, des spectateurs à l'ombre sous les arbres, vêtus de blouse blanche, quelques adultes dans des chaises roullantes, la perfusion se balançant au-dessus de la tête, un groupe d'une vingtaine d'enfants aux premiers rangs, quelques accords de guitare, un roulement de batterie, et la libération des premières interprétations. Les élèves sont formidables, bien que déçus par le petit nombre de malades de leur âge pour lesquels ils ont franchi des barrières personnelles, ils se donnent à fond pour ceux présents mais surtout pour les soignants à qui le groupe rock offre une bouffée d'air.

Les enfants des premiers rangs? Ceux d'un centre aéré proche attirés par la musique. Nos musiciens, garçons comme filles dansent avec ses p'tits bouts des rocks endiablés; les liens se tissent, les mains s'agrippent.

Les adultes sont fiers de ces jeunes, qu'au fil des semaines ils accompagnent au travers de la musique. L'École alsacienne prône les valeurs humanistes? Dans ce domaine, ils ont tout compris. Merci pour ce chaleureux moment partagé.







4^e Semaine Cinéma



Gilles Perrin,
professeur de français,
responsable de la Semaine Cinéma

La 4^e Semaine Cinéma de l'École alsacienne s'est tenue du lundi 20 au vendredi 25 mars 2006.

Comme pour les éditions précédentes, vous avez été nombreux à participer à cette manifestation puisque vous étiez 300 chaque soir pour assister à la projection de films très divers.

Les spectateurs ont ainsi pu voir *My Uncle* de Jacques Tati, version tournée en anglais qui obtint en 1958 l'Oscar du meilleur film étranger. Le débat qui a suivi a été l'occasion d'aborder en compagnie de Gilles Duval, directeur de la fondation Gan pour le cinéma, la passionnante question de la restauration des films.



Après la projection de *French connection* de William Friedkin, les spectateurs ont pu interroger Samuel Blumenfeld, critique de cinéma au *Monde*, sur le nouvel Hollywood. Celui-ci est longuement revenu sur cette période faste du cinéma américain au cours de laquelle de jeunes réalisateurs inconnus à l'époque, tels que Coppola ou Scorsese, ont imposé une nouvelle approche cinématographique.

Nous avons eu la chance de projeter en avant-première l'un des grands succès de l'année 2006: *Camping*.

Mais arrêtons-nous plus longuement sur deux soirées.

Le lundi soir, nous avons projeté le documentaire d'Antoine Perreaux-Forest, *Des camps dans Paris*, (2005) d'après l'essai de Sarah Gensburger et Jean-Marc Dreyfus.

Ce film retrace l'existence de trois camps d'internement au cœur de Paris durant l'Occupation, existence qui n'est ni connue ni reconnue. Il s'agit pourtant d'un épisode central de la persécution des Juifs de France, puisqu'il touche le statut des personnes considérées comme juives, les conditions de la déportation et surtout l'un des volets de la spoliation, l'Opération Meuble, jamais

décrite auparavant. Placée sous l'égide d'un service coiffé par Rosenberg, celle-ci visait à vider tous les appartements juifs inoccupés et à expédier en Allemagne leur contenu, des meubles les plus massifs aux objets quotidiens les plus anodins. Cette vaste opération de pillage mobilisa les entreprises de déménagement françaises et pas moins de six cent vingt-sept trains. Ces camps, annexes de Drancy, virent passer au moins huit cents détenus juifs. Austerlitz, non loin de la gare, était installé dans un entrepôt des Magasins généraux et compta jusqu'à six cents prisonniers. Lévitane occupait un magasin de meubles, rue du Faubourg-Saint-Martin. Quant à Bassano, il bénéficiait du décor raffiné de l'ex-hôtel particulier des Cahen d'Anvers, au coin de l'avenue d'Iéna. Les prisonniers étaient soumis à un véritable travail forcé pour trier, classer, réparer et emballer meubles et objets. Certains manipulèrent le contenu de leur propre appartement ou celui de leurs proches. Ils vivaient sous la menace d'être envoyés «à l'est» et beaucoup furent bel et bien déportés dont, en juillet 1944, les femmes de prisonniers, vers Bergen-Belsen. Il est indispensable de s'interroger sur les silences de la mémoire autour des camps parisiens et de l'Opération Meuble. Certains anciens détenus se sont



ans, il jouait dans les films en 8 mm tournés par son père cinéaste amateur, puis comment, adolescent, il fut marqué par la vision de *Jour de fête* de Tati. Il s'est ainsi tourné vers la comédie, et a débuté au sein de la troupe de Roger Louret.

Michel Deville lui offre son premier rôle en 1978 dans *Le Dossier 51*. Il est bientôt remarqué dans des comédies au charme nostalgique comme *Family rock* (pour lequel il obtient en 1983 le César du meilleur espoir masculin), et *Souvenirs, souvenirs*. Il déploie ensuite tout son talent dans les univers troubles de Deville (*Péril en la demeure*) ou de Chabrol (*Le Cri du hibou*).

Devenu au milieu des années quatre-vingt un acteur de premier plan –il reçoit d'ailleurs le Prix Jean-Gabin en 1985– il affectionne les rôles de composition, comme en témoigne sa prestation de violoniste alcoolique dans *La Femme de ma vie*, que nous avons projeté à cette occasion, et qui lui a valu une nomination au César du meilleur acteur en 1987.

Christophe Malavoy a également évoqué son goût pour l'écriture et son désir de passer derrière la caméra. Lorsqu'il est venu nous voir, il terminait son film *Zone libre* d'après la pièce de Jean-Claude Grunberg, nouvelle adaptation cinématographique après celle de *La Ville dont le prince est un enfant* de Montherlant.



constitués en amicale, demandant que leur histoire soit enfin écrite. Une série d'entretiens avec eux, avec d'autres survivants et avec des témoins a été menée. Une recherche intensive dans une dizaine de centres d'archives a permis de trouver des dossiers jamais consultés sur les camps parisiens. Ce travail, résultat d'une longue enquête et d'une réflexion sur ce qui constitue la mémoire d'une période, apporte une pierre nouvelle à l'historiographie de Vichy.

La rencontre qui a suivi la projection du film a été un moment de grande émotion. Nous voulons ici témoigner toute notre sympathie à Sarah Gensburger et Antoine Perreaux-Forest dont le travail nous apparaît à la fois utile et passionnant. Nous tenons aussi à remercier Denise Weill. Présente parmi nous ce soir-là, elle a évoqué ce morceau d'histoire avec émotion et générosité. Son courage et son enthousiasme ont vivement impressionné les élèves venus assister à ce débat.

Nous voudrions revenir également sur la soirée du jeudi au cours de laquelle nous avons reçu Christophe Malavoy. Le comédien est longuement revenu sur sa carrière et sur son approche sensible des rôles.

Il nous a ainsi raconté comment, à quatre



Paul Bouffartigue et Clara Dumond,
responsables de l'atelier théâtre du Collège

Freaks par l'atelier théâtre du Collège

***Freaks* est né d'un désir double : travailler à partir d'une œuvre non théâtrale, cinématographique en l'occurrence, et s'attacher à l'univers des forains, un monde d'artistes pluriséculaire, familial, obscur, rempli de rires d'enfants et de mystère.**

Le film mythique de Tod Browning a presque été une évidence. Ce cinéaste hors normes fasciné par l'étrange, l'illusionnisme, et la monstruosité a laissé une œuvre unique, peuplée de vampires, de chapiteaux de cirque, de savants fous, de culs de jattes machiavéliques, de manchots lanceurs de



couteaux, de prestidigitateurs dangereux, de monstres de foires. Dans *Freaks* (1933), il a poussé comme jamais son exploration de la vie des saltimbanques et son traitement des êtres différents, en employant comme comédiens de véritables « monstres » pour dépeindre un monde du cirque presque fantasmé, qui a ses coutumes, ses liens, ses règles intangibles sous peine de terribles châtiments.

C'est à partir de cet univers que chacun a pu créer. Le théâtre est un art vivant et protéiforme; il nous faut nous souvenir que ce qui fait la richesse d'un spectacle est qu'il est le fruit d'une rencontre, celle d'une troupe, d'individus qui se retrouvent réunis, à un moment donné de leur vie, autour d'un thème, d'une histoire commune.

Alors, le résultat, totalement imprédictible, est finalement unique.

Pendant l'année, chacun s'est essayé à la mise en scène, en s'inspirant au plus près ou au plus lointain du film de Browning, chacun a travaillé sur la notion de monstruosité, sur le malaise, sur la différence, sur la peur, et sur l'idée même de « spectacle » (qu'est-ce qui fait qu'un spectacle est un spectacle? Peut-on faire un spectacle à partir de n'importe quoi? Une chanson, une histoire pour tout petits enfants, un texte qu'on ne comprend pas ou qu'on n'apprécie pas?).

Chacun a exploré plusieurs personnages en s'inspirant des héros du film (les nains Frieda & Hans, Joseph/Joséphine l'androgynie, la femme-oiseau, les petites « têtes d'épingles », l'homme-tronc, le squelette, la femme sans bras...) ou en les inventant eux-mêmes (l'homme-chien, l'homme mou, la femme tordue).

Le fruit de tout ce travail fut le spectacle du mois de mai. Et plus que jamais, ce fut le spectacle de nos jeunes élèves artistes, et non celui d'un metteur en scène ou d'un auteur. Dans le théâtre de l'École, transformé en campement forain pour assister à la vie quotidienne du cirque et de ses monstres (avec ses rires, ses amours et ses crimes), et aux numéros de cirque, animés par un maître de cérémonie inquiétant, numéros et chansons, créés, composés, écrits, chorégraphiés et mis en musique par les élèves.

Pour nous, c'est une chance inestimable, que d'être leurs premiers spectateurs tout au long de l'année, d'assister à des moments de grâce – merci pour votre première « danse des monstres » qui fut si belle et qui nous a beaucoup ému – et de recevoir la sensibilité dont il nous font don, leur créativité insolente et généreuse, leur talent d'écriture parfois insoupçonnée.

Merci.



Ah, le cirque ! Cet univers magique qui m'éblouissait étant enfant. Il m'émerveillait, et il m'effrayait. Cet univers semble magique sous les projecteurs, mais c'est une toute autre histoire en coulisses. Et c'est cela *Freaks*...

Freaks, c'est l'histoire des apparences trompeuses le plus souvent. Combien de fois ai-je rencontré une personne ayant une apparence flatteuse qui détenait un caractère bien moins sympathique ? (Et vice-versa)

Cette année fut exceptionnelle pour de multiples raisons : tout d'abord, ce groupe uniquement constitué de personnes que j'apprécie et que j'admire énormément, ensuite, notre spectacle n'était pas basé sur une œuvre théâtrale comme à l'habitude mais sur le film de Tod Browning, de plus, notre spectacle était une grande improvisation qui s'est construite tout au long de l'année (c'est pour cela que la représentation de l'après-midi fut différente de la représentation du soir), et surtout, nous avons incorporé dans le spectacle des numéros de chant, de danse, de divination... (des numéros de cirque tout simplement).

Encore une fois, Paul et Clara nous ont aidés à construire un spectacle fabuleux, et je les en remercie profondément ainsi que toutes les personnes qui ont participé.



Merci aux élèves des ateliers théâtre 2005-2006, pour leur participation enthousiaste et talentueuse aux projets suivants :

LES ATELIERS DES 7^E ET 8^E

Le songe d'une nuit d'été, adapté de l'œuvre de Shakespeare
projet encadré par Paul Bouffartigue et Clara Dumond

Les timides de Labiche, *Les Boulingrins* de Courteline et *Les opérations du Professeur Verdier* (Théâtre du Grand Guignol)
projet encadré par Clara Dumond et Francoua Garrigues

L'ATELIER DES 5^E

Mariage et ainsi de suite ou la cerise sur le gâteau, invention à partir de trois pièces courtes de Tchekhov, *Une noce*, *Une demande en mariage* et *L'Ours*
projet encadré par Clara Dumond

LES ATELIERS DES 9^E ET 8^E

Fantastique Maître Renard, adapté du roman de Roald Dahl
projet encadré par Bibi Jacob, Ariane et Clara Dumond

L'ATELIER DES 6^E

3 pièces extraites du répertoire du Théâtre du Grand Guignol
projet encadré par Clara Dumond et Francoua Garrigues

L'ATELIER DES 7^E 4

Le médecin malgré lui de Molière

L'atelier théâtre du Lycée (Atea)

Comment définir l'Atea ? C'est en effet assez difficile. Commençons donc par les bases.

L'atelier théâtre de l'École alsacienne (ou maintenant Atea) a été fondé en 1967 par Pierre Lamy. Depuis, l'atelier s'est efforcé de présenter chaque année une pièce de théâtre, et chaque fois c'était un succès.

Pour ma part, l'histoire commença en 2005, lorsque, enfin au lycée, je dus abandonner l'atelier théâtre du Grand Collège, avec leurs animateurs de toujours, pour entrer dans un autre endroit, encore inconnu pour moi : l'Atea. Et je dois dire qu'au début, les « anciens » m'ont semblé très... particuliers. Ils étaient tous sur un nuage, faisant des blagues que personne sauf eux ne comprenait, toujours de bonne humeur, même si l'on ne comprenait pas pourquoi, toujours (ou presque) en pleine forme, même s'ils ressortaient d'une semaine de contrôle épouvantable. Bref, une première impression un peu bizarre.

Mais peu à peu, je me suis rendu compte que ce n'était qu'une sensation, et ils nous accueillirent très vite au sein du groupe. Et c'est à partir de là que tout a changé.

Le stress du début passé, je me suis rendu compte à quel point c'était une expérience enrichissante. Ici, pas d'*a priori*, pas de moquerie, mais seulement une fraternité à toute épreuve.

Comme le disent un grand nombre, les répétitions de l'Atea commençaient chaque vendredi, quand tout le monde se retrouvait devant l'École, à 20h. Il se passait toujours un quart d'heure (voire même une demi-heure) où tout le monde discutait. Puis arrivait Brice Parent et Anne Couraye, et l'on descendait au théâtre (ce qui ne nous empêchait pas de continuer à parler pour autant).



Mathias Garcia Reinoso,
élève de 1^{re} S4

C'est alors que commençait véritablement la répétition : deux heures à un rythme assez soutenue où l'on jouait sans se soucier du ridicule, de l'exagération. La magie du théâtre opérait.

Au fil des répétitions, un vrai esprit d'équipe soudait les différents membres, esprit qui s'est accentué notamment grâce aux répétitions de Pâques.

Au final, je pense que l'on peut considérer l'Atea comme une vraie troupe : on s'entraide, on se soutient, et au final, on se sent paisible comme avec ses amis.





représentation du Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare



Mireille Berret,
professeur de musique



Le blues de l'Alsacienne

Le projet est né de la rencontre avec Emily Walcker, illustratrice du livre intitulé *Bama et le blues*, édité chez Gallimard Jeunesse.

Il s'est adressé aux quatre classes de 8^e, et s'est organisé en trois parties :

- initiation à l'histoire du blues en cours de musique.

- atelier de dessin animé par Emily Walcker : rencontre avec l'artiste, réflexions sur le métier d'illustratrice, observation des planches originales utilisées pour la création du livre, réalisation d'un dessin de la part de chaque élève pour évoquer à sa manière, avec sa propre sensibilité le mot blues, tout en en écoutant. Puis en dernier lieu, les impressions laissées par tout ce travail à inscrire sur un grand papier kraft affiché au tableau.

- atelier chant en classe de musique pour apprendre à mettre en place rythmiquement un blues en suivant une « grille » simple en vue de le chanter pour un concert en salle polyfonctionnelle, accompagné par des musiciens professionnels et qui synthétisera tout le travail du trimestre dans les autres disciplines.

Trois blues ont été choisis, dont deux grands classiques à connaître absolument :

- *Saint-Louis Blues* de W.C. Handy sur une grille simple à douze mesures en sol majeur, chanté en anglais,

- *Blue Monk* by Thelonius Monk chanté en anglais sur des paroles de Lyries Abbey,

- un blues en français : *Le blues de la rentrée*, dédié à l'IMP de Belleville, paroles de Jean-Luc Brouillon, musique de Jean-Luc Brouillon et Denis Clavaizolle.

Le concert a eu lieu le vendredi 9 décembre 2005 en deux sets (un set pour deux classes de 8^e) en salle polyfonctionnelle. Les parents d'élèves de chaque classe ont été cordialement invités à participer et sont venus nombreux pour écouter leurs enfants.

Les dessins réalisés lors des ateliers avec



Emily Walcker sont affichés dans le couloir d'accès.

Les élèves ont assisté en compagnie de leurs parents à la première partie du concert pour découvrir les cinq musiciens de jazz réunis exceptionnellement ce jour, de différentes nationalités : États-Unis, Australie, France et Jamaïque. Très connaisseurs du jazz New-Orleans des années trente, ils mènent une carrière internationale.

Au piano, Chris Cody, pianiste australien, compositeur du dernier disque : *Chris Cody Coalition- Midnight tide* paru chez Cristal Records.

À la guitare, Billy Collins, membre du groupe *The Swinging Lovers* dirigé par Paddy Sherlock, chanteur-tromboniste et compositeur irlandais. offrant un jazz swing à l'alsacienne.

À la trompette, Jérôme Etcheberry, arrangeur et compositeur, faisant partie de la prestigieuse formation des Haricots Rouges après avoir dirigé Le Big Band Côté Sud.

À la contrebasse et au banjo : Stephen Harrison participant aux actions éducatives du groupe Zebrook au bahut.

Le premier morceau interprété par toute la formation fut *Things ain't what they used to be*. On entend ensuite des jeux musicaux sur les *calls and responses*, les questions et réponses de la musique africaine dans les champs de coton avec le saxophone et la trompette.



Puis un morceau correspondant à la période de la guerre de sécession, *Blues shuffle*, quatre morceaux de la période New-Orleans: (*minuet in/out*, deux blues composés pour les enfants par Jérôme Etcheberry, *Closer Wall with thee*, *Mama Lueze*, *Carâibes*), et deux morceaux pour découvrir le banjo avec Stephen Harrisson.

Enfin ce fut le final tant attendu, avec les élèves chantant leurs trois blues sur scène accompagnés par les cinq musiciens professionnels.

Les musiciens, le public et les élèves communiquèrent chaleureusement, et les enfants réclamèrent des dédicaces aux musiciens à la fin du concert.

Les élèves ont appris à chanter encadrés par des musiciens de grande qualité, et ont été marqués par cette expérience exceptionnelle. Une vente dédicacée du livre *Bama et le Blues* a eu lieu en présence d'Emily Walcker à l'issue du concert.

Merci à Emily pour l'initiative de ce beau projet, à tous les acteurs de l'École (Daniel Faugeron pour la sono, M^{me} Morin, Ursula Payne et son concours pour le chant en anglais, M. Bourdeau et M^{me} Briane pour leur aide et soutien, Anne Couraye, les professeurs pour leur présence).

Nous avons pu offrir un bon moment musical dans un style original et chacun est reparti avec du blues plein la tête mais pas dans le cœur.



Danielle Legeay,
secrétaire du Petit Collège

Tous en chœur

Depuis de nombreuses années, des membres du personnel en activité ou à la retraite, des parents d'élèves ou d'anciens élèves se sont regroupés, au sein de l'École, en une chorale d'adultes.

Depuis deux ans, cet ensemble vocal est dirigé par Luciano Bibiloni, maître de chœur, compositeur et ténor argentin.

Le répertoire est classique, Gounod, Mozart, Purcell, Telemann avec des incursions dans la musique traditionnelle argentine, bien évidemment...

Cet ensemble vocal se produit régulièrement en concert, à l'École ou à l'extérieur.

Nous souhaitons vivement étoffer ce chœur et attirer de nouvelles recrues pour tous les pupitres. Il n'y a pas d'obligation de connaître le solfège.

Si vous êtes intéressés, vous pouvez contacter Danielle Legeay au 06 87 21 60 89.

Émile Bertherat,
élève de 5^e1

DERNIÈRES SÉANCES

C'était sa dernière année. Ensuite, il devrait arpenter les murs couverts d'annonces de l'ANPE. Finies les heures passées dans sa chère cabine de projection. Fini de changer les bobines et de les glisser dans leur boîte pour les protéger de la poussière, comme un mélomane rangeant son disque vinyl dans sa pochette cartonnée de peur que son trente-trois tours ne s'abîme. Fini de servir des pop-corn en attendant désespérément la réponse au « sucré ou salé? ». Fini de vendre les tickets aux « accros » à la toile blanche, fini de déchiffrer dans la pénombre les articles de ses revues cinématographiques, ayant pour seule source lumineuse le faisceau du projecteur, laissant une lumière fine, comme lorsqu'on entrouvre un rideau le matin. Le cinéma d'art et d'essai « Orange mécanique » (à cause de la couleur des sièges de velours) allait être contraint de fermer son unique salle car les séances n'étaient fréquentées que par une demi-douzaine de spectateurs, amateurs de documentaires, de vieux films et de perles rares. La programmation ne changeait que tous les trimestres, mais un film n'était projeté qu'une fois par semaine, pour permettre de diversifier les demandes. Il allait devoir fermer car Jean-Charles, le propriétaire, n'avait plus les moyens de payer Martin, à la fois projectionniste, vendeur de pop-corn, de tickets et ouvrier.

Jean-Charles l'avait connu à l'école de l'Audiovisuel, quand Martin préparait son BTS de projectionniste. Quand il était petit, il se demandait toujours qui était le « projecteur » du film et son rêve était de faire la même chose. C'était Jean-Charles qui l'avait formé. Ce professeur cinéophile était parti à la retraite et avait ouvert un cinéma, embauchant Martin comme protagoniste de l'Orange mécanique. Il leur arrivait parfois de passer la soirée entière à parler cinéma, ils échangeaient leurs connaissances, leurs expériences : Jean-Charles en connaissait un rayon et avait parfois côtoyé des professionnels qui avaient eu leur heure de gloire. Mais c'était bientôt du passé. L'Orange mécanique allait fermer ses portes et Jean-Charles

avait laissé une petite année de délai à Martin pour qu'il trouve un autre gagnepain. À chaque séance, le projectionniste regardait d'un air nostalgique, après douze ans de bons et loyaux services, la machine qui déroulait inlassablement les bobines. Il était déjà allé dans divers bureaux de recrutement, aucun ne proposait un métier dans le 7^e art. Pourtant, le rêve de Martin était de réaliser son propre film. Pendant que les bobines se déroulaient, Martin cherchait une idée... Il avait une préférence pour les documentaires. Mais il avait beau se creuser la cervelle, il lui manquait toujours cette étincelle, ce déclic...

Pour la quatrième fois du mois, il franchissait les portes de l'ANPE et voyait des gens, qui, comme lui, cherchaient désespérément un emploi. Et c'est ce jour-là, dans cette agence, à 15 heures 27 minutes et environ 48 secondes que Martin allait avoir l'idée-clé du documentaire le plus primé de l'histoire du cinéma. Mais il ne s'en doutait absolument pas. Il sortit en trombe de l'agence, enfourcha son scooter et rentra chez lui. Il commençait à imaginer des extraits de son futur documentaire. Un documentaire sur les problèmes d'embauche. Martin allait filmer une journée de la vie d'un demandeur d'emploi, d'un employeur, d'un patron d'agence de recrutement et d'un chômeur. Puis il monterait le tout avec son ordinateur portable et tenterait de le projeter à la soirée d'adieu de l'Orange mécanique. Martin n'avait plus que ça en tête, filmer son documentaire. Le problème était qu'il n'avait que le mardi, jour de fermeture du cinéma, pour réaliser. Il attendait impatiemment son mardi suivant. Jean-Charles lui donnait chaque soir de précieux conseils, il les notait sur un bloc-notes qu'il aurait toujours sur lui.

Enfin, le mardi arriva. Il sortit de sa housse son caméscope, le mit dans le sac de son scooter et alluma le moteur. Direction ANPE. Arrivé devant l'immeuble, il prit la caméra et franchit la porte en quête d'une personne dont il pourrait filmer tous les faits et gestes durant une journée. Il rentra chez lui vers vingt-deux heures, fatigué mais content d'avoir mis en boîte la journée de Laurent, que Martin avait filmée dans ses aides aux demandeurs d'emploi.

Une longue semaine passa. Il avait monté la

Prête-moi ta plume...

Pendant l'année 2005-2006, un concours de nouvelles a été organisé comme chaque année au sein de l'École alsacienne. Il était ouvert à chaque élève du collège et du lycée. Les deux meilleurs sont présentés ci-après. La contrainte était de commencer le récit par la phrase « C'était sa dernière année ».



journée de Laurent et le résultat, concluant, était d'une bonne vingtaine de minutes. Trouvant médiocre la qualité sonore de ce qu'il avait filmé, il s'était procuré pendant sa pause déjeuner du samedi un micro à accrocher sur la caméra, acheté après de longues réflexions avec la « fortune » qu'il mettait de côté, depuis qu'il travaillait à l'Orange mécanique, pour faire refaire sa cabine de douche car l'eau dégoulinait sur le mur des voisins du dessous. Au diable les voisins, s'était-il dit, il leur donnerait son vieux parapluie. Touchant le Smic, il était obligé d'épargner longtemps avant de faire des travaux si considérables pour lui. Mais son obsession, sa passion, à laquelle s'attachait toute son attention (il s'était même trompé de bobine de film vendredi soir, tellement il était fasciné par son film), c'était son documentaire. Jean-Charles ne pouvait pas lui fournir de matériel, parce qu'il l'avait tout bonnement revendu douze ans plus tôt pour acheter un local délabré et en faire un cinéma : l'Orange mécanique.

Enfin le mardi, son mardi tant attendu. Après avoir s'être rapidement enfilé un pain au chocolat et avoir absorbé en vitesse son café court sucré, il descendit en trombe dans l'escalier (en manquant à plusieurs reprises de s'étaler par terre) et enfourcha son scooter. Arrivé devant l'ANPE, il prit sa sacoche et après quinze minutes de recherches, filma la journée d'Hassan, chômeur qui cherchait désespérément un emploi dans la restauration, mais n'en avait jamais trouvé à cause de son nom rappelant ses origines. Martin rentra chez lui déprimé par les déboires d'Hassan, qui lui avait longuement expliqué les injustices et les vices dont il était victime. Il avait déjà filmé Laurent et Hassan. Le mardi suivant, c'était au tour de Sandra qui cherchait un emploi fixe et définitif et la semaine suivante, à celui de Jean, chasseur de têtes pour une entreprise agro-alimentaire... Le résultat final lui semblait convenable. Il avait passé un mardi entier à figurer les raccords, les titres... Jean-Charles avait donné son autorisation pour que son documentaire (pour l'instant sans titre) de 57 minutes soit projeté en soirée de fermeture de l'Orange mécanique, soirée d'adieu où ils savaient tous les deux qu'ils ne pourraient pas s'empêcher de verser une larme. Le jeudi soir suivant, deux semaines avant la

fermeture, Martin tenait la caisse avant la projection d'un film d'animation japonais. Il n'y avait pas grand monde. Il triait les billets quand quelqu'un tapa sur la glace qui le séparait des acheteurs. Il n'y avait qu'une fente pour glisser les tickets. Il sursauta et vit que son interlocuteur n'était autre que Gérard Jugnot. Martin se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne repartait pas dans ses rêves. Mais non, Gérard Jugnot était bien là, devant sa caisse, dans l'Orange mécanique. Il lui demanda si Jean-Charles était là. Les questions fusèrent dans l'esprit de Martin : quel compte avait-il à lui rendre ? Comment s'étaient-ils connus... ? Jean-Charles arriva en trombe et lorsqu'il vit Gérard, commencèrent les retrouvailles. Jean-Charles annonça à regret la fermeture de l'Orange mécanique.

« Et tu n'as toujours pas de projets de réalisation ? »

- Moi non, mais Martin..., dit-il en l'indiquant du doigt.

- Ah, et de quoi ça parle ?

- C'est un documentaire sur le chômage. » Gérard Jugnot commença à avouer qu'il s'était longtemps trouvé au chômage avant d'être comédien. Martin alla chercher son ordinateur portable et leur dévoila son documentaire. Gérard fut tellement touché par la réalité hurlante de ces images qu'il mit son grain de sel : il enregistra avec le micro d'appoint la voix-off et Martin filma l'interview que l'acteur lui avait accordée, démontrant qu'il ne faut jamais baisser les bras et que les efforts finissent par payer. Assez rapidement, le mardi suivant, Martin se rendit avec le DVD définitif dans un magasin pratiquant le kinéscopage, qui consiste à transférer un DV sur bobines afin qu'il puisse être projeté au cinéma. L'opération était très coûteuse, mais Gérard Jugnot avait pris l'initiative de financer la totalité des frais, ce qui permettait donc à Martin de restaurer sa douche. Mais pour le moment, la seule chose qui importait à Martin, c'était son film, qu'il avait baptisé : « Chômage, les engrenages du vice. » Il récupéra les bobines la veille de la projection. L'affiche et la promotion avaient été réalisées par Jean-Charles.

Martin dormit mal, il était angoissé, attendant sa minute de gloire. Le soir, il assura pour la dernière fois la billetterie. Il ne revint pas du fait que la salle fût pleine en moins d'un quart d'heure, une première pour l'Orange mécanique, mais ce qui ne faisait qu'augmenter son stress. Évidemment, Gérard Jugnot était présent. Jean, Hassan, Sandra et Laurent avaient aussi été invités. Une fois tout le monde assis, il entra dans sa cabine pour la dernière fois, essayant de fixer à jamais dans sa mémoire l'image de sa cabine dans l'obscurité, les machines qui déroulaient les bobines, son plan de travail et sa chaise. Il ne put s'empêcher de sortir son mouchoir. La salle ne semblait qu'attendre les images sur la toile blanche. Pour Martin, le temps s'était arrêté. Il ouvrit lentement la boîte, glissa la bobine dans la machine, et le film démarra. Porté par les applaudissements, le stress de Martin retomba.

À la fin du film, Jean-Charles alluma son micro pour faire ses adieux, nostalgique de tout ce qu'il allait devoir quitter. Après avoir été longuement acclamé par la foule, il appela Martin qui descendit les marches pour arriver devant la toile et eut droit à une *standing ovation* de quatre bonnes minutes. Il remercia chaleureusement Jean-Charles, qui l'avait toujours soutenu et Gérard Jugnot, qui avait produit et collaboré au documentaire. Ils restèrent une bonne heure pour répondre aux questions des cinéphiles émus par ce qu'ils venaient de déguster. Le succès fut gigantesque, au point que l'Orange mécanique, étant l'unique cinéma à posséder les précieuses bobines, affichait complet tous les jours, le travail de Martin étant projeté cinq fois par semaine. Il remporta même le César du meilleur documentaire, ainsi que toute une ribambelle de trophées, ce qui lui permit de remplir une étagère entière. Sandra et Hassan réussirent à trouver un emploi. Martin fut enseveli sous les lettres de remerciements divers de chômeurs de France et d'outre-frontières ayant suivi les conseils de Martin et de Gérard, et fut convoité par tous les studios hollywoodiens. Il refusa, car il avait fait ce travail dans le but de sauver l'Orange mécanique et qu'il avait accompli sa mission héroïque. Finalement, ce n'était pas sa dernière année...



Alex Barrière,
élève de 1^{re} L

IT

C'était sa dernière année; parce qu'il en avait lui-même décidé ainsi, parce que c'est ce qu'il avait fait savoir au propriétaire du phare à l'automne dernier, parce qu'il avait soixante-douze ans, et qu'à soixante-douze ans, il avait enfin consenti à prendre sa retraite.

Cela faisait quarante-huit ans que Zalàcznik habitait le phare, ne rendant visite à ses compagnons terrestres que deux fois par mois, pour le ravitaillement et pour le rare courrier qu'il recevait, ou celui – plus rare encore – qu'il envoyait. Généralement, c'étaient des lettres du conseil régional qui voulait l'expulser de son phare pour en automatiser le fonctionnement, ils trouvaient cela moins sordide et plus moderne qu'un vieil homme cloîtré depuis plus de la moitié de sa vie dans ce donjon marin, et dont on n'a quasi jamais de nouvelles, de sorte que seul un naufrage dû à un dysfonctionnement du phare pourrait révéler sa mort.

Mais Zalàcznik aimait cela, le sordide; il aimait son phare, la mer, et surtout les vieilles histoires que l'on raconte sur les mages, les sorciers et les ermites: il tirait un orgueil sans pareil de sa solitude, et de sa sordidité.

Cependant, les choses avaient changé à l'automne dernier: il avait reçu une lettre de ses proches, ses parents qui étaient trop vieux maintenant pour lui rendre visite au milieu des eaux, et qui le suppliaient de revenir parmi eux avant qu'ils ne disparaissent un à un sans avoir jamais revu son visage. Zalàcznik fut bouleversé par la missive, mais demanda un sursis: «Encore un an, écrivit-il. Ce sera ma dernière année.» L'année avait passé comme un petit nuage d'espoir, et arrivait maintenant à son terme: c'était sa dernière nuit au phare, et il attendait l'inspecteur qui devait vérifier que les lieux étaient bien en ordre avant son départ.

Zalàcznik ascensionna péniblement les marches, handicapé par son âge et par les deux grands seaux d'eau de mer qu'il était descendu remplir. Une fois arrivé à l'étage, il put nettoyer l'aquarium de son concombre de mer, Théràmène. Théràmène était son seul compagnon dans la solitude, son seul complice – un beau complice de trente centimètres de long, à la peau luisante et délicieusement velue. Théràmène se tortilla joyeusement quand Zalàcznik le plaça dans un bac à part, le temps de changer l'eau de son aquarium, et quand son maître le plongea dans l'eau de mer fraîche qu'il lui avait apportée, le corps oblong de l'holothuride se tendit comme un arc, ce que Zalàcznik avait l'habitude d'interpréter comme un sourire. Zalàcznik s'installa à sa table de travail, et regarda avec émotion son journal de bord. Il considérait ce journal, constitué de plus de deux cents cahiers, comme l'œuvre de sa vie: il y avait consigné, depuis son arrivée dans le phare, chacun de ses faits et gestes, et même d'autres faits et gestes qu'il s'inventait quand il n'avait rien de remarquable à rapporter, ce qui était rare, car tout geste prend une teinte d'épopée quand c'est un homme solitaire qui l'accomplit à l'écart de toute civilisation, surtout en notre siècle. Il décrivait notamment ses luttes incessantes pour qu'on le laissât habiter le phare, même s'il

Les derniers rayons du soleil, qui s'étaient sans doute perdus dans le labyrinthe atmosphérique, ciselèrent les crêtes de quelques lointaines vagues agonisantes, tandis que la clarté lunaire commençait déjà de couvrir l'océan de sa patine opalescente.

n'était plus nécessaire, même s'il devenait handicapant – parce qu'il voulait rester l'homme solitaire du sordide phare... Et ce journal, il devait en écrire ce soir la dernière page – ce qui lui apparut d'ailleurs comme un contresens, car il restait plusieurs dizaines de feuillets blancs à son cahier. Il prit cependant son stylo, et entreprit d'inscrire la date, dont il ne se souvenait plus. À vrai dire, il ne se souvenait plus ni du jour, ni du mois, ni de l'année, et il en était même venu à oublier où il était, il ne savait plus où se situait son phare, il doutait parfois qu'il fût vraiment en mer, et que ce fût un phare, un vrai, qu'il habitait. Quand la syllabe sèche –phare– retentit dans son esprit non comme un son mais comme un sens, il regarda l'horloge, vit qu'il était vingt heures, se souvint de la fonction d'un phare, et se souvint que son phare à lui était un des seuls phares encore non automatisés au monde; et que c'était à lui d'en mettre le dispositif en marche. Il gravit donc péniblement le long escalier en colimaçon qui séparait son séjour du sommet du donjon, et entra non sans émotion dans la petite cabine translucide qui lui offrait un panorama complet du paysage marin nocturne. Les derniers rayons du soleil, qui



s'étaient sans doute perdus dans le labyrinthe atmosphérique, ciselaient les crêtes de quelques lointaines vagues agonisantes, tandis que la clarté lunaire commençait déjà de couvrir l'océan de sa patine opalescente. Un petit navire, qui n'était qu'un point rouge, était épinglé sur la ligne d'horizon, et attendait le dégoulinant pinceau lumineux qui le guiderait dans la nuit. Le cortège des étoiles prenait lentement place, chaque astre s'installait silencieusement à l'endroit que lui assignent les cartes du ciel. C'était l'heure de l'homme du phare. Silencieux lui aussi, l'homme du phare, Zalàcznik, caressa du bout des doigts le verre rugueux de la lentille de Fresnel derrière laquelle se dissimulait l'Ampoule, l'âme du phare. Rien n'était pour Zalàcznik plus intime que la question de l'ampoule du phare; il se souvenait très précisément de chacune des ampoules, il y en avait eu cinq depuis le commencement de son service, et à toutes il avait donné pour nom une lettre de son nom, espérant parvenir à reconstituer celui-ci en entier d'ici la fin de sa carrière; mais il en était à C, et il savait qu'il n'irait pas plus loin, même si l'ampoule C n'en avait plus pour longtemps. Mais il rêvait, rêvait, et oubliait sa mission. Quand il en eut pris conscience, il enclencha un gros interrupteur, ce qui mit en route la lampe et son système rotatif, si bien que le faisceau balaya les ténèbres, soulevant la fine poussière d'obscurité déposée à la surface de la nuit et la faisant flotter dans les airs pendant quelques infimes parcelles de seconde, après lesquelles elle retombait et se figeait de nouveau comme sur une grande étagère inaccessible.

La descente des escaliers fit plus mal encore à Zalàcznik que la montée; le médecin du rivage conjecturait un commencement d'arthrite. Il mit de l'eau à chauffer pour son imbuvable café en poudre, et se réinstalla à sa table de travail, où les feuilles de papier à lire ou à remplir semblaient s'être multipliées pendant son absence. La date ne lui revenait toujours pas. Il jeta un coup d'œil au courrier récent qu'il avait laissé traîner. Ses yeux s'arrêtèrent sur une lettre d'Alice, qu'il avait déjà lue et relue maintes et maintes fois. Alice était une très vieille amie de Zalàcznik, une amie de longue date, qu'il avait connue dans sa jeunesse, et qu'il n'avait pas revue depuis qu'il était parti définitivement pour la mer, peu après ses vingt ans; pendant tout ce temps, ils s'étaient écrit de façon régulière. La passion d'Alice était la photographie, Alice photographiait tout, surtout les gens, et surtout elle-même; son habitude avait été, au début, de joindre un autoportrait à chacune des lettres qu'elle écrivait à Zalàcznik, mais elle avait perdu cette coutume après ses quarante ans. Dans sa dernière lettre, que Zalàcznik tenait entre les mains, Alice racontait ses habituels états d'âme: elle se demandait s'ils auraient pu, Zalàcznik et elle, s'aimer, et se demandait même s'ils s'étaient aimés à leur manière, malgré la distance, et si c'est vraiment s'aimer que de révéler une image qu'on a de l'autre – une vulgaire photographie et quelques mots griffonnés sur un bout de papier –, ou s'il n'y avait eu entre eux qu'encre, rêverie et contemplation. Alice se plaignait de n'avoir pas su saisir sa chance, quand son état physique lui aurait encore permis de rejoindre Zalàcznik dans son phare – et elle trouvait les lits de l'hospice trop mous.

Zalàcznik fut ému par cette lecture; il se demanda si Alice serait encore en vie quand il rentrerait au pays – il espérait que non. Il ne voulait pas la voir vieillie, défigurée par le temps. Il voulait revoir la jeune fille en jupe de la première photographie qu'elle lui avait envoyée, la jeune fille dont les cheveux chocolat étaient agités comme par un songe et dont les yeux souriaient comme ses lèvres – à chaque fois que Zalàcznik voyait l'océan, cela lui rappelait ce sourire. Son corps tendu par la mélancolie lui fit ressentir plus âprement encore son arthrite. Il se souvint avoir lu quelque part que le concombre de mer contient des substances bienfaites pour les arthritiques, et il courut à l'aquarium de Théràmène. Sans réfléchir, sans songer à autre chose qu'à ses articulations, Zalàcznik referma ses mains sur la forme tendre et attendrie de son concombre de mer chéri, le retira à l'eau salubre, geste dont Théràmène sentit toute la violence, et auquel il réagit par un réflexe naturel aux concombres de mer: il commença par dégager quelques toxines puis, voyant que cette défense était sans effet sur son agresseur dément, il éjecta ses poumons qui giclèrent sur le sol, sans nullement ralentir la course de Zalàcznik, qui avait déjà eu le temps de mettre sa casserole à chauffer, et d'en polir la surface par une couche dorée d'huile, qui se troubla après quelques instants d'un fin friselis, qui montrait que la température montait, ce que Zalàcznik constata rapidement, car sa vue n'était pas défaillante, et après l'avoir constaté, l'homme du phare jeta brusquement son Théràmène adoré sur la casserole, où le pauvre être se tordit comme se tordent tragiquement les vers, avec toute la grâce d'une véritable agonie, tandis que ses poils se dressaient, comme si chacun d'entre eux avait voulu crier, ce que chacun d'entre eux aurait sans doute fait, si cela eût été pos-

sible, mais ce ne l'était pas, et chaque poil était silencieux, et Théramène, le martyr et saint patron des concombres de mer, était lui-même silencieux, car on ne lui avait pas appris à crier, comme on apprend aux jeunes humains à crier; ainsi, Théramène se tut, et mourut.

Ce n'est que quand il vit la carcasse fumante que Zalàcznik se rendit compte de ce qu'il avait fait. Les yeux exorbités, il lâcha le manche de la casserole souillée, et poussa un cri horrifié. Il courut à travers la pièce, désespéré, dévala l'escalier qui menait à l'étage inférieur, et se réfugia dans les sordides sanitaires du phare.

Qualifier le phare de Zalàcznik de propre serait de façon générale une hypocrisie, mais les sanitaires, et plus particulièrement les toilettes, en étaient véritablement l'endroit le plus sordide. En effet, les lieux n'avaient pas été refaits depuis une bonne centaine d'années, et les murs étaient toujours recouverts des inscriptions gravées par le précédent gardien du phare. Le gardien en question, qui avait été démis de ses fonctions quand on avait compris après trente ans de service qu'il était schizophrène, avait eu pour habitude de consigner ses pensées sur les parois des toilettes, d'aligner des mots sans suite, d'une façon si étrange que Zalàcznik avait complaisamment choisi d'appeler ces textes sa poésie, la poésie du phare.

Il fixa son fragment préféré, tracé sur la porte brisée des toilettes:



« SOLITUDE Le mot est à l'image de la chose
Les voyelles séparées des voyelles par des consonnes
Les consonnes séparées des consonnes par des voyelles
Et pas une seule lettre qui se répète dans tout le mot
La même sécheresse dans ce mot que dans la mer
Et au milieu du mot le l et le T Les deux colosses dressés
Le Phare et l'Homme du Phare Solitaires et solidaires
au milieu de la sécheresse de l'Océan
Dans l'attente de la tempête qui ne vient pas
Dans l'attente des naufragés de cette tempête
Qui jamais ne descendront l'escalier de corail de l'Océan »



Jamais, en effet, depuis qu'il était gardien du phare, Zalàcznik n'avait eu à essuyer la moindre tempête, ni à secourir le moindre naufragé. La mer avait toujours été à l'image de son esprit, d'un calme et d'une platitude étonnants – il se levait tout juste, au pire, une petite houle, par certaines nuits d'été, quand il ne trouvait pas le sommeil. Par ces nuits-là, Zalàcznik courait au plus vite aux toilettes, et lisait ces quelques lignes gravées sur la porte; elles avaient la propriété de l'apaiser.

Tranquillisé par cette lecture, Zalàcznik remonta à l'étage.

Après avoir nettoyé ses ustensiles de cuisine, il jeta par la fenêtre la casserole à laquelle la dépouille de Théràmène s'agglutinait opiniâtrement, et se remit à son travail de rédaction. Soudain, la date lui revint, mais pas le lieu; il n'était du reste pas inspiré: il savait qu'il lui fallait une belle phrase de conclusion à l'œuvre de sa vie.

«Théràmène est mort.» Écrivit-il; il barra la phrase avant même d'avoir fini de l'écrire. «C'est la dernière nuit de la dernière année.» Il barra ces mots-là aussi, ils ne lui semblaient pas satisfaisants, il devait trouver des paroles qui sauraient traverser l'épreuve de feu de la Postérité. Mais ce qu'il ressentait, son esprit lourd ne savait pas l'exprimer et sa

lourde main ne savait pas l'écrire, il y avait là quelque chose qui lui paraissait essentiel mais qui échappait totalement aux mots, ou plutôt les mots appropriés lui échappaient, et il se sentait comme Louis XIV galopant derrière son gibier, dans ces fastueuses parties de chasse dont Zalàcznik avait lu la description dans les romans qui le passionnaient – tout ce qui avait trait à la terre et à ses habitants passionnait Zalàcznik, et il observait avec fascination chacune des photographies de paysages, d'animaux et d'hommes qu'Alice lui envoyait, il les épinglait au-dessus de son lit et écarquillait les yeux en attendant le sommeil, dans l'espoir que toutes ces images peuplèrent ses rêves.

Il était d'ailleurs sur le point de s'endormir sur sa chaise, quand il décida de se réciter le poème des toilettes pour se maintenir éveillé. Mécaniquement, il écrivit en grandes lettres capitales sur son cahier: SOLITUDE. Il raya le SOL, puis le UDE. Le I et le T, le Phare et son Homme, le narguaient. Il se souvint des rudiments d'anglais appris sur les bancs de l'école: it, c'est le «ça», ce qu'on ne peut pas qualifier, nommer, exprimer. Ce qu'il ne pouvait pas qualifier, nommer, exprimer, c'était le lien invisible entre le I et le T, ce qui faisait que les deux lettres se dressaient, l'une à côté de l'autre, se soutenant mutuellement sans se toucher. C'était ce sentiment, ce IT, ce it, que Zalàcznik voulait coucher sur le papier, mais il n'y arrivait pas. De dépit, il souligna ces deux lettres qui seules restaient lisibles au milieu du champ de bataille gribouillé de cette page, la page la plus torturée des quelques milliers qu'il avait écrites; il contempla un instant ces deux vestiges verticaux qui lui semblaient deux colonnes Vendôme, et referma son cahier. Zalàcznik alla respirer à la fenêtre, il voulait gonfler ses poumons d'un souffle opaque. Ses yeux furent attirés dans l'obscurité par une forme blanche, remuée par les vagues en bas du phare; il reconnut en ce triangle un bateau, et supposa qu'il s'agissait de l'inspecteur qu'il attendait depuis le crépuscule; il s'étonna cependant de ne pas avoir entendu l'inspecteur, si c'était bien lui, sonner à la grande cloche du phare. Il descendit les escaliers, ses articulations le faisant plus souffrir que jamais, et se rendit à la porte d'entrée. C'était bien un bateau fédéral qui était amarré, et c'était bien l'habituel inspecteur

sur son pont, mais l'inspecteur en question avait le crâne fendu par la casserole de Zalàcznik, à laquelle le corps de Théràmène s'agrippait toujours avec la même macabre obstination.

Le premier réflexe de Zalàcznik fut de dissimuler le cadavre de l'inspecteur dans la cale du bateau, et de couler celui-ci. Il avala ensuite une gorgée d'eau de mer, et la recracha aussitôt, bien obligé de constater qu'il ne rêvait pas, et partit d'un grand éclat de rire. La chose lui semblait désormais évidente: il était l'Homme du Phare, il était dans son Phare, et tout ce qui essaierait jamais de l'en faire sortir était à supprimer. Rien n'existait plus: ni monde, ni hommes, ni vie. Il n'y avait que lui, le Phare, et la Mer, une commune solitude, un commun rêve. L'évidence était frappante: il était dans son milieu, comme Théràmène l'était naguère dans son eau amère, dans l'exil de cette tour, à contempler la mer, à mettre l'Ampoule en marche, à écrire des pages et des pages d'inepties sur ce qu'il vivait et ne vivait pas; déconstruire ce songe était une absurdité sans nom, du moins pour l'instant, et elle le demeurerait longtemps encore: en quarante ans, il n'en était qu'à la lettre C de son nom, il n'avait toujours pas trouvé le moyen d'exprimer ce IT, ce it, et il ne voyait pas ce qui le ferait démordre, lui, Zalàcznik, l'authentique et ancestral Homme du Phare: il s'était déjà élevé lui-même au rang de mythe, auto-proclamé légende, et ce n'était pas un inspecteur, et surtout un cadavre d'inspecteur, qui le ferait déchoir.

Sans plus ressentir la moindre douleur dans ses articulations, rendu plus léger par l'aérienne folie de ses soixante-douze ans, Zalàcznik monta en un éclair tous les escaliers de son phare, et prit place dans la cabine où palpitait son âme. De là, il contempla sereinement son infini empire nocturne, l'empire de ses rêves et de sa vie. Non, décidément, ce n'était pas sa dernière nuit – et non, ce n'était pas sa dernière année.

* Julie Moneyron,
institutrice de 8^e3



C'EST BIEN... de faire un remplacement à l'École alsacienne

En janvier 2006, j'ai commencé mon remplacement dans la classe de 8^e de Stéphanie Brami qui était en congé maternité. Elle m'avait proposé de faire lire à ses élèves un livre de Philippe Delerm, intitulé « C'est bien ».

Ce livre est composé de textes courts sur les petits plaisirs de la vie tels que « C'est bien l'autoroute la nuit » ou « C'est bien quand on vient d'annoncer une mauvaise note »...

Après avoir lu ensemble les différents textes, j'ai proposé aux élèves d'en écrire un qui leur serait personnel, puis de l'illustrer, avec pour objectif d'en faire un recueil.

Les enfants se sont pris au jeu ! Nous avons écrit une lettre à l'auteur car les élèves avaient beaucoup de questions à lui poser. À ce courrier, nous avons joint les premiers textes. Une fois le recueil constitué, nous sommes passés dans les classes pour le présenter et des affiches, réalisées par les élèves, ont permis d'annoncer l'arrivée du recueil à la bibliothèque du Petit Collège.

Ce fut un vrai succès : les élèves étaient fiers de présenter leur texte !

Mais, je cesse ici et vous laisse le plaisir d'en découvrir quelques-uns...

C'EST BIEN... de voir sa nouvelle maîtresse

On est en vacances mais maman nous dit que demain on va revoir les copains. On est un peu triste de devoir retourner en classe. Le lendemain, maman nous dit : « Vite, tu vas être en retard ». Là, on a très envie de savoir avec qui on va être. Alors s'habiller, ça va vite et pour manger aussi. On met le cartable et brusquement on n'attend plus qu'une seule chose : aller à l'école.

Une fois dans la cour, papa et maman cherchent avec qui on est. Puis on voit ceux qui seront avec nous toute l'année. On regarde si on voit un copain, une copine et quand on les aperçoit, on va les voir. On leur demande : « Avec qui tu es ? ». Et quand notre copain nous dit : « Je suis avec toi ! », là, on est bien soulagé. On regarde alors ses parents et on les voit discuter avec notre maîtresse. Puis quand on entre en classe, on doit dire son prénom. On commence alors à connaître les nouveaux. Et de temps en temps, on pense à papa et maman qui, dès qu'on les verra après l'école, nous poseront plein de questions comme : « Comment ça s'est passé ? »

Le soir, quand on est couché dans son lit et qu'on doit dormir, on se dit que c'est bien de voir sa nouvelle maîtresse.

C'EST BIEN... les histoires du Moyen Âge

On est allongé sur son lit et on pense à comment vivaient les gens d'avant. Alors on farfouille dans le désordre de la chambre et on tombe sur un livre du Moyen Âge.

Dans le livre, on regarde les images et on imagine des chevaliers partant pour l'aventure, la cruauté du méchant roi qui veut devenir le roi du monde. Et on imagine aussi la vie des paysans qui sont obligés de récolter pour le roi et ses troupes. On pense aux rebelles, on pense aux batailles et aux fracas du métal sur les corps sans vie des malheureux.

On pense à ça et on ne peut plus dire qu'on est malheureux parce que notre mère ne veut pas acheter la nouvelle Gameboy qui vient juste de sortir. Puis on sort de sa rêverie lorsque notre mère crie : « c'est l'heure du dîner ». Quand on est à table, on n'a plus vraiment envie de manger, alors on débarasse son assiette et on va au lit. On est quand même content d'avoir lu ce livre sur le Moyen Âge.





C'EST BIEN... de faire la grasse matinée

On a bien dormi et déjà on voit la petite lumière du jour que l'on a au coin de l'œil. On a rêvé du prince et de la princesse, mais on a été réveillé par le tapotement de l'ordinateur et des éclats de rire de ses sœurs qui, elles, se sont couchées tôt. On imagine déjà les épis que l'on a sur la tête et les cris et les nœuds qui vont se faire entendre et sentir! On voit la lampe de Titi et Grosminet qui sonne pour 12h 30. Il est tard! Tout à coup, on sent une bonne odeur de tarte à la framboise, et on se dit que le petit déjeuner est prêt et on se lève pour aller manger. Après on ira peut-être au parc ou chez sa grand-mère pour prendre le thé. Il fait si beau en cette journée de printemps! En tout cas, on finira de regarder le cirque des animaux! Et demain c'est dimanche, on pourra refaire une bonne grasse matinée!

Louisa



C'EST BIEN... de prendre l'avion tout seul

Quand nos parents nous disent pour la première fois: «Alors, pour les vacances de Noël, vous irez chez Papy et Mamy tout seul en avion», on ne sait pas trop quoi dire, mais ça a l'air chouette. Le jour où on va à l'aéroport, on a un peu peur. Nos parents remplissent un petit papier qu'ils mettent dans une petite pochette que l'on met autour du cou. Et soudain l'hôtesse appelle: «Les enfants non accompagnés pour le vol de 4h 30 en direction de Strasbourg sont priés de se présenter Porte 4». Quand on entre dans l'avion, on nous met à côté de personnes qu'on ne connaît pas. Au bout de trente minutes, l'hôtesse passe avec des jus de fruits. On se demande ce qu'on va prendre. Au bout d'une heure, on a déjà tout fait: écouter le disque des Rolling Stones, terminer la BD d'Astérix, manger quelques bonbons. On ne sait plus quoi faire après tout ça alors on s'endort. Une demi-heure après, on commence à voir des petites maisons. À la fin du voyage on atterrit. On retrouve Papy et Mamy. Quelle histoire! C'est bien de prendre l'avion tout seul.

Max





Les amis de l'École publient

Jean-Marie
Catonné
Double Je



Jean-Marie Catonné « Double Je »

Éditions Héloïse d'Ormesson

Quel est le point commun entre une future ex-star du petit écran, un animateur TV ultra médiatisé et un homme politique aux dents longues? Leur ombre, leur nègre, jeune talent chargé de rédiger leur biographie express en attendant de voir ses œuvres publiées.

Placide roseau dans la bourrasque de l'édition, celui-ci accepte d'écrire tout et n'importe quoi pour rester dans le vent, quitte à perdre tout espoir de voir son propre nom scintiller. Un jour, son roman retient enfin l'attention de son éditeur qui lui propose... de le céder à l'animateur vedette pour asseoir la crédibilité littéraire de celui-ci. La boucle est bouclée, l'auteur se sait condamné à jamais à l'anonymat.

Plongée au cœur des pratiques d'un univers impitoyable: Jean-Marie Catonné nous offre une vision grinçante et drôle des mondes de l'édition, de la télévision et de l'arène politique. Piquant au vif notre soif de reconnaissance, il propose avec le récit de cette désillusion une critique nourrie de la société contemporaine. Une introduction rafraîchissante au prochain Salon du Livre de Paris?

Publications Daniel Hartmann – traductions

BEAUX-ARTS

Albert Anker (musée des Beaux-arts de Berne et fondation Gianadda à Martigny)

• Texte de Matthias Frehner, directeur du musée des Beaux-arts de Berne
La « bonne réalité »: Albert Anker entre idéalisme et réalisme

• Texte de Isabelle Messerli, historienne de l'art, fondation Maison Albert Anker à Anet

Albert Anker: son atelier – ses objets – ses modèles

• Texte de Marc Fehlmann, collaborateur scientifique du musée des Beaux-arts de Berne

Albert Anker dessinateur

Félix Vallotton (musée des Beaux-arts de Berne et fondation Gianadda à Martigny)

Les couchers de soleil

• Texte de Theresé Battacharya-Stettler, conservatrice au musée des Beaux-arts de Berne

Vallotton face au spectacle de la « Grande Guerre »

Rolf Iseli (Galerie Krugier à Genève)

• Texte de Matthias Frehner

Œuvres récentes

Patrik Ourednik,
Instant propice,
1855.
Éditions Allia, 2006.

PSYCHANALYSE

Collaboration à la traduction des œuvres de Sigmund Freud :

- Dans la collection des Œuvres Complètes de Psychanalyse, aux Presses Universitaires de France, Paris : tomes VI et XII
- Dans la collection Quadrige : *L'Avenir d'une illusion* (6^e édition)
- Dans la revue *Libres cahiers pour la psychanalyse*, numéro 9 : Obstination de l'inconscient
« Remémoration, répétition et perlaboration »



Après le succès d'*Europeana*. Une brève histoire du XX^e siècle, traduit en vingt-deux langues en cinq ans, voici *l'Instant propice*, un voyage au cœur du XIX^e, publié simultanément en tchèque et en français.

Une fable drôle et acerbe sur l'utopie libertaire d'un écrivain aussi original que talentueux... ou quand un récit de cent cinquante-huit pages vaut de loin autant de traités de science politique sur le même thème. Alexandra Laignel-Lavastine, *Le Monde des livres*

Patrik Ourednik manie la satire avec la maîtrise d'un bourreau chinois découpant sa victime – ici l'énorme imbécillité idéologique. Un vrai bonheur pour qui sait encore penser sans idées préconçues. Claude Michel Cluny, *Le Magazine littéraire*

Ourednik renoue avec une vieille liberté d'esprit occidentale : *L'Instant propice* n'est d'ailleurs pas sans évoquer Swift ou Voltaire. *Les mots de minuit*, France 3 TV

Un récit en apparence policé, mais au propos dévastateur. *Le Rendez-vous*

Délicieusement voltairien. Eric Loreț, *Libération*

Ourednik brouille les repères en mêlant humour noir et scepticisme radical, humanisme et nihilisme. Brillantissime. Olivier Stupp, *Technikart*

Savoureux de bout en bout. Boris Senff, *24 heures*

Un réquisitoire délicieusement mordant. Damien Rupied, *Largo Desolato*

Récit original et très habilement construit. Bernard Quiriny, *Chronicart*

Une ironie noire, littéralement tuante. Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*

Une épopée aigre-douce et douce-amère au cœur des grandes utopies communautaires. Éric de Bellefroid, *La Libre Belgique*

Une réflexion acerbe sur les contradictions et les sottises des communautés utopistes anarchistes qui avaient le chic, hélas, de recréer les coercitions qu'elle rejetait. Noël Godin, *Le Journal du mardi*

L'Histoire n'est pas bonne fille. Des « fourgons sur chemins boueux », écrit le narrateur. Le sourire se fige. Norbert Czarny, *La Quinzaine littéraire*

Après *Europeana*, qui a fait le tour du monde, revoici Ourednik avec le non moins burlesque *Instant propice*. Oui : « Le monde est pure folie. » Alexandre Fillon, *Livres Hebdo*

L'homme avilit tout. Sans tomber dans la critique dégoûtée, gardant un œil amusé sur ce triste constat, l'auteur ouvre le débat. *Livres Guide*

Un petit bijou d'humour décalé qui confirme l'originalité du romancier tchèque. *Epok*

Le cœur de l'École

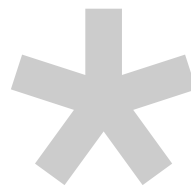




Innovations pédagogiques	76
• La Semaine de la presse au CDI	76
• Le labo multimédia	77
• Projet « Science et Art »	78
• Projet « Science au jardin du Luxembourg »	79
• Projet fraternel et civique « Enfants et personnes âgées »	80
• Tutorat lecture	81
• Classe de découverte « Nature, sport et patrimoine provençal »	82
Du côté des archives	83
Les nouveaux à l'École	84
Palmes	86
Hommages, départs en retraite	89
Le carnet	93
L'organigramme 2006-2007	94
Résultat aux examens, poursuite des études	95

Innovations pédagogiques

* les documentalistes



La Semaine de la presse au CDI

Le CDI a participé au mois de mars 2006 à la Semaine de la presse organisée par le Clemi (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information). Cette manifestation nationale a pour objectif principal de sensibiliser les collégiens et les lycéens à la presse écrite dans son ensemble.

Durant cet événement, qui en réalité dura trois semaines, nos élèves ont eut l'occasion de participer à plusieurs temps forts :

- Un kiosque a été installé dans le hall d'accueil du CDI à disposition des élèves et des professeurs. De très nombreux titres de la presse écrite étaient consultables, aussi bien des quotidiens que des hebdomadaires ou des mensuels. Afin de sensibiliser les élèves à la très grande diversité de la presse écrite nous avons fait en sorte, durant une semaine, d'alimenter ce kiosque avec des quotidiens régionaux et de la presse nationale et internationale. Ainsi, tous les jours, se côtoyaient *l'Est Républicain*, *Ouest France*, *Le Courrier Picard*, ou encore *Die Welt*, *El Mundo*, ou encore le *Times*.

- Une conférence faite par des journalistes s'est tenue dans la salle polyvalente, permettant aux élèves de découvrir les différentes

facettes du métier et de poser les questions qu'ils souhaitaient.

- Un travail plus spécifique a été proposé, en partenariat avec les professeurs d'histoire géographique, aux élèves des six classes de quatrième. Il s'agissait de réaliser la « une » d'un journal fictif qui aurait pu paraître à une date historique située entre 1841 et 1909. Le choix des dates n'était pas anodin car il correspondait au programme d'histoire du niveau de quatrième.

Le travail demandé était collectif: chaque classe devait produire deux « unes ». Pour ce faire les élèves se sont répartis en groupes, chaque équipe se chargeant d'une mission spécifique: éditorial, actualité du jour, art ou littérature, faits divers, publicité, mise en page, illustrations. Afin de garantir l'équité,



les dates proposées ont été tirées au sort. C'est ainsi que, entre autres, des dates correspondant à l'Exposition universelle de Paris de 1889, aux obsèques de Victor Hugo (1885) ou encore à l'inauguration du canal de Suez (1869) étaient retenues. Trois séances au CDI pour chaque classe ont permis aux élèves d'effectuer les recherches documentaires nécessaires, de faire le point régulièrement avec leur professeur d'histoire géographique et avec les documentalistes, enfin de finaliser le travail.

Les « unes » ont ensuite été affichées au CDI, les professeurs volontaires étant invités à voter. Le résultat final a été intégré au « Défi des 4^e ».

Les élèves ont joué le jeu avec sérieux et enthousiasme et le résultat obtenu fut remarquable. Malgré la difficulté des périodes historiques proposées, les élèves ont très souvent fait preuve d'originalité, de perspicacité et parfois d'un vrai talent dans la mise en page.

Vous trouverez ci-contre quelques reproductions des travaux effectués. La réussite de cette première nous a conduits à réitérer l'expérience cette année.





Marc Pilven,
professeur d'anglais

Le labo multimédia

Le labo multimédia aura bientôt deux ans d'existence. Il fait aujourd'hui partie intégrante de la façon de travailler de nombreux professeurs de langue. Il permet aux élèves d'améliorer leurs compétences en compréhension orale, de s'enregistrer, d'être entendus par les professeurs, guidés et corrigés.

Les problèmes rencontrés lors de la première année de fonctionnement ont été résolus grâce à l'arrivée de Christian Krikor. Ses talents de technicien, sa patience et sa perspicacité ont permis aux professeurs de progresser, de s'améliorer et d'être en confiance. Le labo est ouvert en accès libre quatre jours par semaine à l'heure du déjeuner. Les élèves sont assistés par moi-même généralement. Cet accès libre leur permet de travailler sur les logiciels d'apprentissage de langue, ou de parfaire leurs connaissances en grammaire grâce à des exercices en ligne. Les bilingues peuvent s'entraîner aux examens des pays anglophones.



Nous avons dû dédoubler les groupes de langue pour pouvoir utiliser le labo car il n'a qu'une capacité de vingt postes. Pendant qu'un groupe travaille au labo, l'autre est pris en charge par un assistant. Le travail en demi-groupe permet un meilleur suivi des élèves, ils sont plus souvent sollicités et se sentent plus en confiance pour participer. Le laboratoire est équipé d'outils multimédias que les élèves apprennent à maîtriser. Dans leur pratique, les professeurs les familiarisent à des supports variés (publicités, blogs, webquests, articles de journaux en ligne, enregistrements de programmes de radio et de télévision, postcasts). Les élèves réagissent très positivement à cette nouvelle approche des langues étrangères, la plupart des professeurs également. Le labo

affiche souvent complet certaines journées, jusqu'à dix heures d'utilisation en continu. Des professeurs de latin et d'histoire géographique l'ont aussi utilisé pour leurs projets. En moyenne, le labo est utilisé une trentaine d'heures par semaine et ce chiffre semble en progression.





Laurence Favre,
institutrice de 10^e1

Projet « Science et Art »

Notre projet de classe « Science et Art », construit avec une artiste, nous a conduits à la fois dans de nombreux musées parisiens mais aussi à révisiter sous l'angle de l'imaginaire les sujets du programme de science : « le corps humain, les animaux, les végétaux et l'eau ».

Les objectifs consistaient à jouer avec les formes, les couleurs et les matières, utiliser des techniques artistiques variées en exprimant librement son imaginaire autour de quatre thèmes scientifiques :

Le premier thème « animaux et bestiaires imaginaires » nous a conduits à L'Unesco et au Centre Pompidou.

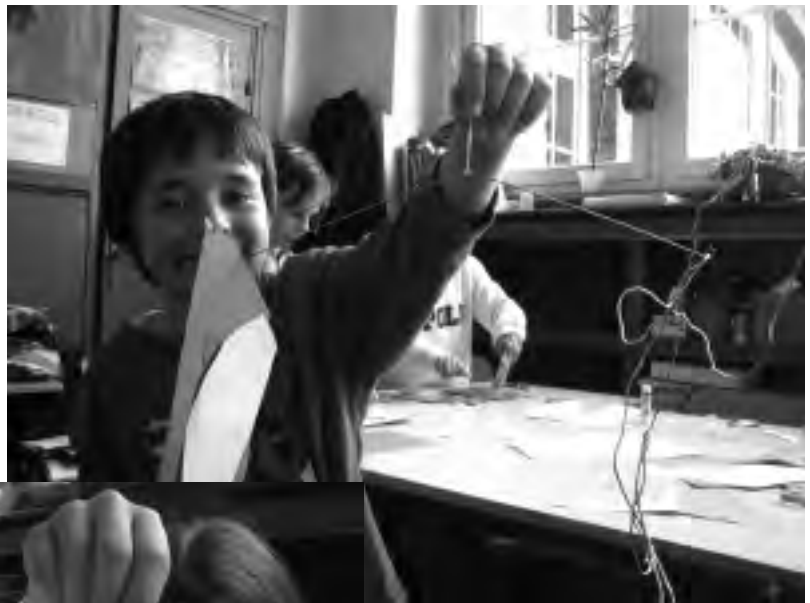
Premier atelier, les paysages imaginaires, comme *La Terre Labourée* de Miro, ont tout de suite inspiré nos élèves qui, à leur tour, ont volontiers construit un paysage lunaire, aquatique ou céleste à l'aide de calames et d'éponges, d'encre et de pinceaux chinois.

Deuxième atelier : Les frottages d'Ernst ont suscité l'envie de créer un animal imaginaire sous forme de « cadavre exquis », s'exerçant ainsi à « l'écriture automatique » avec une mine de plomb et diverses textures pour les relevés d'empreinte.

Le deuxième thème « corps et mouvement » nous a menés jusqu'aux œuvres de Calder et Giacometti. au centre Pompidou et à L'Unesco.

Premier atelier : les mobiles de Calder, en équilibre entre le plein et le vide, ont invité nos artistes en herbe à sculpter un personnage à l'aide de fil d'aluminium, de fils électriques gainés de couleurs, de cordes à piano et de pinces.

Deuxième atelier : les sculptures longilignes de Giacometti ont inspiré le groupe qui, à son tour, a modelé quantité de personnages dans l'argile rouge.



Le thème « l'eau dans tous ses états » a donné l'occasion à la classe de se rendre au musée d'Orsay et, à nouveau, au centre Pompidou pour y découvrir les réalisations plastiques de Monet et Francis.

Premier atelier : nos jeunes plasticiens ont mené des expériences variées sur l'eau en utilisant encres bleues, gouaches, pastels secs et à l'huile, éponges et eau.

Deuxième atelier : toujours dans le même but de créer l'illusion de l'eau par des effets plastiques, les élèves ont travaillé avec fusains, pastels secs et gras, pinceaux brosses et chinois sur papier Canson.



Le thème « végétaux et natures mortes » nous a logiquement menés jusqu'aux œuvres végétales au musée d'Art moderne de la ville de Paris et au jardin des Tuileries.

Premier atelier : les découpages-collages de Matisse ont naturellement poussé nos petits artistes à faire apparaître des feuillages sur papier Canson en prenant leurs empreintes et à les assembler tous ensemble pour réaliser une fresque.

Deuxième atelier : c'est au moyen de pointes, de pigments, de tampons encrueurs et de gaze pharmaceutique que nos graveurs ont monté bout à bout un arbre en plâtre sec, parfaite réplique végétale à la manière de Penone.



Projet « Science au jardin du Luxembourg »

Tout au long de l'année, nous avons observé, fait des relevés et des ramassages de végétaux, mené des enquêtes, des expériences et des interviews au jardin du Luxembourg que nous avons la chance d'avoir juste à côté de l'École.

Avec la collaboration scientifique de Thibaut et M. Roy de l'association Renard, pour la connaissance de la nature, nous avons appris à « regarder d'un autre œil », à affiner notre écoute pour mieux connaître et admirer ce précieux jardin public de la ville.

Équipés de matériel scientifique, notamment les jumelles pour observer précisément les oiseaux de Paris, nous nous sommes rendus à chaque saison au jardin et avons ainsi pu prendre conscience des changements en fonction des températures saisonnières.





Laurence Favre,
institutrice de 10^e

Projet fraternel et civique « Enfants et personnes âgées »

Depuis l'an 2000, nous poursuivons avec toujours le même enthousiasme et la même application notre projet civique et fraternel « Enfants et personnes âgées ».

Nous nous rendons régulièrement dans les maisons de retraite et associations du 3^e âge pour rencontrer les personnes âgées du quartier, leur témoigner affection et respect. Nous présentons des spectacles illustrant les différentes saisons, fêtes et événements qui ponctuent l'année pour un meilleur repérage dans le temps, des petits et des grands!

En classe, nous apprenons de nombreuses poésies et nous prenons soin de les réciter très fort pour que tous nos « vieux amis » puissent entendre le jour de la représentation. Avec la maîtresse, au jardin du

Luxembourg lorsqu'il fait beau et dans la salle polyvalente de l'École, nous inventons, construisons et répétons tous ensemble des chansons et des danses saisonnières.

En automne, habillés de jaune, orange, rouge, or et marron, nous avons choisi de présenter une danse sur les vendanges, la fabrication du jus de pomme et du vin, sur un menuet et une musique de Vivaldi.

En hiver, ce sont des danses de patineurs et de joueurs de boules de neige, sur des musiques de Tchaïkovsky;

Au printemps, nous avons mis au point des danses sur le thème des fleurs, des oiseaux et des couleurs.

En été, lorsque nous sommes allés rendre visite à « nos personnes âgées » pour la dernière fois de l'année, nous étions habillés

avec des tons vifs et chauds. Nos danses évoquaient les grandes vacances et « parlaient » de mer et de montagne...

À chaque rencontre entre nous, « les petits » et nos fidèles « amis de grand âge », la joie, le rire et de chaleureuses émotions sont au rendez-vous! Nous avons beaucoup de plaisir à nous retrouver au fil du temps et c'est une vraie chance pour nous, élèves de CE1, d'avoir des spectateurs aussi gentils et attentifs que les personnes âgées du VI^e arrondissement. Ils nous applaudissent très fort à chacune de nos présentations; de plus, les responsables de l'association et de la maison de retraite nous offrent de délicieux goûters... particulièrement appréciés de tous... surtout des plus gourmands d'entre nous!





Cécile Labarre et Laurence Favre,
institutrices de 9^e2 et 10^e1

Tutorat lecture

Pour renforcer le niveau de lecture de chacun, les plus grands élèves de 9^e lisent des livres de lecture adaptés au CE1, rédigent des questions précises sur les textes, les tapent à l'ordinateur.

Lorsque les fiches de lecture sont prêtes, les deux classes font des échanges : chaque élève de 10^e 1 commence par lire plusieurs fois à haute voix l'ouvrage avec l'aide de son tuteur ou de sa tutrice de 9^e 2. Il s'agit de lire correctement et de bien comprendre le texte. Les mots de vocabulaire, recherchés préalablement par les plus grands, sont expliqués

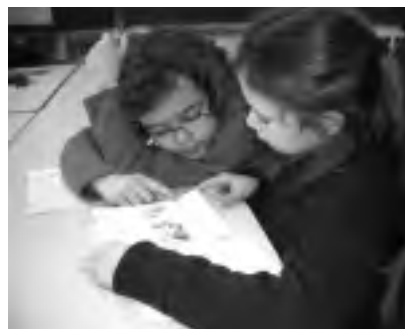
aux plus petits.

Ce travail constructif en lecture se déroule dans un climat amical et le rapport d'entraide entre les plus petits et les plus grands favorise l'évolution de tous !

Les progrès en lecture silencieuse et à haute voix des enfants de 10^e sont solidement soutenus par cet exercice hebdomadaire durant lequel chaque « petit » a l'occasion, dans ces bonnes conditions, de confier ses éventuelles difficultés ou doutes face à l'écrit.

Quant aux « grands », ils redoublent d'attention et assoient leurs compétences en exerçant ce rôle professoral qu'ils prennent à juste titre très au sérieux.

Depuis de nombreuses années que nous établissons ces ponts pédagogiques entre nos différents niveaux de classe, les résultats, tant sur le plan scolaire que du comportement, s'avèrent fructueux.



Classe de découverte « Nature, sport et patrimoine provençal »



Laurence Favre,
institutrice de 10^e1

En mai 2006, nous sommes partis à la découverte de la Provence! Au Domaine de Figanières, nous avons participé à de nombreux ateliers provençaux: fabrication de tapenade, hercier et plantes aromatiques, danses et chants provençaux, fresque, chasse au trésor et jeux d'orientation, etc.

Nous avons partagé quotidiennement d'agréables moments de vie collective: les temps de détente et de jeux libres dans le magnifique parc de notre centre, les petits-déjeuners, déjeuners et dîners tous ensemble réunis en terrasse, les grandes parties de jeux collectifs, les veillées diaporamas, films ou anniversaires, etc.

Avec Richard, notre passionnant guide de l'ONE, nous avons fait une promenade extraordinaire dans la forêt provençale: des jeux d'observation, des jeux sensoriels, des recherches d'éléments naturels sans oublier une prévention face au risque d'incendie, ont capté toute notre attention.

Une pratique régulière des sports liés à l'environnement a été organisée: le tir à l'arc, la randonnée pédestre, la pétanque, le mini golf, etc.

Des visites inoubliables nous ont fait admirer cette région: Draguignan et son théâtre, la verrerie, la célèbre poterie de Biot, le village de Figanières avec son jardin aux senteurs et son marché provençal traditionnel, le moulin à huile de Callas et enfin les grottes de Villecroze.

Nous remercions beaucoup nos accompagnateurs de l'École alsacienne, Gladys, Graziella, Nyounaï et Tharoui, qui ont été joyeux et enthousiastes, pleins d'humour et d'attention tout au long de ce séjour inoubliable!

Merci aussi au directeur et à toute l'équipe du centre de Figanières qui nous ont si chaleureusement accueillis.



* Fernand Pau,
archiviste

Des signes qui ne trompent pas ?

L'exploration des archives de l'École alsacienne, constituées par Maurice Testard à partir de 1953, se poursuit inlassablement.

Cet archiviste méticuleux a rassemblé dans des dossiers, des chemises ou sur de simples feuilles cartonnées des textes très divers qu'il a classés par ordre alphabétique, bien préférable pour nos recherches à l'ordre chronologique.

Dans la section réservée à d'anciens professeurs, il a relevé le nom de Victorien Arnould de Grémilly qui enseigna les lettres dans notre chère école de 1929 à 1936. Ce personnage avait retenu l'attention de l'archiviste car il était président du Comité International d'Astrologie (le C.I.A. en quelque sorte...). Pour la petite histoire il faut savoir qu'il habitait, rue Visconti, la maison où Racine mourut. Mais le plus important n'est point là.

Victorien Arnould de Grémilly se trouvait à la tête d'une classe de cinquième quand il eut l'idée d'étudier les thèmes astrologiques de ses jeunes élèves. Le moment est venu maintenant de citer ce que contient l'unique feuille trouvée parmi les vieux papiers.

«Prétextant une étude du calendrier romain, il demanda à chacun d'eux de traduire en latin la date et le lieu de leur naissance. Nanti de ces renseignements, il dressa des cartes du ciel. Constatation surprenante, les garçons s'étaient instinctivement groupés dans la classe par affinité de signes ou d'ascendants. Il ne lui restait plus alors qu'à employer les méthodes éducatives qu'exigeait leur thème : les placides, natifs du Taureau, dont la mémoire était bonne, encyclopédique, mais sans vue d'ensemble, et qui se révélaient patients mais colériques, devaient être stimulés par quelques flatteries et entraînés à la synthèse.

- Je parvins, dit Victorien Arnould de Grémilly, à capter l'estime des natifs du Cancer en leur parlant de leur mère et en favorisant leur goût pour le passé et l'Histoire...

- Et les résultats confirmèrent-ils vos espoirs? lui demanda quelqu'un.

- Je n'ai jamais commis une seule erreur. J'ai par exemple constaté que le Sagittaire rendait mes élèves aptes à l'étude des langues étrangères et de la philosophie; le Scorpion à celle de la médecine, de la chimie et de la métallurgie; Vénus, quant à elle, orientait ses natifs vers les arts, le commerce de luxe, la décoration, la mise en scène...»

C'est tout ce que nous révélera ce texte malheureusement incomplet et non daté. À quel signe, aurait-on aimé savoir, il conviendrait d'appartenir pour naviguer sur la mer des mathématiques et ne pas être du nombre des infortunés qui sombrent irrémédiablement dans les mètres cubes d'eau des problèmes de robinets. Glou, glou...

EN MARGE DU TEXTE
SUR VICTORIEN ARNOULD DE GRÉMILLY



* Romain Borrelli
et Valérie Faggiolo

Les nouveaux à l'École *

Ces dernières années les mouvements du personnel à l'École alsacienne ont été moins nombreux. Cette tendance sera très certainement contrariée dans les prochaines années, au moment où les enfants du « baby boom » partiront à la retraite !

Néanmoins, nous avons accueilli l'an dernier quelques nouveaux collègues. En EPS, Jean-Pierre Sarge nous ayant quitté pour une retraite que nous savons active, Pierre Fachena, ancien CPE à l'École et que nous ne présentons plus, est revenu parmi nous. En anglais, Elisabeth Chapiro a remplacé Anne-Marie Baudon. En philosophie, Jean-Marie Catonné ayant cessé d'exercer, Marcos Vargas, lui aussi ancien de l'École, y est à présent professeur de philosophie. Il nous en dit plus sur son parcours dans les pages suivantes. À l'intendance, le développement de l'équipement informatique de l'École a nécessité le recrutement d'un second informaticien, Christian Krikor, que nous avons rencontré. Au Petit Collège, nous saluons l'arrivée définitive de Julie Moneyron (professeur des écoles) qui a livré ses premiers sentiments à Valérie Faggiolo.

Et comme chaque année, les absences liées à des maladies, à des formations et à des maternités ont permis à l'École d'accueillir pendant quelques semaines ou quelques mois des nouveaux collègues. Nous ne pouvons les citer tous mais nous les saluons à travers ces quelques lignes.



Rencontre avec Marcos Vargas, professeur de philosophie

R. Borrelli : Pouvez-vous nous retracer brièvement votre parcours professionnel ayant précédé votre arrivée à l'École ?

M. Vargas : Mon parcours professionnel – très brièvement – est le suivant : j'enseigne depuis 1998 la philosophie avec le plus grand plaisir et j'ai eu l'occasion de fréquenter plusieurs établissements avant de me fixer, je l'espère pour longtemps, à l'École alsacienne. Auparavant, durant mes longues années d'étude j'ai travaillé pour l'École en tant que surveillant et gardien de loge, ce qui m'a permis de connaître cet établissement et de l'apprécier.

R.B. : Percevez-vous différemment l'École maintenant que vous y travaillez en tant que professeur, et non plus en tant que surveillant ?

M.V. : Maintenant que j'y travaille en tant que professeur je ne perçois pas l'École si différemment qu'autrefois. Disons que j'avais tendance à fréquenter les surveillants de cantine un peu plus qu'à présent, mais j'entretenais déjà des relations amicales avec un certain nombre d'enseignants ou d'adjoints d'éducation. Le fait que j'y sois resté très longtemps y est pour quelque chose, les lieux et les gens me sont familiers ainsi que « l'esprit » de l'École. Lorsque je suis arrivé en septembre, le jour de la rentrée du personnel, j'ai été accueilli très chaleureusement et me suis senti le bienvenu, ce qui pour un nouveau boulot est plutôt rare...

R.B. : La philosophie est une matière particulière : les élèves n'en ont jamais fait avant, et pour la grande majorité n'en feront plus après ! Est-ce que cela

a une conséquence sur votre enseignement ?

M.V. : La philosophie est en effet une matière particulière, mais pas seulement parce qu'on ne l'enseigne qu'en terminale. Il faut s'efforcer d'en faire une discipline scolaire autant que possible, pour la rendre accessible aux élèves d'une part, et l'évaluer scolairement d'autre part, mais il me semble que cette matière résiste quelque peu à cet effort. En effet, elle touche, selon moi, à l'essentiel, qui consiste dans une pensée libre et aiguisée, toujours curieuse, jamais dogmatique et qui permet de donner un peu de sens au monde qui nous entoure. Vaste programme, difficile et exigeant, un brin idéaliste peut-être, mais il faut l'assumer. Le fait que les élèves n'en feront, pour la plupart, qu'une année a bien évidemment une incidence sur ma manière de l'enseigner : je fais tout pour les en dégoûter, et ceux qui restent, ceux-là seulement, auront une chance de devenir philosophes plus tard... Non, en réalité je m'efforce de les y intéresser autant que possible en espérant qu'ils auront la curiosité de pousser le bouchon un peu plus loin, en lisant les auteurs par exemple, ce qui n'est déjà pas en soi une tâche aisée.

R.B. : Le philosophe est souvent associé voire assimilé à un sage. Revendiquez-vous ce titre ?

M.V. : Le philosophe est souvent assimilé à un sage parce qu'on lui prête un savoir qu'il n'a pas. En fait il recherche la sagesse (philosophia = amour de la sagesse), ce qui signifie qu'il n'en n'est pas doté. Cette quête peut n'avoir jamais de fin dans la vie d'un homme. Personnellement, je m'efforce de persévérer dans mon être, d'accroître ma puissance d'exister, autrement dit, d'être heureux autant que possible. Je ne revendique pas le titre de sage et il n'y a de toutes façons pas de sages auto-proclamés.

R.B. : Nous sommes dans une période électorale. Si vous deviez faire « plancher » les candidats sur votre



matière, quel sujet choisiriez-vous ?

M.V. : Si je devais faire « plancher » les candidats sur un sujet de philo, je leur donnerais probablement le suivant : « Faut-il préférer une illusion réconfortante à une vérité qui dérange ? »

Rencontre avec Christian Krikor, informaticien

R.B. : Vous êtes informaticien, quel a été votre parcours professionnel qui vous a conduit à exercer vos fonctions ?

C.K. : Après quatre années d'alternance dans la maintenance informatique, la sécurité et l'administration des réseaux locaux d'entreprises, j'ai obtenu un poste dans un centre d'examens. J'avais pour charge l'organisation et le déploiement de l'équipement informatique permettant le passage du Toefl (concours d'anglais mondialement reconnu).

C'est suite à ce poste que je me suis présenté dans les structures scolaires.

R.B. : Est-ce la première fois que vous exercez dans une structure scolaire ?

C.K. : Oui, c'est la première.

R.B. : Est-ce que le fait de travailler à proximité des élèves et avec des professeurs modifie votre approche professionnelle ?

C.K. : Tout à fait, l'approche que l'on a dans ce genre de contexte change énormément de celle que l'on peut avoir dans une société privée. On est moins soumis à des impératifs économiques : ici l'informatique n'est pas indispensable pour les élèves, il s'agit d'un complément d'enseignement. La présence d'élèves et de professeurs rend l'approche plus pédagogique et humaine.

R.B. : Après quelques mois parmi nous, comment percevez-vous l'École ?

C.K. : J'ai tout de suite trouvé l'école accueillante. J'ai aussi été agréablement surpris par l'ambiance « familiale » que j'ai perçue : le fait que certains élèves soient aujourd'hui devenus professeurs ou membres de

l'administration laisse à penser que malgré sa taille, l'école peut être vue comme un « petit cercle ».

Enfin, sur le plan informatique, j'apprécie les moyens mis à ma disposition pour mener à bien mes missions.

R.B. : Pouvez-vous brièvement nous décrire vos missions ?

C.K. : À l'origine, j'avais pour charge de réorganiser l'informatique du laboratoire multimédia afin qu'il soit exploité au mieux. Aujourd'hui j'y assure quotidiennement la maintenance et la gestion du matériel et des logiciels. Je forme également les professeurs de langues aux divers outils linguistiques mis à leur disposition et j'assiste à certains de leurs cours pour prévenir et remédier aux éventuels problèmes.

Parallèlement, je m'occupe du bon fonctionnement du parc informatique pédagogique (maintenance, support utilisateur, administration réseau...).

Interview de Julie Moneyron, professeur des écoles au Petit Collège.

Valérie Faggiolo : Julie, quand êtes-vous arrivée à l'École alsacienne ?

Julie Moneyron : Je suis arrivée à l'école fin novembre 2005. J'ai remplacé Cécile Dréan jusqu'aux vacances de Noël, puis j'ai effectué un autre remplacement en 8^e, tout au long du second trimestre.

V.F. : À quels niveaux avez-vous déjà enseigné ?

J.M. : J'ai enseigné quatre années auprès de CE1 et deux années auprès de CM1.

V.F. : Où avez-vous débuté votre carrière ?

J.M. : Le premier poste que j'ai eu se trouvait à Caluire-et-Cuire, près de Lyon. Il s'agissait d'une école bilingue. J'avais en charge deux classes, une de CE1 et l'autre de CM1, pour le français, les mathématiques et le sport. J'avais chaque classe une semaine sur deux.

La deuxième semaine, ils étaient avec leur professeur d'anglais avec lequel ils faisaient le reste du programme mais en anglais.

V.F. : Quels sont, pour vous, les attraits du CE1 ?

J.M. : Ce que j'aime en CE1 c'est l'intérêt grandissant que portent les enfants au monde qui les entoure. C'est un intérêt plus poussé, plus construit. C'est un âge où les enfants aiment partager, faire découvrir aux autres leurs centres d'intérêt.

Et parallèlement à cette ouverture aux autres, ils apprécient encore et toujours les petites histoires qu'on peut leur lire en fin de journée.

V.F. : Quel est votre meilleur souvenir en classe ?

J.M. : Une année, avec des CE1, nous avons eu un projet autour des enfants dans le monde. Ce projet s'accompagnait de lecture de livres mettant en scène des enfants d'autres cultures. Un de mes élèves, Samuel, qui était en échec, s'est attaché à un des personnages africains. Il était impatient d'en découvrir les aventures.

Mon plus beau souvenir, c'est quand quelques semaines plus tard, il nous a apporté en classe son premier livre : son papa venait de le lui offrir, et lui, découvrait le plaisir de lire.

V.F. : Et évidemment, le pire ?

J.M. : Le jour d'une inspection. J'avais prévenu les enfants que « quelqu'un » viendrait dans la classe pour voir comment je travaillais, ainsi que comment eux travaillaient. Une de mes élèves s'est mise à pleurer très violemment pendant cette inspection. Son émotivité avait sûrement accordé une importance démesurée à cet homme.

Il a fallu que je gère mon stress et ses pleurs...



Palmes
10 janvier 2007

Jean-Pierre Hammel

Lise Grivois

Madame la présidente, ma bien chère amie,

certains pensent que les Palmes académiques sont une récompense strictement professionnelle. Ne nous enfermons pas dans ce qui ressemblerait à du communautarisme. D'autres pensent que les décorations sont des hochets sans aucun intérêt et qu'ils n'en voudraient pour rien au monde...

Mais vous, Lise, vous possédez cette qualité, rare et d'autant plus appréciée, de savoir vous réjouir en toute simplicité en voyant ce ruban violet matérialiser l'estime que vous vaut votre dévouement et l'affection que vous procure la qualité de vos relations humaines.

Et je vous donne absolument raison! Parce que c'est exactement ce qui s'est produit: certains ont voulu que leur estime et leur affection soient matérialisées. Ceux-là, qui sont les plus proches témoins de votre activité, toute bénévole, au service de l'École, sont sensibles à votre compétence, à votre fidélité, à votre désir de maintenir et d'accroître les qualités spécifiques de l'École et sensibles aussi à votre bonne humeur et à votre gentillesse qui ne se démentent jamais. Ils sont à même de mesurer la chance immense dont bénéficie l'institution. Comment ont-ils réagi? En cherchant à vous faire plaisir. Vous connaissant, ils se sont dit que ce serait une joie pour vous de recevoir la preuve que votre présence à la présidence du conseil d'administration est hautement appréciée. Et ils ont fait la démarche qui aboutit aujourd'hui. Ceux d'entre eux qui sont ici ce matin sont souriants. Ils ont le sentiment d'avoir vu juste.

Il y a aussi ceux qui vous connaissent moins, ou qui ne vous connaissent pas. Alors si vous

le permettez, je vais vous présenter à eux.

Je passerai rapidement sur votre origine canadienne et sur vos qualités reconnues d'éminente psychiatre, en insistant pourtant sur le fait que votre vie professionnelle aussi se déroule depuis ses débuts au service des autres.

Mais venons-en à la dimension «alsacienne» de votre parcours. Notre première rencontre dans cette école remonte à un nombre d'années fort respectable, tellement respectable que je le laisserai bénéficier d'un anonymat salutaire. La suite est évidente: il ne vous était pas possible de suivre attentivement les scolarités de Patrice, puis de Jean-Philippe, puis d'Anne-Geneviève et enfin de Frédéric sans de fréquentes visites aux autorités du moment... J'en ai eu ma large part et je suis loin de m'en plaindre. C'est au cours de ces nombreuses rencontres que j'ai appris à vous connaître, donc à vous apprécier. C'était un bon calcul. En effet, les années passant, il a été facile de faire bon ménage avec la déléguée de classe, puis avec la présidente du comité des parents, avant de voir arriver un nouveau membre du conseil d'administration, puis sa présidente.

Comme quoi votre compagnonnage avec l'École est une longue, longue histoire, une histoire pratiquement ininterrompue et une histoire heureuse. Rien d'ailleurs ne dit qu'elle soit près de s'achever. Après tout, vous avez été une mère d'élèves et la logique est qu'après avoir été mère on devienne grand-mère... Alors des Grivois à l'École alsacienne, on en verra sans doute encore... et peut-être serez-vous un jour présidente du comité des grands-mères d'élèves?

En attendant, permettez-moi de me déclarer heureux et honoré d'avoir à épingler, en bonne place, ce ruban violet, porteur d'une paire de palmes symboliques, chargé de dire à la chère amie que vous êtes l'affection qu'on vous porte et à la présidente que vous êtes aussi tout le respect admiratif que l'on tient à vous témoigner. Lise Grivois, au nom du ministre de l'Éducation nationale et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais chevalier de l'ordre des Palmes académiques.

Palmes académiques

Il est vrai que mon destin personnel est lié à celui de l'École alsacienne depuis 1969, date de l'entrée de mon fils aîné au Petit Collège. trente-huit ans, c'est un bail.

Ma priorité dans la vie a toujours été ma famille, en second mon métier, à huit ans, je voulais déjà être médecin.

On peut se demander, quelle motivation secrète m'a poussée à prendre de plus en plus de responsabilités dans les affaires de l'École. Pourquoi l'éducation et l'enseignement étaient-ils devenus partie prenante de mon quotidien.

Au début, bien sûr, le bien-être des enfants que j'avais confiés à cette maison, donc celui de tous les enfants de l'École et de leurs familles, m'a fait passer de déléguée de classe à membre du comité des parents puis à la présidence de celui-ci.

En second lieu, les amitiés que j'ai pu établir avec certains d'entre vous. Avec quatre enfants pendant vingt-cinq ans, peu d'enseignants leur ont échappé. Mon estime profonde, mon admiration pour leurs qualités humaines et professionnelles m'ont amenée à m'investir pour apporter ma modeste contribution au mieux-être de ceux qui travaillent ici. J'ai donc mis les qualités de médiateurs que l'on voulait bien me reconnaître au service de la résolution des diver-





Madame la Présidente, monsieur le Directeur, chers collègues et amis,



ses crises qu'a connues l'École durant mes mandats.

J'ai aussi profité des qualités pédagogiques de certains d'entre vous ; en particulier Jean-Pierre Hammel. Au moment d'accepter chacune des responsabilités qui sont devenues les miennes, j'ai douté de mes capacités à occuper ces postes. Je me suis alors tournée vers le censeur : je savais comme nous tous que son éthique personnelle entièrement tournée vers le bien de l'École l'amènerait à me dire la vérité avec sa franchise qui pouvait parfois être un peu abrupte.

C'était donc tout naturellement à lui qu'il revenait de me remettre ces palmes.

Il me reste une chose à vous confier, pour quoi cet intérêt qui ne se dément pas maintenant que je n'ai plus d'enfants à l'École depuis bien longtemps. En dehors du devoir de reconnaissance que j'ai envers vous tous pour m'avoir aidée à les élever selon les principes que je partage avec vous.

Je suis la petite dernière d'un père qui avait cinquante-neuf ans à ma naissance. Je n'ai

donc pas connu mon grand-père paternel. Il était instituteur de village. Celui de Pointe Gatineau, un petit village de bûcherons au nord d'Ottawa. Ceux qui ont connu Félix Leclerc se rappellent peut-être une de ses chansons *la drave* qui raconte la descente des billots sur la rivière au moment du dégel. Les bûcherons, après avoir passé l'hiver dans les forêts, accompagnaient les arbres coupés que l'eau charriait vers le village à la jonction de la rivière Outaouais où se trouvaient la scierie et la fabrique d'allumettes. Félix Leclerc parle du gros Cousineau sans que je sache s'il s'agissait de mon père, de mon grand-père ou de mon grand-oncle tous hommes de grande force physique et de corpulence imposante.

Le village était donc sans homme à part le curé et le bullé (équivalent du shérif) durant presque tout l'hiver d'où l'importance de l'instituteur. Mon grand-père était seul pour tout le primaire avec une religieuse qui s'occupait des plus petits. Mon père se souvenait avoir été victime de sa sévérité, pour preuve de son impartialité bien sûr.

Ma grand-mère maternelle était aussi institutrice pendant les trois ans qui ont précédé son mariage. Elle avait également deux sœurs religieuses enseignantes pour les jeunes filles « sourdes et muettes » comme l'on disait à l'époque.

Comme vous le voyez, avec un pareil atavisme, je ne pouvais pas ne pas m'intéresser à l'éducation et à l'enseignement.

Je suis très fière de cette distinction, très émue de la recevoir et je remercie ceux qui m'ont permis de l'obtenir ; je voudrais la dédier à cette génération qui m'a précédée et qui a œuvré avec de modestes moyens à la transmission du savoir pour tous.

les Palmes, une reconnaissance qui sous-entend la confirmation de votre art pédagogique lequel repose sur la transmission d'un savoir, d'un héritage. Mon arrivée en 1974 et non pas avant la guerre de 14 comme le diffuse bêtement mon petit camarade Philippe Giet, a été précédé d'un séjour dans un établissement où je lisais sans peine dans le regard des autres que j'étais porteur d'une discipline qui embarrassait plus qu'autre chose. À l'École alsacienne, rien de tel. Les différents directeurs qui se sont succédé ont tous apporté un soutien sans faille à ma discipline. Tant ils étaient persuadés que la pratique sportive est une valeur reconnue et incontournable.

Préserver la motivation et le rêve des élèves, renforcer leur confiance, voilà les objectifs prioritaires.

Il y a quelques années, un sondage faisait ressortir que l'éducation physique arrivait en tête des disciplines enseignées dans les établissements scolaires. Mais pour mener à bien une telle mission, encore faut-il être crédible.

J'en ai déduit, après une profonde réflexion, que le principal outil de la réussite était la fraîcheur et la jeunesse. Le danger, rapidement identifié : s'enliser dans le quotidien qui conduit à la perte de l'envie d'enseigner pour aboutir plus tard au renoncement.

D'où la naissance de cette angoisse : comment rester performant alors que l'horloge tourne aussi vite et que nos nuits sont tarabitées par cette problématique sans fin ; comment préserver un enseignement de qualité, accepté par les élèves.

L'épilogue de tout cela, je l'ai vécu par hasard



Louis Hamon



Bien cher Jean-Pierre,

chez Paulo, un bienfaiteur de l'humanité, alors que je partageais une bouteille d'eau de Vichy avec mon vieux complice Louis Hamon. « Jean-Pierre – me dit-il – tu seras toujours un passionné grâce à cette foi que tu t'imposes au quotidien. Tu n'as rien à craindre. »

Vous comprendrez maintenant pourquoi je tenais à ce que ce soit Louis Hamon qui me remette les palmes.

Je terminerai en m'adressant à mes ex-collègues de gym pour leur dire ceci :

« Vivez pleinement votre passion en sachant qu'elle est utile, que l'éducation physique n'est pas un caprice et qu'il n'est pas impossible que vous rendiez heureux certains de vos élèves. »

ne le prenez pas mal, mais savez-vous qu'aujourd'hui les Palmes académiques font plutôt sourire ?

Le mot palme lui-même ne fait-il pas rêver à quelque maigre dattier berçant au vent une rame desséchée à l'orée d'une oasis perdue aux confins du désert ?

Quant au mot académique ne renvoie-t-il pas aux plumitifs bicornes du vieil Institut ? Oui, tout cela fait un peu désuet, Daudet, Pagnol. On imagine un sous-préfet accourir des champs pour décorer sous un préau un

vieux maître d'école en bégayant un discours aussi plat que le mien.

Certes, il y a des distinctions plus hautes, plus nobles, mais elles sont réservées à ceux qui ont mérité de la République pour avoir assuré avec succès de hautes fonctions, accompli des missions périlleuses, voire des actes héroïques.

Oui, à ceux qui ont hautement mérité de la Patrie on accorde la Légion d'honneur.

Mais, mon cher Jean-Pierre, restez modeste, vous n'êtes ni Alain Delon, ni Pascal Sevran, encore moins Line Renaud.

La valeur d'une distinction se mesure à l'aune de la valeur de celui ou de celle à

qui on l'accorde.

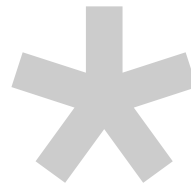
Par corollaire, suivez bien mon raisonnement, comme les Palmes académiques ne suscitent pas la convoitise des courtisans, elles sont le plus souvent amplement méritées. Je n'ai pas besoin de souligner, mon cher Jean-Pierre, que tel est votre cas.


Je ne ferai pas le catalogue de toutes vos qualités. Tout le monde les connaît. Un petit rappel malgré tout : une extrême sensibilité politique de droite, un sens militaire de la discipline, excellent maître, très bien noté de ses supérieurs. Par ailleurs excellent mari, excellent père, excellent amant. C'est donc bien pour tout cela, sans parler du reste, que vous méritez cette académique distinction.

Car vous voilà distingué. Distingué veut dire qu'on est vu. Enfin on vous voit. Cela fait plaisir de savoir qu'enfin on est remarqué. À ce propos, je préfère distingué à décoré. Décoré, cela fait sapin de Noël, vitrine de grands magasins.

Distingué, cela fait élégant. Vous voilà chic. Mais surtout, distingué veut dire qu'on est reconnu par ses pairs et cela fait normalement plaisir d'être reconnu au terme d'une longue carrière. Aussi ne boudez pas cette joie que nous partageons avec vous en ce jour. Célébrez-la, fêtez-la. Invitez-moi ce soir à la Closerie, à la Coupole, comme vous voudrez, je ne suis pas difficile, et là, le coude levé, le verre à la main, nous dégusterons des dattes à l'ombre de nos palmes !





 Evelyne Benso,
adjointe d'éducation

Pour le départ de Françoise Hardy

Très chère Françoise, la vie sociale, tu le sais, c'est extraordinaire. Chacun sait que le milieu professionnel en fait très largement partie, et notre vie professionnelle, de par la nature même de notre travail, nous amène à découvrir les gens, à aller à leur rencontre.

C'est donc grâce à l'École, à notre école, que je t'ai rencontrée, Françoise. Quelle belle rencontre!

Je ne vais pas ici retracer tes quinze années passées à l'École. J'aimerais plutôt évoquer ce qui m'a, ce qui nous a le plus marqué.

Tout d'abord, parlons de tes contacts avec ceux qui sont les premiers au centre de nos préoccupations : les élèves. Tu sais être proche d'eux, toujours à l'écoute, toujours à les observer, analysant leur comportement et cherchant à dialoguer avec eux. Tu les entends, tu les conseilles, tu es l'adulte, douce et ferme à la fois, jamais dupe, et déterminée à les faire réfléchir quand, par exemple, leur comportement dérape un peu, ou encore quand ils ont des mots trop durs envers d'autres. Quand certains sont dans la peine, tu sais aussi leur adresser un mot réconfortant, un sourire.

Ces élèves, je sais qu'ils vont te manquer. Beaucoup. Ils étaient au cœur de ton travail.

Alors, on va vite passer sur les quelques côtés du travail purement administratif, avec tes fameux petits « ratés » informatiques qui, en réalité, je te le dis Françoise, et tu sais que je suis sincère, ne sont pas bien graves, vraiment pas bien graves du tout. La vie ne se limite pas à un écran et à un clavier d'ordinateur, et bien heureusement, ici, à l'École, on trouve toujours un copain ou une copine pour expliquer ou rappeler quelques petites « manips » somme toute très basiques. L'ordinateur, ce n'est pas ton truc, et alors ! et je dirais même, et tant mieux !

Ce qui m'importe aujourd'hui, c'est Françoise, la belle, de l'extérieur, oui, toujours fraîche et élégante – car la beauté n'est pas l'apanage de la jeunesse – mais aussi et surtout belle de l'intérieur. Françoise, l'humaine, celle qui a toute sa place dans cette école qui défend de vraies valeurs.

Françoise, toujours droite dans tes bottes, fidèle à tes convictions, toujours l'esprit vif et critique.

Françoise, celle qui s'intéresse à ce qui l'entoure, de près, de loin, toujours curieuse de tout, lisant, allant aux spectacles, aux expos. Françoise qui se cultive et qui, généreusement, aime faire partager ses découvertes.

Et puis, il y a Françoise, la sage, la sereine. Et quand la santé t'a malheureusement joué de vilains tours, tu as su te mettre à l'écoute de ton corps et de ton esprit. Et cette sérénité, cette sagesse, et ton courage, t'ont permis de gagner, pour nous revenir plus forte encore.

Et aussi Françoise la copine, la gentille, la sensible, qui écoute, prend du temps pour nous, qui conseille, qui fait partager ses

expériences. Françoise, tu ne côtoies pas les gens, tu les vois, tu les écoutes, et surtout tu les entends.

J'ai aussi découvert la femme, la maman, la grand-mère dont le visage s'illumine, dont les yeux brillent quand elle parle de ses deux merveilles de petites-filles. Une femme qui savoure, déguste le bonheur qu'apporte l'amour d'une petite-fille, qui s'étonne devant les progrès de Maud et d'Eléonore, devant les différences de ces deux petits-enfants-là, devant leur évolution.

Aujourd'hui, Françoise, c'est ton dernier jour à l'école. Oui, mais alors maintenant : (Catherine) qui dira à nos chères têtes blondes de s'installer quatre par table en permanence ?

(Maryline) qui fera rire les copines en faisant déborder de tous les côtés les fameux choux à la crème de notre chef cuisinier, tant elle les croquait avec gourmandise ?

(Anne) qui attendra le « rituel » du bain moussant du midi ?

(At) qui me dira tous les matins « alors, mon chéri, comment ça va aujourd'hui ? »

Oui Françoise, on est triste de te voir partir, mais comme tu nous as transmis un peu de ta sagesse, on est rassuré de savoir que tu sauras rendre tout ce temps libre passionnant et riche.

Pour conclure, je dirai une pensée récente de notre Directeur : « il faut, à l'École, des différences, et il faut les respecter. C'est grâce aux différences entre les gens que l'École fonctionne ».

Tu es Françoise, et on t'aime. reste Françoise, car pour nous, tu es une grande dame.

de gauche à droite :
Jean-Marie Catonné,
Jean-Pierre Sarge
et Pierre de Panafieu



✱ Philippe Giet,
professeur d'EPS

Pour le départ de Jean-Pierre Sarge

Ce jour tant redouté est arrivé, Jean-Pierre Sarge nous quitte pour d'autres horizons, trop tôt, beaucoup trop tôt. Depuis qu'il m'a annoncé son départ un matin brumeux d'hiver, il ne se passe pas un jour sans que je m'interroge : comment vais-je faire sans lui ? Car l'école pour moi c'est Jean-Pierre, ils sont indissociables.

L'école perd un enseignant de grande valeur. L'EPS perd un professionnel de grande classe, un maître à penser et à agir. Moi, je perds un ami, un père.

Que je vous conte notre première rencontre : un jour de juin, convoqué par M. Fuchs, Jean-Pierre se présente à moi l'air goguenard, le sourire en coin il va me juger, me jauger, je le sais ! Échange de poignées de main (à la sportive les yeux dans les yeux), nous discutons, nous échangeons, je le découvre, je l'aime déjà. Clôturant la visite de l'École, il me regarde profondément et, tel Napoléon à Austerlitz, il me tapote l'épaule et me dit : tu me plais toi ! le pacte était scellé, nous étions destinés à ne plus nous quitter.

Vous le savez comme moi, Jean-Pierre fait partie de ces personnages charismatiques que l'École a souvent recueillis et nourris en son sein : on l'adore ou on le déteste, n'en doutez pas je fais partie des premiers. Avec lui pas de demi-mesure, M. de Panafieu a noté son élégance (n'est-il pas, avec sa crinière grisonnante le Richard Gere de l'École ?) je vous parlerai moi de son éloquence, de sa verve ; son langage est direct, vif, coupant, piquant, ironique, de mauvaise foi parfois : je l'admire. Quand il ne dit rien, il dit beaucoup ; un regard, une mimique suffit : il déstabilise, il gêne, il domine, il apprivoise aussi bien les mots que les gens ; beaucoup ici s'interrogent encore : est-il sérieux ? blague-t-il ? le mystère persiste.

Certains diront qu'il est méchant, moi je dirai qu'il est libre. Ne nous a-t-il pas dit un jour après un repas bien arrosé : la liberté c'est ne pas chercher à se faire aimer.

Tout est dit.

Plus il est libre plus on l'aime.

Jean-Pierre reste, malgré toute sa culture et son esprit de fin lettré, un prof de gym, un prof à l'ancienne dont la gouaille et les remarques acerbes ont traumatisé ou ravi des générations d'« élèves » : n'est-il pas l'inventeur de « nains de jardin », « raquignoches » et autres sobriquets ?

Autre anecdote, au gymnase 128 ; trois clas-

ses de 6^e, nous ne savons que faire, il intervient ; « laissez-moi faire » et d'un seul bond (il reste encore très agile pour son âge) le voilà debout sur une table et d'une voix à la Bérurier il amorce un « Jacques a dit » devant nos yeux ébahis : imaginez le regard surpris et dépité des élèves, et bien croyez-le ou non les trois classes ont joué au « Jacques a dit » une heure durant. C'est ça Jean-Pierre : la dérision ; l'anticonformisme, l'élégance dans le geste et la précision dans le verbe.

Je pourrais vous parler de lui des heures durant mais tout a une fin ; l'émotion va nous, pardon, va me submerger (et oui j'ai la larme facile) ; Jean-Pierre, tes trente-deux années à l'École s'achèvent, ton objectif est atteint : tu es un grand, un très grand professeur de l'Alsacienne et un grand homme, et tu entres désormais dans le panthéon de l'École, je te le promets je vais harceler M^{me} Morin et M. de Panafieu pour qu'un gymnase ou le court de tennis porte ton nom.

Voilà tout est dit, mon ami tu nous quittes mais tu resteras dans le cœur et le souvenir de beaucoup et surtout dans le mien : Jean-Pierre je t'aime, et ce n'est, je l'espère, qu'un au revoir.



Richard Sack,
professeur de français

Pour le départ de Jean-Marie Catonné « noix de coco hivernale »

Mon cher Jean-Marie, chers collègues,
Je m'apprête à vous faire des révélations inouïes sur l'homme que vous avez devant vous et qui – ça y est – est autorisé à jeter l'éponge, dirions-nous si nous étions sur un ring, mais nous sommes dans une école, alors nous dirons qu'il quitte la classe, qu'il laisse ses manuels en pâture à ses jeunes successeurs, qu'il déserte pour toujours les conseils de bulletins, les réunions pédagogiques, les dîners contacts, les voyages scolaires, la salle des profs, qu'il aura marqué d'une indélébile empreinte.

Mais, laissons là les épanchements un peu trop lyriques, et tentons de retracer l'incroyable parcours d'une personnalité complexe, extravertie et pudique, risquons un « portrait volé », selon un plan dialectique, pour lui complaire, en trois parties : l'homme, le professeur et l'artiste.

L'HOMME

Il naît à Paris en 1941, en pleine tourmente, il ne le sait pas encore, mais c'est ce qui déterminera son goût pour l'Histoire, les histoires, devrais-je dire. C'est un bébé jovial et chevelu. Depuis, le cheveu s'est étonnamment raréfié, stigmate de la sagesse et des ravages du savoir. Le parcours de l'enfant mérite un bref aperçu : d'abord la communale, puis le collège, l'élève commence à se manifester par une certaine indocilité, une curieuse réticence à l'étude à tel point que ses professeurs se demandent s'il ne conviendrait pas de songer pour lui à une entrée anticipée dans la vie active, qu'importe, il

entre au lycée Montaigne en seconde d'où il sera exclu à la fin de l'année scolaire pour indiscipline et manque de travail, il fugue même à plusieurs reprises pendant cette année, il erre dans Paris « libéré » songeant à son avenir, faisant la sortie des écoles pour filles, bref, il choisit la marginalité, ses parents sont désespérés. « Puisque c'est comme ça, tu iras à l'École alsacienne ! ». C'est ainsi qu'il poursuit son chemin chaotique. Il entre à l'École alsacienne et l'adolescent se délecte de l'aubaine inattendue qui lui est offerte. C'est un lycée mixte ! moderne quoi ! Le premier qu'il fréquente. On peut comprendre dans ces conditions comment l'esprit du jeune Caton, tel est son surnom, s'égare sur le galbe des hanches de ses camarades, la courbure de leurs seins, leurs minauderies séductrices. L'envoûtement est immédiat, il vit ses premières idylles de manière endiablée et risque une fois de plus la porte parce qu'il se montre plus sensible aux arguments de la gent féminine qu'à ceux de ses professeurs, comme quoi le monde est injuste ! C'est à cette époque qu'il découvre à la fois le *Don Juan* de Molière et les *Mémoires d'un jeune don juan* d'Apollinaire et qu'il décide d'étendre ses conquêtes amoureuses à toute l'École, un vrai rêve romantique, mais un jeune concurrent semble s'être fixé le même défi et lui fait ombrage, il répond aux énigmatiques initiales de JML : leurs rapports restent courtois et distants, chacun défend avec ferveur son territoire, une lutte sourde divise nos deux éphèbes et notre héros en guise de suprême humiliation, lors d'une fin d'après-midi de printemps, dans le gymnase Charcot désert ravit perfidement la dulcinée de son rival. Il ne lui pardonnera jamais tout à fait. Le temps passe, jeunesse se fait et à force d'admonestations et d'abnégation personnelle, le jeune Catonné se met à manifester un goût pour l'étude, sa libido s'apaise ou plutôt est rappelée à l'ordre par l'imminence du baccalauréat. Il est reçu en effet et va user ses fonds de Levis sur les bancs de la Sorbonne où il décroche une double licence d'histoire et de philosophie. La vraie vie commence, les premiers boulots, les virées avec les copains, les filles, les déconvenues sentimentales, puis survient plus tard le grand amour, qui a nom Françoise, pour toujours. À ce propos, il dira : « ce n'est pas moi qui

suis allé à la Suisse, c'est elle qui est venue à moi ou... en moi... », je cite de mémoire. Vous connaissez la suite : le mariage duquel naîtront plus tard deux charmants bambins. Auparavant, Jean-Marie avait effectué son entrée dans la carrière professorale moins d'un an avant les événements de Mai 68.

LE PROFESSEUR

Ironie du sort, à la rentrée scolaire 67-68, Jean-Marie Catonné retrouve son ancien lycée où il va désormais exercer les fonctions de professeur de philosophie, mais aussi d'histoire, de français et occasionnellement de latin (monsieur est polyvalent, figurez-vous, un humaniste, un vrai, « une tête étoilée »). Son intégration est rapide, quelques ténors futurs et joyeux lurons d'alors le prennent sous leur coupe, l'initient aux arcanes de la réussite pédagogique : peu préparer ses cours, faire beaucoup la fête. L'enseignement de la philo, des lettres ou de l'histoire est avant tout une histoire de copains, vous l'avez compris, une aventure collective, un parcours initiatique, un jeu de rôles... tout ça n'est pas très sérieux, quoique ? Ses errances lui permettront d'acquérir le recul nécessaire à son enseignement, lui montreront le *tao* que nombre de générations d'élèves suivront. En clair, que dire de son enseignement ? Les élèves semblent avoir retenu le maître de l'aphorisme et de l'humour, prodigue en conseils multiples, si l'on en croit le petit florilège qui suit :

Métaphysique – « À trois heures, je corrige les contrôles de latin. Ça me prend vingt-deux minutes, vingt-trois minutes au plus. Après, je suis livré à moi-même et à mes fantasmes. » Historien – « Daladier s'est déculotté devant les Allemands. Au sens figuré bien sûr, pas au sens clintonien ! » Hygiéniste – « Si tu ne veux pas attraper de maladies alors tu dois être fidèle ! » Mystique et pragmatique – « Il n'y a pas de solutions pour avoir le bac. Il faut travailler. S'il y avait un saint Catonné et que vous déposiez un cierge, enfin, il faut attendre que je sois mort ! » Mégalomane et allégorique – « si toute la classe avait, hypothèse délirante, le bac avec mention très bien, j'exigerais d'avoir une statue, Catonné à cheval chassant l'ignorance, dans la cour. » M. le directeur, j'espère que vous avez pris note, même sans mention, il la mérite. Honnête –

«Descartes ne fait que plagier mon cours. À moins que ce soit moi qui le plagie!» Misogyne – «La phase sadique-anale, c'est la phase où ce sera à celui qui pisse le plus loin. Les filles sont toujours handicapées dans ce genre de compétition.» Brechtien – «Ne vous servez pas du prof de philo comme d'un paillason à qui vous dites tout ce que vous vous êtes retenus de dire pendant dix-sept ans. Je ne suis pas psychanalyste!» Voilà, et la liste est longue, l'aperçu est suffisamment éloquent, quarante ans de formules mises bout à bout ça ne relève plus de l'anthologie, mais de l'encyclopédie oulipienne ou du cadavre exquis postsurréaliste...

Je connais peu le prof de philo, mais beaucoup mieux le prof de lettres avec lequel j'ai souvent travaillé et échangé. Nous nous sommes toujours très bien entendus quoique nourrissant des positions divergentes sur l'enseignement des lettres. Esprit frondeur et conservateur il a toujours crié son dégoût du jargon rhétorico-didactique, ennemi de l'instance d'énonciation, du narrateur homodiégétique, de l'analepse, de la syllepse de sens, de l'anacoluthie, du chiasme et de la parataxe... Ennemi des lectures structuralistes et sémioticiennes, il vitupérait encore aujourd'hui contre l'hérésie barthésienne qui déclara la mort de l'auteur et l'avènement de l'écriture blanche. La critique moderne le rebute et s'absente de son enseignement. Pour lui, c'est Sainte-Beuve qui avait raison contre Proust, l'œuvre se comprend par la connaissance de l'homme, «tel arbre, tel fruit». Souvent, je me suis dit à son propos, qu'importe la méthode dès lors qu'elle mène les élèves «au plaisir du texte». Je crois qu'il a sûrement dû souvent les y faire parvenir. Grand lecteur de Ronsard, de Baudelaire, d'Apollinaire, de Flaubert, de Zola, de Gary, de Queneau, qu'il a étudiés et sur lesquels il a écrit, il a su transmettre à ses élèves quelque chose de ce bonheur d'une rencontre esthétique avec ces auteurs qu'il n'a cessé de fréquenter.

Au rang de ses qualités on peut ajouter celle de correcteur infatigable qu'il a été, jamais une copie à la maison, c'était la règle absolue, jamais transgressée, pas question de faire rentrer les élèves à la maison dans l'intimité du couple, ça n'aurait pas été très moral! Nous l'avons tous vu, dans la petite salle de

travail courber l'échine sur son labeur, «nulla dies sine linea», Catonné «le correcteur de Rodin» traquant la perle philosophique! Même en ne lisant que le début et la fin des copies, que de lignes parcourues pendant ces quarante années... Très rarement je l'ai entendu se plaindre, il accomplissait stoïquement son devoir sans rechigner, de même que je ne l'ai jamais entendu contester son service ou son emploi du temps, il fait partie de ceux, et ils sont rares, qui n'ont jamais hanté le bureau du censeur à ce propos... Saint Catonné! Il n'a jamais rien demandé et surtout pas les palmes, n'est-ce pas monsieur le directeur? D'ailleurs, la seule fois où il a mis des palmes, un masque et un tuba, c'était dans un lagon lors d'un voyage à Tahiti: il participait à une excursion de groupe se rendant explorer les fonds marins, ça c'est très mal passé, ses camarades autour de lui multipliaient les plongeurs et remontaient à la surface émerveillés par la faune et la flore subaquatiques, lui tente à trois reprises de plonger mais à peine immergé, il est contraint de sortir la tête de l'eau, le masque rempli d'eau; comme il est opiniâtre, il réajuste son masque et récidive tant et plus quand au bord de l'asphyxie, il s'aperçoit qu'il a mis son masque à l'envers, il n'aura jamais vu les fonds superbes du lagon... Catonné n'est pas sportif et c'est un plongeur médiocre, alors les palmes, vous comprenez, ce n'était pas pour lui. À propos de voyage je rappellerai que Jean-Marie a accompagné pendant toutes ces années un nombre considérable de générations d'élèves à Rome, Florence, dans le Périgord, en Alsace... J'ai eu la chance de partager avec lui certains d'entre eux et nous avons même, si je ne m'abuse, pardonne-moi Françoise pour cet aveu public, couché deux fois ensemble, mais au risque de vous décevoir, je resterai discret sur nos sauvages nuits romaines et alsaciennes, de même que sur les secrets de nos échanges nocturnes. Vous avez maintenant la certitude qu'il mentait lorsqu'il disait pour brouiller les pistes: «Je suis tristement hétérosexuel, je ne suis pas à la mode!» Il avouait d'ailleurs ses penchants à demi-mots lorsqu'il confiait: «Je ne suis pas misogyne par volonté, mais par expérience. J'ai tellement souffert!». Tout cela se passe évidemment de commentaire.

L'homme, le professeur que nous suivons à

travers ces quelques lignes se confondent dans l'artiste et c'est bien de l'écrivain dont j'aimerais désormais vous parler pour clore un laïus qui s'éternise un peu.

L'ARTISTE

Il publie d'abord deux ouvrages sur Romain Gary et Queneau, puis une biographie romancée sur Guillaume Apollinaire: *La tête étoilée*, avant de passer au roman et à la nouvelle, à proprement parler, avec *Portraits volés*, *Villa les Mésanges bleues*, *excès de mémoire*. C'est dire que discrètement depuis 1990 (date de parution du *Queneau*) Jean-Marie n'a cessé de consacrer le plus clair de son temps à l'écriture. J'ai rendu compte à plusieurs reprises de tout ce que je pensais de bien de ses ouvrages en tentant modestement de mettre au jour sa démarche d'écrivain dans l'organe tutélaire *Sang neuf* de L'École alsacienne. Aussi, je vous y renvoie, plutôt que de me répéter, mais le mieux, si vous voulez découvrir cet homme secret et pudique, est de le lire. Vous y retrouverez derrière l'amoureux des mots, son humour dévastateur, son allègre ironie et, la face la plus cachée de l'artiste, celle des démons qui le hantent, des angoisses profondes, celle où dans quelques passages point l'émotion à fleur de peau. L'ironie, le calembour, la dérision deviennent dès lors le film protecteur, l'écran d'une sensibilité menaçante contre laquelle il faut se prémunir. L'écriture pour lui, comme pour tant d'autres, n'est jamais qu'un catalyseur, un moyen de se perdre pour mieux se retrouver, laisser flotter à la surface des mots l'inavouable. Voilà, j'espère, mon cher Jean-Marie, que mon portrait volé de ta tête étoilée, avec quelques excès de mémoire, n'aura pas trahi une part, aussi infime soit-elle, de ce que tu es et, il me reste à te souhaiter mon cher maître, (non, mon cher maître est ambigu, réveille les vieux démons du passé colonial et laisserait supposer que j'ai été ton «nègre», accusation que je m'empresse de démentir, c'est bien toi qui as écrit tous tes livres et personne d'autre) il me reste à te souhaiter donc mon cher camarade, non pas la Villa: «Les Mésanges bleues» et encore moins «d'aller quérir le notaire» ce serait un peu prématuré, mais une longue, longue et solaire retraite.

Me voici donc sinon sur la fin, du moins sur le départ après trente-neuf années d'enseignement, plus quatre années en tant qu'élève, ce qui fait quarante-trois ans qui laissent loin derrière tout ce que l'imagination peut concevoir en terme de perpétuité. J'ai enseigné un peu tout, sauf les maths et la gymnastique: le français, l'histoire, l'ECJS, le latin et bien sûr, la philosophie, dont on dit qu'elle permet d'accéder à la sagesse et de tout comprendre.

Pour la sagesse, j'y suis presque par le privilège de l'âge qui nous donne la force de résister à nos désirs quand ils s'amenuisent. Mais je ne suis pas sûr d'avoir tout compris. Bien sûr, j'ai compris les multiples réformes du baccalauréat, tous les changements de programme, rénovations pédagogiques qui défilent au même rythme que les ministres de l'Éducation nationale. Il y avait peu à comprendre, c'était à ma portée. En revanche, je n'ai toujours pas compris comment, étant entré à l'Alsacienne, comme prof, en septembre 1967, parmi les plus jeunes, j'en sors près de quarante ans après un des plus vieux. Il y a là dans le déroulement du temps quelque chose qui m'échappe que seule la mémoire peut comprendre.

Que vais-je faire, livré à mes fantasmes, maintenant que je n'aurai plus de copies à corriger? Écrire, en espérant que ce ne sera plus dans la marge ni au stylo rouge. Je vais découvrir les charmes de l'homme au foyer qui attend le retour de son épouse, les promenades au square au milieu des seniors, les avantages de la carte vermeil...

Et les jours de nostalgie, ça arrive quand on n'a que de bons souvenirs, je penserai à vous en train de siéger dans un conseil d'enseignement pour le choix d'un nouveau manuel, ou de faire vos moyennes trimestrielles ou de remplir les bulletins, et ces pensées-là, j'espère, me remonteront un peu le moral à défaut de rester parmi vous.

NAISSANCES

Rosalie

Fille de Richard Sack, professeur de français
Juillet 2006

Jeanne

Petite-fille de Françoise Gazel, ancienne institutrice
Septembre 2006

Boris

Fils de Bénédicte Boscher, professeur de SVT
Octobre 2006

Julie

Fille de Raphaël Catonné (AE),
Décembre 2006

Louise

Fille de Gilles Perrin, professeur de français
Janvier 2007

FIANÇAILES

Lara Hermann (AE)
et Alexandre Rizos (AE)
25 mai 2006

DÉCÈS

Robert Najar

Ancien élève
Août 2006

Clara Spitz

Élève de 4^e
Septembre 2006

Emily Corvisy-Lize

Ancienne élève
Octobre 2006

M^{me} Viennet

Mère de Christian Viennet, professeur de SVT
Novembre 2006

M. Allemand

Père de Camille Allemand, élève de terminale
Novembre 2006

M. Mayoute

Père de Max Mayoute, professeur d'EPS
Décembre 2006

Le carnet
naissances, mariages, décès...





CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidents d'honneur : M. J. Donnedieu de Vabres, M. É. Sautter
Vice-président d'honneur : M. C. Labouret
Membre d'honneur : M^{me} P. Guisez
Présidente : M^{me} L. Grivois
Vice-présidents : M. T. Breton, M. J.-P. Hammel
Trésorier : M. D. Vitry
Secrétaire : M. A. Grangé-Cabane
Administrateurs : M^{me} M. Bauer, M. P. Bosseau représentant l'AAEEA, M^{me} A. Postel Vinay, M. P. Rachline, M. Chadenet représentant l'APEEA, M. J.-P. Dudézert, M^{me} M. Turpin, M. N. Trèves

DIRECTION

Directeur : M. P. de Panafieu
Secrétaires : M^{me} D. Bonnet, M^{me} B. Carvalho

PETIT COLLÈGE

Directrice : M^{me} J. Briane
Secrétaire : M^{me} D. Legeay
Conseiller d'éducation : M. B. Bourdeau
Adjoint d'éducation : M^{me} L. Karsznia, M^{me} C. Cugnet, M. L. O. Courrèges
Psychologue : M^{me} S. Sorg
Bibliothèque : M^{me} B. Acquart, M^{me} A. Kowaka
Assistante maternelle et demi-pension des classes maternelles : M^{me} S. Géneau de Lamarlière

PROFESSEURS PETIT COLLÈGE

Stéphanie Brami (CM1), Valérie Champenois (CE2), Pascale Dangeugé-Piprel (CM2), Cécile Dréan (JE1), Véronique Dugast (CP), Valérie Faggiolo (CE1), Laurence Favre (CE1), Sylvie François (CM1), Josette Gentile (CE2), Florence Grosfilley (CP), Olga Gardette (GS), Cécile Labarre (CE2), Céline Lauga (JE2), Catherine Lozano (CM2), Isabelle Mosnier (CM2), France Ratajczak (CE1), Dominique Sedletzki (CP), Julie Moneyron (CE1), Véronique Soty (CM2)

Anglais : Isabelle Clément, Sybil Kayser, Ursula Payne
Chinois : Anne Huang, Ma Li, Xiaome Weinich
Psychomotricité : Sylviane Duchesnay, Dominique Tardy
Éducation physique : Alain Hardy
Dessin : Sophie de Buscher, Bernard Devisme
Enseignement musical : Mireille Berret
Potierie : Sophie de Buscher

GRAND COLLÈGE

Censeur : M. J. Donadieu
Adjoint : M. E. Marseille
Chargée de mission sur l'ouverture internationale de l'École alsacienne : M^{me} M. Ellinger
Secrétaire chargée des échanges : M^{me} Ch. Moreau
Secrétaire : M^{lle} V. Sofroniades
Conseillers d'éducation : M^{me} C. Orsini (terminales), M. F. Darot (chargé de l'étude et des activités annexes), M^{lle} C. Colombani (1^{re}, 2^{de}, 3^e), M^{me} C. Guillaud (4^e, 5^e, 6^e)
Adjoint d'éducation : M^{me} K. Roger (terminales), M^{me} M. Mulot (1^{re}), M^{me} E. Benso (2^{de}), M^{me} C. Lognon (3^e), M. J.-M. Cordeaux (4^e), M^{me} V. Gold-Dag (5^e), M. A. Cissé (6^e), M^{me} K. Hubert et M. T. Zamouri (entrée et demi-pension)
Foyer centre culturel : M^{lle} A. Couraye
Service psychologique : M. E. Hervé-Lauvray, M^{me} P. Zaréa
Laboratoire de sciences physiques : M^{lle} V. Denion, M. V. Khin
Laboratoire de sciences de la vie et de la terre : M^{me} S. Barache

PROFESSEURS GRAND COLLÈGE

Sciences économiques et sociales : Jacques Donadieu, Frédéric Dorothée, Jean-Luc Lemaire
Langues vivantes : Maryse Buisson (espagnol), Jean-Michel Chauvière (allemand), Élisabeth Chapiro (anglais), Annie Clément (espagnol), Gérard Coffin (allemand), Natalia Henry (russe), Isabelle de Kisch (anglais), Patricia Le Sénéchal (anglais), Clara Moressa (italien), Ma Li (chinois), Marc Pilven (anglais), Marjorie Plattel (anglais), Anke Späth (allemand), Sophie Stevenson (anglais), Sophie Vigouroux Dubos (anglais), Françoise Wasservogel (anglais), Xiaome Weinich (chinois), Sabrina Fama (italien)
Sciences physiques : Michel Lagouge, Marie-Agnès Lahellec, Alain Pailler, Valérie Genet, Brigitte Piveteau, Montaine Deslandes, Sébastien Ghobadi
Sciences de la vie et de la terre : Martine Fayet, Claudine Granbois, Dominique Sauvage, Sandrine Ponton, Brigitte Monnier, Christian Viennet
Mathématiques : Laurent Barbier, Marie-Christine Bras, Martine Breillot, Alexandre Dédé, Caroline d'Estalenx, Élisabeth Jeanneney, Christine Larrieu, Jean-Marie Lazerges, Sylvain Menasché, Thomas Péteul, Rabetanety
Lettres : Robert de Mari, Marie Gauthier-Faure, Gisèle Godde, Magali Kneip-Jéquier, Daniel Hartmann, Monique Mollet, Muriel Ladrière, Annick Meignen, Brice Parent, Gilles Perrin, Sylvie Rozé, Richard Sack, Jean-Dominique Vinchon
Histoire-géographie : Marie-Hélène Baylac, François Colodiet, Dominique Boyer, Claude Colombani, Martine Crauk, Michel Deschamps, Jeanine Léon, Michel Marbeau, Pierre de Panafieu, Isabelle Le Touzé, Hélène Bechet
Musique : Dominique Deplus, Maria Giotta
Technologie : Thomas Dekup, Marie-Pierre Paulien, Marie-Christine Rizos
Philosophie : Jean-Marie Catonné, Marcos Vargas
EPS : Pierre Fachena, Florence Garat, Philippe Giet, Max Mayoutte, Frédéric Chich, Cécile Dougé
Arts plastiques : Bernard Devisme, Gaëlle Bosser
Centre de Documentation et d'Information (CDI) : Christine Bernard, Sylvie Bordron, Romain Borrelli, Françoise Catonné, Daniel Faugeron (vidéo), Patrick Ourednik

INTENDANCE

Intendante : M^{me} V. Morin
Adjointe : M^{me} A. Simmat
Responsable informatique : M. Th. Drouin
Secrétaires d'intendance : M^{lle} E. François, M^{me} C. Touboul, M^{me} F. Dieng
Réception standard 109 : M^{me} K. Delestre, M. D. Vannier
Réception et standard 128 : M^{me} D. Parienty
Maintenance, sécurité : M. M. Machils
Entretien : M. N. Bouquet, M. Z. M'biandja, M. A. Ratel

SERVICES COMMUNS À TOUTE L'ÉCOLE

Service médical : Dr J. Colin Bignon, M^{me} M. Doulcet, M^{me} A. Lanoy
Demi-pension : M. B. Kitumba

Résultat aux examens, poursuite des études



RÉSULTATS AUX EXAMENS 2006

Brevet des Collèges

	2001	2002	2003	2004	2005	2006
inscrits	138	144	143	164	163	166
admis	131	143	142	160	161	166
taux de réussite (%)	95,00	99,30	99,30	97,56	99,38	100,00
moyenne nationale (%)	78,60	79,10	78,30	79,90	77 (Paris)	78,7

Baccalauréat du second degré

	2001	2002	2003	2004	2005	2006
inscrits	151	149	148	145	144	145
admis	144	140	140	144	141	143
taux de réussite (%)	95,36	93,96	94,59	99,31	97,92	98,62
moyenne nationale (%)	79,40	80,30	83,60	79,30	84,10	86,50
mentions (%)	49,31	55,71	59,29	63,19	63,12	83,22

Taux de réussite par séries (%)

	2001	2002	2003	2004	2005	2006
L	100,00	100,00	100,00	97,00	100,00	100,00
ES	97,00	100,00	97,00	100,00	100,00	97,00
S	93,00	89,00	90,00	100,00	96,00	99,00

POURSUITE DES ÉTUDES

	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006
PAR TYPE D'ENSEIGNEMENT								
classes préparatoires	42 %	40 %	39 %	37 %	33 %	38 %	29 %	41 %
universités	46 %	54 %	39 %	49 %	57 %	50 %	53 %	48 %
écoles spécialisées	8 %	5 %	19 %	12 %	9 %	9 %	13 %	8 %
étranger	4 %	1 %	3 %	2 %	1 %	3 %	5 %	3 %
PAR SECTEUR D'ÉTUDE								
sciences	23 %	28 %	36 %	32 %	30 %	37 %	29 %	29 %
lettres/langues/sc. humaines/arts	34,5 %	35 %	32 %	40 %	41 %	32 %	35 %	37 %
droit/sc. politiques/commerce	42,5 %	37 %	32 %	38 %	29 %	31 %	36 %	34 %



**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION,
RÉDACTEUR EN CHEF**

Pierre de Panafieu

RÉALISATION ET COORDINATION

Romain Borrelli, Valérie Faggiolo

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :

Alex Barrière, Anne-Marie Baudon, Hélène Béchet, Ewa Bernateau, Mireille Berret, Émile Bertherat, Romain Borrelli, Gaëlle Bosser, Paul Bouffartigue, Bruno Bourdeau, Fabienne Colin, Siméon Colin, François Colodiet, Natacha Crooks, Nathalie Daladier, Pascale Danguégé-Piprel, Jacques Donadieu, Clara Dumond, Morgane Ellinger, Griffin Estes, Valérie Faggiolo, Laurence Favre, Mathias Garcia Reinoso, Christian Gude, Christopher Harris, Natalia Henry, Sheila Hicks, Jonna Klockemann, Cécile Labarre, Danielle Legeay, Heydon Letcher, David Manser, Michel Marbeau, Maryse Mayer, Julie Moneyron, Simo Neri, Fernand Pau, Gilles Perrin, Marc Pilven, Thomas Vallance, Marianne Weitzmann.



SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Page B

CRÉATION, MISE EN PAGE

Alain Bonaventure,
Page B : 01 58 64 37 60

IMPRESSION

Stedi Media

